

Nicolas Hibon

# Le chasse-temps

Roman



éditeur  
É  
L  
P

# Le chasse-temps

NICOLAS HIBON

© ÉLP éditeur, 2012  
www.elpediteur.com  
elpediteur@yahoo.ca

ISBN : 978-2-923916-50-7

Conception de la couverture : Allan E. Berger.

Crédit :

Lecomte B., *Paysage d'Amazonie à l'ouest de Manaus*, sept. 2009, Wikimedia Commons.  
Wallstonekraft, *Cortébert Jump-hour from 1890s*, Pallweber movement, Wikimedia Commons.

ÉLP éditeur, le service d'éditions d'*écouter lire penser*, un site dédié à la culture Web francophone depuis 2005, vous rappelle que ce fichier est un livre numérique (*ebook*). En l'achetant, vous vous engagez à le considérer comme un objet unique destiné à votre usage personnel.

Merci à Jean-Baptiste, Régis et Thierry.  
Sans oublier JM pour son « hors d'âge »  
et les effets bénéfiques de son élixir sur notre imaginaire.

Nicolas

# Chapitre 1

En Amérique du nord, la seconde partie du dix-neuvième siècle restera longtemps, pour son peuple, synonyme de changement. Les minorités autochtones, peuplant les immenses territoires jusque là vierges de toute invasion européenne, seront *manu militari* expropriées des terres occupées par leurs communautés depuis les premières migrations amérindiennes. Les colons blancs, aidés par leur supériorité technologique et leurs bactéries, vont envahir ces territoires où ne régnait jusque là qu'une harmonie uniquement soumise au rythme naturel de la vie.

Cette invasion en changera définitivement le fragile équilibre.

Une fois le « problème » indien réglé, ces hommes, si fiers de leur invincibilité, vont vouloir désormais s'imposer des comportements plus nobles et tenter de changer ces habitudes tant décriées en Europe. L'abolition de l'esclavage et sa guerre de sécession vont non seulement ensanglanter tout le pays, mais aussi donner naissance à celui qui sera à l'origine de cette improbable découverte : Handy Young.

oOo

Handy Young est né en Géorgie à la fin de l'hiver 1845. Ses parents exploitent une surface agricole tout à fait honorable ainsi que plusieurs dizaines d'esclaves qui contribuent grandement à leur enrichissement. C'est une des fermes modèles de la région sur laquelle la famille Young produit exclusivement du coton depuis plusieurs générations.

C'est d'ailleurs chez elle que se retrouvent traditionnellement tous les ans les fermiers des alentours pour les festivités de Noël. La profondeur de leurs croyances religieuses ne contrarie nullement leur conception de la relation qu'ils entretiennent avec leurs esclaves. Malgré sa ferveur religieuse, la famille Young fait partie de celles qui ont continué d'alimenter l'odieux trafic, passant outre à la loi sur l'abolition de l'esclavage votée quelque cinquante ans plus tôt.

« S'ils étaient moins bêtes, ils comprendraient qu'ils ont tout à apprendre de la civilisation. Le Christ est leur sauveur et leur sorcellerie, leur perdition. »

C'est en résumé le terreau sur lequel Handy a poussé.

Ces quelques lignes disent tout de son enfance qui d'ailleurs ne va pas tarder à s'interrompre tragiquement.

oOo

En 1861, quand le pays se déchire, Handy, très fier de son tout nouvel uniforme confédéré, suit tout naturellement son père, ainsi que l'immense majorité des fermiers de la région dans la lutte de ce qui est non seulement la défense de leur droit le plus strict mais, de surcroît, le moteur de leur richesse : le maintien de l'esclavage...

À seize ans, et hormis l'orgueil que l'on peut tirer en défilant devant les filles et les copains jaloux à mourir, Handy ne dispose que de peu de moyen pour se rendre compte de ce qu'est une guerre. Les seules batailles qu'il connaisse sont celles où la cavalerie américaine, grâce à sa bravoure et au talent des romanciers toujours prêts à fabriquer des héros dont toute nation guerrière a besoin, a pu exterminer les sauvages incultes qui attaquaient les convois des pauvres colons blancs sans défense.

Il n'y a aucun doute dans la tête de l'adolescent : son père, qui se trouve à ses côtés, le guide vers une victoire où le courage et la grandeur d'âme des fermiers de Géorgie triompheront de l'aveuglement des États du nord.

Le 12 avril 1861, Handy, son père et tous leurs voisins, portant haut les couleurs confédérées, se retrouvent derrière les canons qui tirent sur un fort de l'Union en Caroline du sud, fort qui capitulera deux jours plus tard d'ailleurs. Cette victoire de faible importance stratégique aura deux conséquences directes pour Handy. La première va déclencher la terrible guerre de sécession à laquelle il participera jusqu'à la fin, et la deuxième engendrera, chez les fermiers géorgiens qui l'entourent, une confiance excessive les amenant un an plus tard à perdre la vie lors de la première véritable bataille de cette guerre fratricide.

Handy gardera longtemps en mémoire l'atroce image de son père baignant dans son sang.

Quand le gamin finit par ouvrir les yeux au petit matin sur le champ de bataille encore endormi, c'est pour se rendre compte, horrifié, que tous ceux qui l'entouraient et le rassuraient jusque là sont allongés par terre, baignant dans leur propre sang déjà envahi par les mouches. Des quarante-huit voisins qui ne se sont pas quittés depuis maintenant un an, trente et un sont morts, dont son père. Quand aux douze atrocement blessés, seul deux

survivront aux scies des chirurgiens.

La guerre est maintenant devenue son quotidien et le vent de la défaite a fini par se faire de plus en plus pressant. Malgré l'atrocité de la guerre, Handy ne la fait ni mieux ni moins courageusement qu'un autre. Il a seulement pour lui une chance de tous les instants qui met sur la trajectoire de la balle fatale soit le corps d'un ami, soit un obstacle salvateur.

C'est à Richmond que sa guerre va prendre fin, avec la reddition du général Lee. C'est aussi là qu'il apprendra le saccage de sa Géorgie natale par les troupes de l'Union. Lorsqu'enfin il rentrera chez lui, il ne restera plus que les cendres de la maison familiale derrière lesquelles ont été creusées les tombes de sa mère et de ses deux jeunes sœurs.

Au printemps 1866, sa vie prendra la direction qui va l'amener à l'incroyable découverte dont il ne bénéficiera jamais. Lorsque la guerre a pris fin, les familles de fermiers géorgiens, ou ce qu'il en restait, vont profiter de la mise à disposition de nouvelles terres à l'ouest pour tenter un nouveau départ. Handy les conduira sur des routes qu'il connaît et où son expérience ne sera pas de trop à ces citadins biens souvent accompagnés des veuves de leurs voisins.

oOo

Pendant six ans, Handy, qui est passé depuis le temps d'adolescent à pionnier respecté, va convoier cinq caravanes, mais toutes en direction de la côte ouest. Les migrants ont pour seul et unique but de voir le Pacifique, comme si une mer ne suffisait pas... Les dangers inhérents à ces immenses trajets en caravane, souvent longs de cinq à six mois, ne sont plus les Indiens qui défendaient surtout leurs traditions, mais plutôt le manque de connaissance de ceux qui s'imaginent déjà arrivés avant même d'avoir attelé les bœufs. Les chariots retrouvés sous la neige des rocheuses ne se comptent plus, les familles mortes de soif dans les déserts de l'Arizona ou du Colorado non plus d'ailleurs. Quant à la romance populaire qui habille ces déplacements d'une foultitude de légendes, elle est surtout là pour rendre plus méritoire l'aventure de ceux qui arrivent à destination plutôt que pour dissuader les suivants de tenter leur chance.

Handy, quand à lui, verra le Pacifique cinq fois, et jamais il ne comprendra ce qui motive un aussi radical changement dans la vie d'une famille. « Pacifique, Atlantique, tout ça se ressemble, c'est de l'eau et, en plus, elle n'est pas potable ». Voilà en quelque mots à quoi se limite la réflexion de Handy sur le sujet de la côte est et du Pacifique en particulier.

La révélation viendra d'un convoi de fermiers, eux aussi géorgiens, qui choisiront une autre destination. Pour eux, la côte est c'était trop tard : tous les bons coins étaient sûrement déjà pris. Alors ils ont demandé à Handy de les conseiller.

« Pour moi, c'est comme je vous le dis, si vous allez où tout le monde va, vous y retrouverez tout le monde, alors que si vous allez là où personne n'est encore allé, vous n'y trouverez personne. Mais ça dépend de ce que vous recherchez.

— Les fermiers que vous avez emmenés sont tous arrivés à destination, Handy ?

— Je serais un sacré menteur si je vous affirmais ça. Combien d'entre vous vont mourir dans leur lit ? »

Effectivement, vu les trous qui se sont dessinés dans les rangs de leurs familles respectives lors de la guerre de sécession, il serait mal venu de tenir un autre discours. Les hommes comme Handy ne mentent pas et, comme il connaît bien la petite communauté qui lui a demandé de la guider, la sincérité s'impose dès le premier jour. Cela évitera bien des malentendus plus tard.

« Il y a toujours des chariots qui s'arrêtent en route, certains regrettent, d'autres se plaisent à certains endroits. Ça dépend de chacun. Il y a une famille où j'ai pris l'habitude de m'arrêter quand je passe avec un convoi. Ils ont fait partie de mon premier trajet. Quand ils se sont réveillés un matin, ils ont dit : « On reste ici ! » Et ils sont restés. Maintenant, ils ont une jolie ferme, et beaucoup les envient quand on s'y arrête pour un peu de repos.

— Comment est la terre ?

— Ça dépend, dans le désert elle ne vaut rien...

Les hommes rigolent en se moquant gentiment de celui qui a posé une question à laquelle on ne peut répondre.

— Handy, vous nous conseilleriez quoi ?

— Hou-là, vous me demandez à moi de choisir l'endroit où vous allez vivre ? Je ne pense pas que ça soit une bonne idée. Pourquoi ne pas tirer au sort ou faire un vote ? Vos deux options sont intéressantes, peut-être que le plus grand nombre pourra vous départager...

— Alors, c'est entendu, organisons un vote, un adulte un bulletin ! »

Deux heures après, et quelques whiskys plus tard, le verdict est rendu dans un silence religieux.

Ce sera le Montana.

L'attrait des terres vierges a été le principal moteur de cette décision. La petite communauté, très conservatrice, refusait l'attrait de l'or ainsi que ses écueils qu'on imaginait facilement accessibles aux plus fragiles.

En avril 1872, le convoi composé de trente deux chariots faisait route vers la terre promise, et les trois milles kilomètres du trajet furent parcourus en cinq mois. Trois personnes moururent en route, mais aucune du fait de Handy. Une femme, qui ne put accoucher, perdit la vie avec son bébé et un vieil homme, qu'on avait emmené contre son gré, mourut lui de sa belle mort dans le chariot, sans que personne ne s'en rende compte, d'ailleurs.

Avant d'arriver à destination, le convoi passa par le Wyoming.

Ce fut là une véritable révélation pour Handy. Sous des prétextes de route trop dure, il put commencer à découvrir ce qui abritait la plus importante découverte de l'histoire de l'homme : le tout nouveau parc de Yellowstone. Après deux dernières semaines pour amener le convoi à bon port, Handy salua tout le monde et reprit la route en sens inverse.

Le territoire venait d'être classé parc national et le responsable, fraîchement nommé à ce poste, embaucha sans se poser de question un pionnier de la trempe de Handy, qui fut de ce fait le premier *ranger* du parc. Plus de contrainte, d'arrêt pipi, de gosses qui hurlent, d'adultes inquiets. Plus de compte à rendre non plus sur ses décisions. Il devait protéger les centaines de kilomètres carrés du parc, et s'y consacrerait entièrement.

Le paysage était tout simplement magnifique et, malgré un braconnage ancestral, la faune restait difficilement accessible, ce qui rendait sa diversité et la population de chaque espèce bien supérieure à ce que le reste du pays pouvait proposer.

La seule contrainte qui était imposée à Handy consistait à faire un compte rendu de l'état du parc chaque trimestre. Alors consciencieusement, chaque premier lundi de chaque nouvelle saison, le ranger était de retour pour faire un résumé de l'état du parc, faune et flore comprises. Handy comprit tout de suite ce qu'on attendait de lui, ou du moins ce que son supérieur attendait de lui : que le nombre de *grizzlis* soit en diminution ou, au contraire, en augmentation, cela n'avait pas grande importance. Non, ce qui était important, c'était que ce soit lui qui fasse les analyses devant les responsables politiques du parc. Handy courait la forêt et son chef faisait les commentaires. Il n'y voyait aucun inconvénient ; il

aurait même préféré ne pas être obligé de revenir aussi souvent mais, vu le peu de problème qui résultait de cette obligation trimestrielle, Handy s'en accommodait.

Une fois par an était prévue une cérémonie qui devait contribuer à la reconnaissance du bien-fondé de la préservation des richesses du parc. Cérémonie au cours de laquelle les pères fondateurs du Yellowstone changeaient de support à leur campagne électorale permanente et venaient se faire photographier sur un fond plus naturel. Certains d'entre eux pourtant vouaient un profond attachement à la cause du parc, qu'ils avaient soutenue depuis ses débuts, mais ces hommes, sincèrement amoureux de leur nature, n'étaient plus qu'un support face aux politiciens professionnels qui tiraient à eux la couverture de fibre naturelle que représentaient ces immensités.

Trois ans après avoir été engagé au service du parc, Handy croyait l'avoir parcouru dans ses moindres recoins. C'était bien mal connaître l'incroyable diversité du Yellowstone.

Les roches fumantes succédaient aux geysers, les lacs aux couleurs incroyables effaçaient à peine la diversité des animaux qui vivaient comme au premier jour dans ce lieu magnifique. Il n'était plus question pour Handy de vivre ailleurs que dans un pareil enchantement.

Les semaines de patrouille se déroulaient toujours de la même façon : pistage des animaux et pistage de traces d'homme. Les hommes n'étaient qu'une parenthèse dans la vie de la faune ; les rares prélèvements dus au braconnage se limitaient à l'abattage de quelques cerfs ou *wapitis* et ne nuisaient nullement à l'équilibre des populations. De toute façon, le travail de Handy relevait plus de l'éducation que de la sanction. Comment aurait-il fait d'ailleurs ? Seul, il n'en avait pas les moyens. La solitude devint pour lui la compagne qu'il attendait. Non pas que la présence des hommes lui soit insupportable, mais plutôt par amour d'une vie sans entrave.

## Chapitre 2

Un jour de janvier qu'il patrouillait à cheval, un éboulement entraîna la chute de plusieurs roches, pour certaines de taille tout à fait imposante. L'éboulement ne fit aucune victime et n'eut pas la moindre incidence sur le parc. Il serait même certainement passé totalement inaperçu si une des roches n'avait éclaté en plusieurs fragments devant les yeux d'Handy, diffusant ainsi une gerbe de lumière violette parfaitement visible sur le fond de neige. Les connaissances du *ranger* en matière de roche se limitaient à quelques rares minerais regroupant l'or, l'argent ou le cuivre, mais aucun n'émettant la moindre lumière.

Handy mit pied à terre et, attiré par la curiosité, rejoignit le tas d'éboulement où brillaient les fragments de roche dans la pente neigeuse.

La pierre avait éclaté en plusieurs morceaux, et certains plus petits que la main avaient perdu le feu qui les éclairait quelques instants plus tôt. Handy se pencha pour en ramasser un qui s'effrita entre ses doigts ; la roche était devenue terne et sablonneuse. Après une courte hésitation, le *ranger* tendit la main et se saisit d'un éclat luminescent de la taille et de la forme d'une bouteille.

L'instant d'après le monde défila dans son esprit à la vitesse de la lumière.

*Un énorme flash lumineux inonde sa pensée. Le cerveau complètement saturé, il ne peut qu'apercevoir l'horreur totale de millions de cadavres à l'abandon. Le paysage ressemble à la campagne où la guerre l'avait entraîné quelques années plus tôt, mais ce n'est pas sa guerre ou, du moins, ce n'est pas chez lui. Même les armes sont différentes, les drapeaux aussi. Handy a tout juste le temps de reconnaître celui de l'Angleterre qu'en une fraction de seconde, une accélération fulgurante du film qui défile dans sa tête l'arrache à sa contemplation horrifiée du gigantesque champ de bataille. Le « film » s'arrête de nouveau. Cette fois-ci, sur le drapeau, c'est une croix noire courbée à chaque branche qu'il ne reconnaît pas. Une autre guerre, des navires énormes, une technologie incroyable, et toujours ces millions de cadavres, certains même brûlés dans des fosses. Les deux bonds qu'ont faits les images dans son esprit ne sont que guerres et cadavres. Puis finalement, les gigantesques explosions qui détruisent des villes entières dans son pays vont saturer son esprit de*

*visions atroces. La douleur de ses propres souvenirs refait surface en un instant, inondant son cerveau de peurs enfouies devenues insupportables.*

Impossible de savoir combien de temps il est resté allongé dans la neige. Probablement plusieurs heures, il est frigorifié. Quand il arrive enfin à se redresser, les lumières violettes devant lui ravivent son souvenir. Handy prend conscience des images que le flash de lumière lui a montrées. L'agression de ses « démons enfouis » le tétanise un instant et, dans un geste réflexe, il tente de s'écarter de ces cailloux lumineux. Il vient d'avoir une telle peur qu'il en panique presque et recule précipitamment, manquant de tomber une nouvelle fois à la renverse. Puis, une fois écarté de plusieurs mètres, il se calme doucement.

C'est bien quand il a pris la roche que ces images se sont mises à défiler dans sa tête, et pas n'importe quelles images, celles dont il a le plus peur.

Les atrocités qui ont fait son quotidien pendant la guerre de sécession ont toutes été méticuleusement refoulées jour après jour au plus profond de son inconscient, jusqu'à finir par s'effacer complètement.

Depuis qu'il est au Yellowstone il n'y a plus jamais repensé, mais là, c'est revenu si brutalement, si complètement aussi, qu'il en a perdu connaissance. Il ne garde que le souvenir particulièrement clair de ces deux autres guerres auxquelles il ne comprend rien.

Les armes utilisées lors de la première partie de sa « vision » étaient certes plus modernes que celles qu'ils ont utilisées dans les plaines du Missouri mais, en y repensant plus attentivement, elles n'avaient rien à voir avec les fusils de la seconde partie. Et que dire de ces bateaux en fer qui ne ressemblent en rien à ceux qu'il a jamais vus ? Comment peuvent-ils débarquer tous ces hommes sur les plages anglaises ? Comment peuvent-ils tirer avec d'aussi gros canons ? La démesure des armes utilisées le déstabilise. Il est incapable de reconnaître ce drapeau à la croix noire si difforme.

Handy reste figé lorsqu'il revoit ces énormes machines sans pilote survoler son pays et s'écraser, dans un enfer de feu et de mort, sur des villes américaines. Bien sûr, il ne dispose d'aucune preuve pour affirmer ça mais, pourtant, sans la moindre hésitation, il pourrait jurer que ce qu'il a vu est vrai.

Ou sera vrai...

« Une telle technologie est inimaginable à notre époque. Rien que les navires ont une avance incroyable sur les nôtres, et ces machines volantes, ces armes... Non, c'est impossible que ce soit le présent que je viens de

voir. »

Cette pensée le tétanise, il réalise doucement ce qui vient de se passer.

« C'est comme si cette roche m'avait montré le futur quand je l'ai prise dans la main ».

Les réflexions s'enchaînent...

« Pourquoi j'ai perdu connaissance ? Pourquoi deux guerres ? »

Après de longues minutes de réflexion, Handy a fini par remonter la pente pour retrouver son cheval habitué à l'attendre. Le *ranger* s'est assis un instant dans la neige et contemple, depuis le haut de la pente d'où est parti l'éboulis, les taches de lumière violette qui ressortent sur le fond blanc. Il reprend doucement le contrôle de ses émotions, sa respiration s'est ralentie aussi. S'il n'avait pas aussi froid, il serait bien resté à les regarder encore un moment, mais là, il faut vraiment qu'il retourne à sa tente pour y allumer un bon feu.

Tout le reste de la journée Handy a fixé les flammes qui l'hypnotisent, un bol de café dans les mains. Il a beaucoup de mal à refaire surface. L'expérience l'a perturbé, ces morts par centaines de milliers ont fait resurgir trop de douleurs et de cauchemars enfouis au plus profond de son esprit.

Quand il finit par s'endormir, c'est pour être réveillé par ses démons. La nuit si courte soit-elle est hachée par ses cris et ses sursauts. C'est en remettant machinalement du bois dans son feu au lever du jour qu'il va enfin penser à son avenir, ou plus précisément à celui de sa découverte.

L'énorme pouvoir de cette roche intéresserait n'importe qui, mais vu la considération qu'il a pour les politiciens chargés de la gestion du parc, ça ne l'enchanté pas particulièrement. Et pourtant, il y en a bien un en qui il aurait confiance, c'est le sénateur Artus Dheges, le premier à avoir défendu le parc, sûrement un des plus convaincus. En quelques minutes la décision de Handy est prise, elle s'impose d'elle même. Retour au bureau, et un télégramme pour le sénateur de l'Iowa en lui demandant de venir en personne pour une raison qui nécessite la plus grande discrétion.

Trois jours plus tard, le courrier pour le sénateur de l'Iowa Artus Dheges est posté. La réponse sera là une semaine après sous forme de télégraphe.

« *Serai présent réunion 1 mars* »

Encore deux semaines à attendre.

La réunion n'est que trop souvent le prétexte à un voyage pour une

majorité des officiels chargés de « surveiller » l'état du parc et, sitôt terminée, elle laisse place à quelques jours de repos pour les plus éloignés. Le sénateur, lui, est allé voir Handy en arrivant. Les deux hommes se connaissent depuis le premier jour au parc ; c'est Dheges qui a donné son accord pour l'embauche de Handy. Dheges est un politicien discret. Sénateur républicain comme son père, il a tout de suite apprécié l'histoire de ce pionnier dont certaines des convictions se retrouvent chez lui. Si le sénateur est quelqu'un de discret, ce n'est rien à côté de Handy qui passerait facilement inaperçu en toute occasion.

« Bonjour, sénateur.

— Vous me faites bien des mystères, Handy. Faut-il que l'on se voie avant la réunion ou préférez-vous attendre qu'elle soit finie ?

— Il vaudrait mieux attendre qu'elle soit finie. Nous avons deux jours de cheval à faire...

— Fichtre! Deux jours de cheval ? Vous voulez ma mort ?

— Au contraire, même, mais je ne peux rien vous raconter si vous ne venez pas avec moi. L'un ne va pas sans l'autre...

— Il va falloir que je m'absente tout ce temps-là. Vous ne me laissez pas beaucoup de temps pour m'organiser. Quand partons-nous ?

— Dès que vous êtes prêt, nos chevaux nous attendent. On peut être de retour dans quatre jours si on ne traîne pas. »

Le sénateur n'est pas homme à perdre du temps en réflexion. Il connaît bien les hommes, et celui qui lui fait tant de mystères n'est pas du genre à le faire pour des sornettes. Après une seconde d'hésitation, plus liée au rapide rappel de son emploi du temps qu'à une crainte quelconque, et monsieur le sénateur acquiesce.

« Alors, rendez-vous ici demain matin sept heures. On peut dire ce qu'on veut sur le télégraphe, mais même s'il nous rend dépendant, il est bien pratique pour s'organiser à distance. »

Handy ne s'est pas attardé. Il lui reste une ou deux petite choses à régler avant son départ, autant s'en occuper maintenant. Lui et les réunions...

## Chapitre 3

Pendant le trajet, les deux hommes vont voyager côte à côte parmi les plus beaux paysages des États-Unis. Handy a raconté ce qu'il a vécu au sénateur et celui-ci, plutôt incrédule au premier abord, a fini par s'intéresser à l'histoire du *ranger*.

« Je n'arrive pas à comprendre comment tu as pu voir aussi loin dans le futur. Certains sorciers indiens arrivent, paraît-il, à voir sur plusieurs semaines, voire plusieurs mois, mais ce que tu me dis doit représenter plusieurs dizaines d'années, au moins...

— Aucune idée. Je ne peux que me rendre à l'évidence : c'est bien de l'avenir qu'il s'agit. Mais je suis d'accord avec vous, sénateur, ce que j'ai « vu » doit être très éloigné dans le temps, mais aussi géographiquement. J'y ai beaucoup repensé, vous savez, et je dirai que la première guerre est en Europe, mais la deuxième à l'air d'être plus diffuse. Je n'ai jamais quitté le pays, vous savez, et, même en remontant jusqu'à mes souvenirs scolaires, je ne peux pas me faire une idée très précise de ce que j'ai vu. Je dirais plus qu'il me semble que c'est en Europe. Les paysages ressemblaient aux paysages des livres que j'ai feuilletés en ville, mais je n'ai aucune certitude dans ce domaine-là. Contrairement aux visions qui ne font aucun doute pour moi...

— Et tu n'as pas eu de séquelles par la suite ? Mal de tête, perte de mémoire...

— Rien du tout. Je me suis juste évanoui comme je vous l'ai dit pendant le flash. En fait, j'y ai souvent réfléchi depuis, et je pense que les images que j'ai vues pendant que je tenais la pierre étaient comme dirigées par mes souffrances. J'ai vu mourir mon père la tête arrachée par un boulet pendant la Guerre de sécession. Et j'ai bien failli devenir fou devant les milliers de morts qui ont accompagné ces heures atroces.

— Elles ont été atroces pour tous les Américains, et je ne connais personne qui revienne de la guerre sans au minimum des blessures de l'esprit.

— J'en suis bien conscient, et c'est pour ça que je dis que le flash de lumière a été dirigé par mes émotions. Si j'avais vécu une histoire d'amour intense, peut-être serait-il allé dans ce sens.

— Et tu penses que, si tu avais été un banquier, tu aurais pu voir les placements financiers dans le futur ?

— Pourquoi pas si le banquier en question est un passionné, si c'est ce qui l'anime. Pour moi, il y a probablement un rapport avec ce que nous sommes vraiment.

— Et la sensation que tu as ressentie au moment du contact, tu la décrirais comment ?

— Douce, légèrement chaude, le flash de lumière a été très fort, mais pas du tout douloureux. Je n'ai pas ressenti un seul instant la moindre douleur. La perte de connaissance est due, je pense, à la sensibilité du sujet pour moi.

— Tu me dis t'être évanoui combien de temps ? Un instant ? Un jour ?

— Si cela avait duré plus de vingt-quatre heures, je ne serais sûrement pas là pour vous raconter mon histoire, mais vu comme j'avais froid, je pense que ça a pu durer quatre ou cinq heures, peut-être un peu plus, c'est difficile à dire... »

Les deux hommes se rapprochent doucement du lieu où Handy les conduit. Le sénateur a visité plusieurs fois le parc et c'est toujours avec autant de plaisir qu'il le redécouvre à chaque fois qu'il en a l'occasion.

« En tout cas, Handy, même si ce que tu m'as raconté est une blague, je ne pourrais même pas t'en tenir rigueur. Ça fait peut-être trois mois que je n'ai pas fait de promenade à cheval, et celle-là est particulièrement réussie.

— Bien content que ça vous plaise, sénateur, mais ne vous inquiétez pas, vous ne serez pas déçu non plus par ce que je vais vous montrer... »

Le lendemain de leur départ, en début d'après-midi, Handy arrête son cheval sur un petit sentier à flanc de colline. La neige recouvre toujours le sol, bien que le froid ait perdu de sa rigueur depuis plus d'un mois que Handy n'est pas revenu.

Le sénateur arrête lui aussi sa monture. Handy s'est mis debout sur les étriers pour se dégourdir les fesses, et se retourne vers son compagnon de route.

« On est arrivé ...

— Et on est arrivé où ?

— Regardez dans la pente, vous ne pouvez pas les rater... »

Effectivement, quelques dizaines de mètres en contrebas, les taches violettes ont fondu la neige autour d'elles. La douce chaleur qu'elles dégagent n'a pas permis à celle-ci de tenir à leur contact.

« C'est ça, tes roches ?

— Absolument.

— Vues d'ici, elles ont plus l'air belles que dangereuses...

— Je n'ai jamais dit qu'elles étaient dangereuses...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Par "dangereuses" je parlais de leur pouvoir, pas de la santé de celui qui les touche... »

Les chevaux sont laissés sur le sentier et les deux hommes descendent la pente enneigée jusqu'aux reflets violets.

« C'est pourtant vrai qu'elles émettent de la lumière, je n'arrivais pas à comprendre ce que tu m'expliquais, mais c'est bien ça ...

— Elles sont même légèrement chaudes puisque la neige a fondu à leur contact.

— Handy, tu penses que je peux en prendre une dans la main ?

— Ça me semble indispensable pour vérifier ce que je vous disais. Peut-être que pour vous la vision sera différente... »

Artus Dheges n'est pas homme à se laisser impressionner par une expérience de ce genre, bien que l'aspect incontrôlable le dérange plus que la prise de risque. Une autre chose le motive, le sénateur aimerait bien voir ce que lui réserve son avenir en politique. Dheges a deux passions, la première est connue de tout le monde, la politique, mais la deuxième n'est connue que d'une minorité, c'est la franc-maçonnerie dont il est membre depuis fort longtemps.

Le sénateur va pour ramasser un des morceaux de lumière violette enfouis dans un trou de neige quand Handy l'arrête.

« Si je peux me permettre un conseil, sénateur, c'est d'en prendre une plus petite. La mienne était un peu moins grosse que celle que vous allez prendre, et j'imagine que, plus le morceau de roche est gros, plus le flash de lumière est violent...

— Sage réflexion, Handy. »

Cette fois-ci, le choix du sénateur de l'Iowa s'arrête sur un éclat de la taille d'une pomme de pin. À peine la main en contact avec la pierre, le sénateur se tétanise. Une immense vague de lumière submerge son esprit en une fraction de seconde.

*Une image vient se figer devant lui, c'est le portrait d'un homme qu'il connaît, il n'a qu'une fraction de seconde pour le situer, Jim Abraham Garfield, le prochain président des États-Unis, et franc-maçon comme lui. Une autre image enchaîne, c'est la cérémonie de la création d'une énorme*

*compagnie dans laquelle il a misé une bonne partie de ses avoirs en bourse, la Standard Oil Trust, dirigé par Rockefeller. Puis, de plus en plus rapidement, lui laissant à peine le temps de tout visualiser, le film qui défile dans son esprit s'emballe. Le projet qu'il soutient concernant l'éclairage public de New York par Edison, puis la loi interdisant l'accès aux États-Unis des migrants chinois dont il est un des plus fervents défenseurs. Le projet de train reliant la côte est à la côte ouest, et le conseil d'un banquier de placer de l'argent dans une des deux compagnies qui vont faire les travaux, Southern Pacific ou Northern Pacific, le choix est simple. Puis juste avant un deuxième flash de lumière qui le libérera, il aperçoit la crise financière qui va secouer son pays jusqu'en 1887.*

Le sénateur reste un instant groggy par l'intensité de ce qu'il vient de vivre, puis tout doucement tourne la tête vers Handy.

« Wahou ...

— Je ne vous le fais pas dire...

— Très impressionnant et redoutablement dangereux aussi... Vous vous rendez compte si ça tombait entre des mains de gens mal intentionnés ? »

Artus Dheges a immédiatement compris la façon d'utiliser ces images. Il l'a non seulement compris mais, en plus, il est instantanément et définitivement convaincu de la véracité de ce qu'il a vu. Pour lui aussi il n'y a pas le moindre doute.

« C'est incroyable, Handy. Pas possible de laisser ça tomber entre les mains de n'importe qui. Il va falloir la mettre à l'abri des gens mal intentionnés.

— C'est bien pour ça que je vous ai demandé de venir... Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse, moi ? Et puis sans compter que ça m'a tellement fichu la trouille que je recommencerai sûrement pas à tripatouiller ces fichus cailloux...

— Je vais trouver un endroit sûr pour les mettre à l'abri, ne t'inquiètes pas pour ça. »

Le Sénateur Dheges va récupérer le pouvoir le plus puissant qui n'a jamais existé sur terre et le mettre au service de son pays ainsi que de sa corporation, la franc-maçonnerie.

## Chapitre 4

Au début du vingtième siècle, le Rondônia est l'État le moins peuplé du Brésil, et la région nord qui l'abrite est très nettement la plus oubliée des régions pauvres du pays.

On imagine facilement l'état dans lequel se trouve sa toute nouvelle capitale Porto Velho.

José y est arrivé en 1907, en construisant la voie ferrée qui allait servir à désengorger les fleuves pas toujours adaptés au transport du matériel nécessaire à l'exploitation des mines. Une fois la ligne de chemin de fer terminée, José a fait comme tout le monde : il a emprunté à un des notables fraîchement arrivés pour s'acheter de quoi exploiter une concession. Comme partout, celui qui n'a plus rien a encore de quoi gratter le sol, avec pour principale motivation le rêve limité d'une *cachaça* quotidienne. La ville a commencé poussivement à ressembler à quelque chose, donnant à ceux qui n'avaient pas voulu, ou pas pu, retourner jusqu'à Manaus, une identité fragile facilement lavable par les pluies qui drainaient la région huit mois par an.

Le gouvernement brésilien a installé prioritairement dans la « future nouvelle » capitale de l'État un service chargé d'officialiser les déclarations de concession devenues nombreuses et sujettes à des contestations de plus en plus sanglantes. À ses débuts, un peu avant la naissance de Pedro, Porto Velho s'est construite avec des hommes rudes et solidaires. Au fil des ans, doucement dilué par le flux de ceux qui changeaient de misère, passant des exploitations artisanales d'un caoutchouc devenant trop coûteux à produire à un amas de tôles en banlieue de Manaus, ces hommes durs à la tâche durent partager presque rien en deux, trois, voire plus. Mais comme toujours, quand il est question de survie, le minimum devient vital et donc indispensable, bientôt chacun ne pensa plus qu'à lui.

À peine un mois après avoir touché sa dernière paie de la société des chemins de fer, celui qui sera un jour le père de Pedro partait en forêt pour exploiter les quelques centaines de mètres carrés de sa concession.

José a toujours habité en forêt ; il la connaîtrait comme le fond de sa poche s'il en avait encore une... Alors pas besoin de s'encombrer de charges inutiles. Un gros sac en toile graissée pour mettre son matériel à

l'abri et, de l'autre côté de la barre à mine, pour faire contrepoids, la nourriture elle aussi dans un sac de toile grasse. Les trois jours de marche qu'il lui faut pour rejoindre sa concession n'en demanderait qu'un en pirogue, mais pas question de dépenser inutilement son argent si péniblement gagné ; la pirogue finirait sûrement par se faire voler, alors autant s'en passer.

La concession est traversée par une petite crique impraticable, mais qui lui permettra quand même largement de laver la terre qu'il va extraire.

José est un homme bon et ceux qui ont une concession pas loin de la sienne viennent régulièrement lui demander un coup de main. Lui est toujours partant, contre une assiette de haricots noirs, pour venir travailler une journée à sortir une grosse roche, enlever des souches ou enterrer un corps retrouvé le ventre gonflé, tué par un serpent ou par une maladie quelconque. Sa gentillesse ne lui a pas apporté la fortune, mais il faut reconnaître qu'il a su utiliser le peu qu'elle lui rapportait. Depuis maintenant un an qu'il travaille à sa mine, c'est sûrement la plus propre et organisée de la colline. Il a installé un ponton en bois qui va de son emprunt de terre jusqu'à une deuxième plate-forme au ras de l'eau où il peut déverser la terre lui permettant ainsi de la laver facilement à la bâtée. Mais la principale différence avec les autres concessions, c'est que José a une femme. Pas une femme de la ville, non, une Indienne. Et pas bavarde, c'est le moins qu'on puisse dire, mais elle est travailleuse et, apparemment, plutôt contente de son sort.

Sur la centaine de concessions qui les entourent, ils sont le seul couple, même si dans les mois qui suivront d'autres *garimpeiros* succomberont au charme des beautés locales. Quand il a dit que c'était sa femme, il fallait comprendre par là qu'ils avaient décidé de vivre ensemble. Pour être marié il aurait fallu un prêtre, une église, et le temps, et l'envie... Bref, comme ils n'ont rien de tout ça, ils font au plus simple.

Pedro naît au début de l'année 1908 et il est le deuxième des cinq enfants qu'aura le couple. Comme tous les enfants de la région, il est maigrichon et la pénibilité de la vie dans une concession le rend souvent malade, mais contrairement à son frère aîné, lui il atteindra l'âge d'un an.

L'enfant grandira sur un terrain en friche où la nature alentour a toute sa place, autant par ses dangers que par ses bons côtés. Bien qu'il ne mange quasiment que du manioc ou des cœurs de palmier, il finit par marcher et parler dans un mélange de brésilien et d'indien que seuls sa mère et son père on l'air de comprendre. À cinq ans, Pedro sait déjà tenir une bâtée et fait sa part de travail. Pas encore un travail pénible, mais c'est déjà une

contrainte quotidienne qui reflète parfaitement le chemin qu'il devra emprunter pour survivre.

La ville a bien évolué. Elle est toujours faite de bois mais les peintures ont fait leur apparition sur les murs. Et ces taches de couleur qui jalonnent la grande rue émerveillent le gamin qui vient une fois par mois faire un minimum d'achats avec son père. Le voyage d'aller est toujours joyeux puisque porteur des rêves que l'enfant cultive tout au long de ses journées en forêt. Depuis maintenant presque un an, il accompagne son père pour l'aider au retour, ce qui permet à l'enfant de rester garder les affaires pendant que son père vide quelques verres de *cachaça* avant de s'écrouler. Il s'en fiche de dormir sur les sacs de provisions ; il adore voir tous ces gens passer, les couleurs des maisons, les fenêtres aussi. Ça c'est le plus bizarre, on dirait qu'il n'y a rien, mais on ne peut pas passer la main à travers. Alors, pendant que son père prend sa cuite mensuelle, il ouvre les yeux en grand et fini par s'endormir la tête pleine de rêves et le ventre vide.

Au retour, c'est nettement moins drôle qu'à l'aller. Son père gueule tout le temps et n'hésite pas à lui balancer des coups de pied quand ça n'avance pas assez vite. Et comme l'enfant est chargé, c'est non seulement moins drôle, mais plus fatigant... La *cachaça* lui a permis d'oublier un soir sa condition, mais le lendemain la dure réalité reprend le dessus. Ce qui reste le plus pénible quand il pleut, c'est le dénivelé. Quand on a les mains vides, ça passe tout seul ; on peut toujours s'accrocher à quelque chose, mais là, avec un sac de dix kilos de haricots secs sur le dos, c'est plus pareil...

Quand Porto Velho est officiellement nommé capitale de l'État en 1914, elle ressemble à une grande ville du point de vue de Pedro qui a fêté ses six ans avec quelques voisins venus aider son père à se saouler pour l'occasion. Six ans, c'est aussi l'âge où son père a estimé qu'il était temps de commencer à gagner son plat de haricots quotidien. Alors Pedro passe la plus grande partie de ses journées à laver de la terre. Il est toujours aussi malingre mais, comme ses parents, il ne râle jamais, finis les pleurs et la morve au nez. Son petit frère, trop jeune pour travailler, et ses deux sœurs jumelles qui viennent de naître, sont source de toutes les attentions des *garimpeiros* du coin.

Les années passent, hypnotiques, le même travail éreintant chaque jour, les mêmes gestes inlassablement répétés et cette solitude construite dans le silence de ses journées harassantes.

## Chapitre 5

Pedro a maintenant quatorze ans et va en ville tout seul. Son père ne lève plus le nez de son trou, comme une machine enragée ; il ne ralentira que pour s'arrêter définitivement. Mais José est construit dans un métal qui n'a pas laissé de place au clinquant. Il commence ses journées par un seau d'eau sur la tête, et les termine douze heures après de la même façon. Nécessité fait loi, son fils n'a rien à lui envier : il fait les mêmes journées que son père et, à part la *cachaça* à laquelle il n'a toujours pas le droit de toucher, c'est la copie conforme de son vieux.

Un jour où Pedro est de corvée de ravitaillement en ville, il sort de sa doublure les quelques paillettes d'or amalgamées qu'il a réussi à mettre de côté à l'abri du contrôle paternel et, après avoir longuement regardé à travers la fenêtre du bordel où son père avait ses habitudes, il fini par franchir la porte du taudis.

« Tout ça ? » Il n'imaginait pas qu'il puisse avoir autant à boire avec une seule pincée d'or. La tenancière du boxon le regarde tout sourire. Elle n'est pas vieille, pas plus que sa mère, c'est sûr, et tellement plus belle. Même si elle se fout de lui, le sourire dont elle habille ses piques les rend drôles de tous, même de lui.

« Tu vas bien me payer un verre, petit homme ?

— Si vous voulez, madame... »

Elle éclate de rire. Pas un rire moqueur, un rire joyeux, plein de A et de I. Elle a la bouche grande ouverte et pas une seule dent pourrie.

« Comme elle est belle... »

Après quelques instants, où tout le monde s'est arrêté de parler, donnant par la même occasion la possibilité à Pedro de rougir pour la première fois de sa vie, elle descend de sa chaise et passe derrière le bar pour venir se mettre à coté du jeune homme. Elle a encore un immense sourire attaché aux oreilles.

« Tu serais bien le seul à m'appeler madame... Il faut que tu m'appelles Lucinda, comme tout le monde, sinon ils vont tous se fichier de moi, d'accord ?

— D'accord, madame...

— Bon, on va dire que pour ce soir on fait comme si de rien n'était,

mais à l'avenir, tu m'appelleras Lucinda, tu me le jures ?

— C'est juré ! »

Lucinda prend son verre et le lève devant le jeune homme.

« Alors, puisque c'est le premier verre que tu m'offres, je vais le boire à ta santé. »

Parmi les milliers d'étoiles qui illuminent l'instant, José trinque pour la première fois avec celle qui restera son premier et plus intense amour.

Au troisième verre, il a bien fallu se rendre à l'évidence : il était complètement saoul, sans plus une paillette d'or en poche. Par contre, il ne sera plus jamais seul ; il a une nouvelle amie pour peupler ses nuits en forêt.

Le lendemain matin, il ne comprend pas tout de suite, mais en commençant la grimpette, ça devient plus clair, ça met de mauvaise humeur de quitter la ville. Les coups de pieds au cul de son père lui reviennent en mémoire suivis de près par la main de Lucinda passée dans ses cheveux. C'est ce souvenir qui va l'accompagner pour le retour, lui faisant oublier son mal de tête.

Le travail encore et toujours, malgré les deux jours pénibles du retour, la routine a repris son rythme hypnotique, les jours se suivent entrecoupés de rêves où Pedro enlace Lucinda et la fait danser. Il n'a pourtant jamais dansé de sa vie mais, dans ses rêves, ils sont seuls sur la piste et toute la salle les regarde. Puis, quand la musique s'arrête, Pedro la prend par la main et la raccompagne au bar où elle trône devant un parterre d'hommes émerveillés par sa beauté...

Pendant le mois qui suit, il n'y aura d'autre place dans l'esprit de Pedro que pour son prochain rendez-vous. Pourtant, un matin où il faut s'inquiéter des réserves de la petite communauté, sa mère l'informe que son père est parti en ville acheter un cheval qui devrait faciliter les travaux les plus durs et simplifier les transports des produits nécessaires à tous.

Pour Pedro c'est la catastrophe... Lucinda ne le verra pas, peut-être s'inquiétera-t-elle ? Il lui a pourtant dit qu'il reviendrait le mois prochain. Comment faire pour tenir parole et la prévenir de son absence ? Le jeune homme est terrassé par la nouvelle ; il ne peut pas réagir devant sa mère, elle ne comprendrait pas. Pourquoi acheter un cheval juste au moment où il avait un rendez-vous avec la plus belle des femmes ? Lucinda va s'inquiéter, c'est sûr. Peut-être même demander de ses nouvelles aux autres *garimpeiros* du coin. Dépité par la nouvelle, Pedro est retourné travailler sans rien dire, des images se succèdent dans son esprit fiévreux

et, inlassablement, revient la même question : que va-t-elle en penser ? À leur premier rendez-vous en plus, Pedro est effondré. La journée se passe engluée dans son cauchemar. D'ailleurs, il se couchera sans manger pour la première fois en quatorze ans.

Sa mère est restée éveillée un bon moment cette nuit-là. Son fils a eu le sommeil agité et, ça aussi, c'est bien la première fois.

Puis son père a fini par rentrer, avec un cheval.

« Comment vous le trouvez ? »

Contrairement à toute attente, il ne soulève pas l'admiration de la famille. Le cheval en question n'a rien à voir avec ceux qui sont attachés aux abords des bâtiments en ville. Celui-là a des os, ça c'est la première des certitudes, il a même presque que ça et, apparemment, pas d'oreilles non plus, ou alors il les cache. En fait, elles ont l'air d'être aplaties en arrière sur son encolure. Son père fait remarquer :

« Le type qui me l'a vendu m'a dit que, quand il avait les oreilles comme ça, il ne fallait pas passer derrière lui. C'est qu'il est de mauvaise humeur... mais depuis que je l'ai acheté, il a toujours gardé les oreilles comme ça. C'est peut-être qu'il est toujours de mauvaise humeur... »

« Pas croyable, se dit Pedro, qu'il m'a fait rater mon rendez-vous pour un cheval en colère... Quand je vais raconter ça à Lucinda, elle va se moquer de moi, c'est sûr... »

Le caractère irascible de l'animal va, contrairement à ce que Pedro imaginait, lui être d'un grand secours. En quelques jours, le cheval a mordu sa mère deux fois et rué sur son père qui a dû travailler avec des côtes violacées pendant presque un mois. C'est donc à José que revient la tâche de s'occuper de l'animal récalcitrant ; il n'a pas vraiment le choix, ses parents ne veulent plus en entendre parler.

Les deux premiers jours, il évite une foultitude de morsures et décide d'essayer d'amadouer l'animal qui a su malgré tout se rendre indispensable. Quand la journée sera terminée sur la concession, Pedro prendra son sabre et ira couper un ou deux palmiers qu'il épluchera en rentrant. La première fois, l'animal n'a pas essayé d'attraper la friandise, mais la main. Les autres jours, il n'a plus cherché la main et se limitait au cœur de palmier juteux que lui tendait le jeune homme. En une semaine, quand le garçon part avec son sabre après sa journée de travail, la bête comprend et relève les oreilles en suivant des yeux son nouveau copain. Au bout de quinze jours de ce traitement, Pedro l'emmène faire une balade jusqu'à la forêt d'açaï qui donne les si succulentes douceurs que le cheval

adore. Il en mange deux ou trois et le jeune homme le rentre au camp sans qu'il ne fasse plus le moindre problème. Il n'a même plus de licol et suit Pedro comme le ferait un petit chien de salon.

C'est à partir de ce moment que Pedro a commencé à réellement aimer la ville. Tous les mois, c'est lui qui va faire l'aller-retour à cheval jusqu'à Porto Velho.

Dans le fond de sa poche, il amalgame toujours plus de poussière d'or qu'il prélève sur la production familiale. Ça dure maintenant depuis plusieurs semaines et, même s'il commence à avoir de quoi s'amuser, il attend d'avoir ce qu'il faut pour épater sa conquête. Lucinda vend son corps contre de l'or, eh bien soit, ça lui donnera une chance de pouvoir se la payer une nuit entière, rien que pour lui, car loin de le révolter, cette solution cartésienne lui offre une possibilité plus simple de compréhension du rite amoureux. Une femme comme Lucinda doit faire des choix, et sélectionne ses amants par la seule chose disponible pour tous dans les environs de Porto Velho : l'or.

Les ponctions toujours plus importantes de Pedro finissent par éveiller la suspicion de son père et celui-ci, loin d'être bête, finit par comprendre comment et pourquoi son fils agit de la sorte. José attend donc le retour de son fils pour régler le problème prioritaire de la survie de sa famille.

Même si la discussion a plutôt mal commencé, elle se terminera intelligemment. À peine posé le pied à terre, Pedro perd connaissance. Le jeune homme recouvre ses esprits quelques instants après avoir été complètement trempé par un seau d'eau que son père vient de lui vider sur la tête.

Après avoir soigné la bosse sur la tête du jeune homme, les deux hommes en arrivent à la conclusion suivante, soit Pedro a une paie, soit il a une concession. Comme son père ne veut rien entendre sur un salaire, puisqu'il a déjà le gîte et le couvert, ils ont décidé qu'ils travailleraient ensemble pendant encore six mois afin d'économiser l'argent nécessaire à l'acquisition de sa propre concession.

C'est donc six mois plus tard, quelques jours après ses seize ans, que le jeune homme part en forêt à la recherche du terrain qui lui semble le plus apte à participer à son épanouissement sexuel. Une première certitude pour le jeune homme, il ne veut pas être trop proche de sa famille, ce qui de toute façon semble difficile vu le peu de place potentiellement intéressante à proximité. Deuxième chose, il ne veut pas être trop proche de la ville non plus. Pedro sent bien que, si la tentation est trop forte, elle l'emporterait sur ses bonnes résolutions. Et pour finir, il faut que sa concession, si

possible à l'écart des autres, ait un accès direct à une crique navigable. Fort de ses priorités, Pedro charge un sac du strict nécessaire et trace sa route à l'estime en direction de ce qu'il devine être une zone intéressante.

En deux semaines, il a couvert une surface énorme de terrain ; il a traversé plusieurs cours d'eau pour finalement trouver ce qui lui semblait être un bon endroit pour vivre. Une crique s'adossait à une colline et remplissait un marécage qui s'étalait sur plusieurs kilomètres. Deux petits plus venaient valider son choix. À quelques pas de là, une forêt d'açaï donnerait abondamment de quoi se nourrir, et le marigot proche lui permettrait certainement de trouver de quoi se ravitailler en poisson. Fort de cette découverte, Pedro retourna voir son père pour lui faire part de son choix, et les deux hommes purent se rendre en ville valider la concession.

Pendant les six mois qui vont suivre, le jeune homme va s'appliquer à prendre exemple sur son père : il l'a quitté comme on quitte quelqu'un de qui on a plus grand chose à apprendre. Il sait apprécier le travail qu'a fait son père. Autour de chez eux les concessions ressemblent à des champs de bataille, et les *garimpeiros* qui les exploitent sont tous mal en point. La seule perspective d'avenir qui habite une très grande majorité d'entre eux se résume à extraire suffisamment d'or pour pouvoir aller le dépenser en ville, très souvent en alcool, mais aussi, pour les plus chanceux, avec les filles qui travaillent maintenant dans l'établissement de Lucinda. Pedro n'est pas retourné en ville depuis presque un an, mais maintenant qu'il a une vraie occasion de pouvoir atteindre son objectif final avec Lucinda, il va l'exploiter à fond. Pas question de faire comme les pauvres types qui meurent à petit feu dans un trou en pleine forêt.

Après six mois de travail où il a commencé l'exploitation de son terrain, il semble évident qu'il n'est pas tombé sur la concession qui le rendra riche, mais c'est secondaire. Pedro sait, pour avoir vu faire son père, qu'en utilisant convenablement ses ressources, il pourra quand même sortir la tête hors du trou tôt ou tard. Alors il économise ses maigres paillettes pour atteindre le montant nécessaire à la nuit tant rêvée avec Lucinda. Au lieu d'une chimère alcoolique, ce sera les bras de celle qu'il aime.

Enfin, les quelques grammes d'or attendus sont collectés. Il a l'impression d'avoir lavé une montagne de terre mais, quand il regarde dans le creux de sa main, le résultat semble tellement maigre...

Les heures qu'il va passer dans les bras de celle qu'il visite toutes les nuits dans son hamac seront certainement à la hauteur de ses congestions les plus tenaces.

Le lendemain matin, Pedro est en route pour Porto Velho et n'y arrivera

que quatre jours plus tard, mais la motivation est tellement forte qu'il s'en fiche d'avoir à marcher tout ce temps. Il la veut et il l'aura.

Depuis presque un an qu'il n'est pas retourné en ville, elle a encore énormément changé. Des maisons en dur ont remplacé certaines des maisons en bois qui affichaient de si jolies couleurs. Les quelques chevaux qui attendaient dans la grande rue sont eux aussi bien plus nombreux, mais plus surprenant encore, une deuxième grande rue a été construite perpendiculaire à la première, et elle est encore plus large et plus grande que la précédente. Pedro reste un instant à l'entrée de la ville à regarder tout ce monde qui s'affaire. Il doit y avoir deux cent maisons maintenant, c'est fou ce que ça lui semble surpeuplé. En arrivant jusqu'au bordel de Lucinda, il en a encore vu deux autres tout neufs ; ils n'y étaient pas il y a encore un an, c'est sûr, c'est bien le genre de chose qu'il aurait remarqué.

Lucinda est là et discute avec deux messieurs à une table. Pedro n'ose pas aller la déranger. Elle l'a pourtant bien vu entrer, mais elle n'a pas esquissé le moindre geste dans sa direction. Peut-être ne veut-elle pas qu'il la dérange pour l'instant. Alors Pedro s'accoude au bar un peu déçu par l'accueil qu'il s'imaginait festif.

À peine assis, une des filles qui attendaient en papotant au fond de la salle se rapproche de lui et lui pose la main sur l'épaule.

« Il me paie un verre, le jeune homme ? »

Pedro hésite ; il n'a pas envie que Lucinda se trompe sur ses intentions, c'est elle qu'il veut, et cette Indienne lui rappelle trop sa mère pour qu'il envisage une autre fin à sa soirée... Mais d'un autre côté, comme il n'est pas non plus venu jusqu'ici pour être seul, il fait un signe au barman en faisant bien attention à ce que ses gestes soient les mêmes que ceux qu'il a tant vus depuis la fenêtre en observant son père...

« Comment tu t'appelles ? »

— Pedro.

— Enchanté Pedro, moi c'est Violeta. »

Violeta lève son verre et trinque avec le jeune homme qui reste bouche bée en regardant la fille vider son verre cul sec. Il n'a jamais osé prendre une telle quantité d'alcool d'un seul coup. Déjà en sirotant son verre, ça ne passe pas tout seul, alors comme ça... Mais il ne sera pas dit qu'une fille lui montre comment les hommes doivent boire. Alors, pour défendre son honneur déjà mis en porte à faux, il bascule le verre et le finit en trois gorgées.

En effet, ça brûle mais le jeune homme a quand même réussi à ne rien

recracher. Par contre, il doit changer de couleur et se mettre à transpirer puisqu'il sent quelques gouttes de sueur perler sur son front.

« Alors là, Pedro tu m'épates. Je te prenais pour un gamin, mais je me trompais : tu bois comme un homme. »

Il n'en fallait pas plus à Pedro pour que des couleurs, correspondant mieux à son tout nouveau statut d'homme, ne lui reviennent. Même si elle est toujours aussi peu son genre, elle est plutôt gentille. Et puis c'est vrai qu'il a réussi à boire son verre d'un coup. Jusqu'à maintenant ça ne lui serait même pas venu à l'idée. « Comme quoi il ne faut pas grand chose pour susciter un peu de considération ». Elle a sûrement dû s'en rendre compte, Violeta, que ce n'était pas un homme ordinaire, sinon elle ne lui aurait pas posé la main sur la cuisse.

« Des clients gentils comme toi, il n'y en a pas beaucoup ici, tu sais. Tu m'en offres un autre ? »

Un coup d'œil vers Lucinda qui est toujours en grande conversation avec les messieurs en costume et il enchaîne avec un signe de la main au barman qui voudrait dire quelque chose dans le genre : « Allez, mon gars, tu ne vois pas que la dame s'impatiente ? » Les verres sont remplis, mais le type reste là, de l'autre côté du bar, c'est Violeta qui lui explique.

« Il faut que tu paies ; il y a trop de gars qui boivent et qui sont fauchés... »

Pedro ne se formalise pas, il sait tout ça. Dans la petite poche en cuir qu'il s'est confectionnée, il a quelques petites pépites et de la poussière amalgamée. Alors le barman se détend et Violeta devient franchement amoureuse.

Le bar commence à se remplir petit à petit et Lucinda a fini par quitter la table où elle a passé une bonne partie de l'après-midi à boire et discuter. Puis, en début de soirée, elle s'est rassise au bout du comptoir, là où elle peut surveiller la salle. Pedro, qui a refusé de monter avec Violeta, lui a affirmé qu'il monterait avec Lucinda ou personne, alors forcément ça a fait rire Violeta qui a partagé sa joie avec les autres filles.

« Tu ne peux pas monter avec la patronne. Quelques grammes d'or pour la plus belle femme de la ville, c'est pas sérieux, Pedro... »

Les quatre filles qui chauffent les clients du bar rigolent. Lui aussi, ça le fait rire mais, dans l'état où il est, il rirait de tout. Lucinda est même venue se joindre à la rigolade, et lui a passé la main dans les cheveux en lui expliquant comme à un gosse que, s'il voulait passer la nuit avec elle, il faudrait qu'il soit mieux habillé, et que ses poches soient nettement plus

remplies. Elle aurait presque pu se sentir insultée qu'il veuille la courtiser habillé comme ça...

« Reviens quand tes poches seront pleines et, promis, je te ferai passer la meilleure nuit de ta vie. »

Il est déçu, c'est sûr, mais tellement saoul qu'il n'est plus en état de contester quoi que ce soit. Le jeune homme finit par lâcher le bar où il s'accrochait et, sous les blagues des filles, ressort du bordel pour finir sa nuit vautré sur le trottoir.

Le retour s'est fait la queue entre les jambes, c'est le cas de le dire. Il ne lui reste plus une seule de ses pépites, et l'amalgame de paillettes lui a tout juste permis de s'acheter le minimum nécessaire. Quand à l'amour, il n'a pu qu'en apercevoir les prémices... Pas de place pour les sentiments, le sexe se paie et l'amour est une notion qui ne dure que le temps d'une adolescence éphémère.

On peut dire ce qu'on veut de l'amour mais, en attendant, Violeta l'a mis dans un état de congestion quasi permanent. L'alcool y est sûrement pour quelque chose, mais sa main baladeuse pas complètement étrangère au trouble qu'il cache dans son pantalon depuis plusieurs jours...

Pedro a repris le travail, engourdi par son expérience déçue que l'espoir d'une issue heureuse motive au quotidien. Il passe plusieurs mois à travailler sans retourner en ville. Sa concession est bien aussi pauvre que ce à quoi il s'attendait. La solitude lui pèse, il est jeune et voudrait rencontrer des gens, mais Pedro ne perd pas de vue le résultat de sa dernière nuit de folie en ville où il a dépensé en quelques heures l'argent qu'il avait mis six mois à économiser. Plus question que ça se reproduise. Quand il va en ville, c'est juste le temps de faire ses courses et de remonter la bouteille de *cachaça* qu'il ramène systématiquement maintenant, au moins il ne fera pas de conneries en la buvant seul. Petit à petit la vie a pris un rythme de croisière et Pedro finit par s'en contenter. Ses rêves mélangent encore chaque nuit une beauté fatale ressemblant étrangement à Lucinda, et un flot d'or qu'il étale aux yeux d'une foule admirative.

Les années ont passé et la vie a fait son œuvre en emportant ses parents quatre ans plus tôt lors de l'épidémie de fièvre jaune que le pays a subi en 1936. Seules ses deux petites sœurs jumelles, qu'il revoit occasionnellement, et son frère cadet, ont survécu. Son frère a pris une concession toute proche de celle de son père, et celle-là aussi donne petitement, comme presque toutes les petites concessions de la région, d'ailleurs. Quant à Pedro, de plus en plus éloigné de la ville qu'il appréhende tous les jours un peu plus, il a pris l'habitude de parler tout

seul. Pas vraiment comme si un arbre ou un caillou pouvaient lui répondre, mais plutôt comme s'il pensait à voix haute.

C'est en 1940, à l'âge de trente-deux ans, que sa vie va changer radicalement. La partie amont de sa concession est maintenant complètement nettoyée ; le sol a été tellement creusé qu'il est pratiquement au niveau de l'eau. Il va donc se tourner sur la partie aval, celle où il y a des roches, plus dure à travailler, mais aussi, en théorie, synonyme de pépites. Les journées s'enchaînent, le labeur est épuisant et, sur la partie superficielle, il n'y a rien à attendre. Quand il arrive finalement, deux semaines après avoir gratté le tapis de terre, au niveau des roches, commence enfin un travail plus intéressant. La barre à mine est devenue l'outil indispensable. Les roches qu'il doit déplacer font pour certaines une bonne centaine de kilos et, le soir, quand la nuit finit par apporter un peu de fraîcheur, il n'a plus que la force de mettre quelques morceaux de bois dans le feu avant de s'écrouler dans son hamac. C'est le matin qu'il mange. Il va se couper un ou deux palmiers dont il grignote le cœur en attendant que ses haricots finissent de cuire.

Les coups de barre à mine lui ont mis les mains en sang, mais la répétition des coups a complètement insensibilisé ses blessures. Chaque jour il dégage un peu plus la surface où il va travailler, et passe maintenant ses journées à casser des cailloux.

Soudain, Pedro s'est arrêté, impressionné par l'éclat violet de la roche à laquelle il vient de s'attaquer. Le coup de barre à mine a cassé net un éclat gros comme une bouteille de *cachaça*. C'est bien la première fois qu'il voit un caillou émettre de la lumière. Son père ne lui en a jamais parlé, ni aucun des *garimpeiros* qu'il connaît d'ailleurs.

Toute une série de légendes que lui a transmises sa mère refont surface. Toutes les histoires de mines extraordinaires, racontées par les voisins de ses parents, lui reviennent en mémoire, mais rien sur une pierre qui ferait une lumière violette...

Il hésite un instant et finit par se décider à ramasser l'éclat luminescent qu'il vient de détacher du bloc avec sa barre à mine.

Pedro a tout juste le temps d'une dernière pensée qu'un énorme flash lui inonde le cerveau. Un torrent de lumière le déséquilibre en arrière. Il ne tombe pas, ou alors tout doucement. Pedro se voit penché, prêt à s'écrouler sur le sol, mais rien ne se passe, autour de lui tout vient de s'arrêter. Puis, en une fraction de seconde, le monde entier défile dans son esprit.

*Un monde de guerre, une humanité de feux et de sang lui envahit*

*l'esprit. Pendant que les images défilent, Pedro reste conscient, comme détaché. Les soldats qui s'affrontent de l'autre côté des mers ne peuvent être que des étrangers, des blancs en grande majorité. Il reconnaît même un drapeau qu'il a vu dessiné dans le journal qu'on lui a lu. Ce qui est en train de défilé en ce moment dans son esprit ressemble au direct mais de l'autre côté de la planète. Ces centaines de bateaux de guerre, qui arborent tous la croix noire bizarre aux extrémités repliées, sont en train de déferler sur l'Angleterre, c'est bien ça, l'Angleterre est en train de se faire envahir par l'Allemagne d'Adolphe Hitler, tout est clair ; il assiste en une fraction de seconde au débarquement allemand et au déferlement des troupes dans tout le pays. Suit tout aussi rapidement la capitulation de l'Angleterre, et le mouvement des troupes allemandes en direction du front russe puis, en mai 1942, l'attaque allemande, une attaque d'une puissance incroyable. Pedro regarde, ahuri, les fusées partir à plusieurs centaines de kilomètres et faire des ravages dans les troupes russes pas du tout préparées à une telle confrontation. Les V2 allemands ont une telle avance technologique sur les adversaires que le front est enfoncé en quelques semaines. Moscou est prise en août, et toutes les autres grandes villes suivent ; celles qui résistent un peu trop sont littéralement noyées sous des flots de fusées destructrices. Staline signe l'armistice juste avant l'arrivée de l'hiver. Puis vient l'horreur : des millions de cadavres squelettiques, des trains entiers de moribonds qui sont massacrés. Son « survol » de l'horreur absolue ne s'arrête pas ; il s'étend maintenant jusqu'à l'Afrique où Hitler a débarqué, renforçant les troupes qu'il avait sur place. Si la vision des millions de morts dans les camps en Europe est atroce, celle de l'invasion de l'Afrique est encore plus horrible. En 1945, sans plus personne pour l'arrêter, Hitler a conquis le continent africain et massacre les populations en les envoyant travailler dans les mines qui lui fournissent les richesses convoitées. Puis toujours aussi vite, deux ans plus tard, la conquête du Brésil qui sera la tête de pont de l'encerclement américain. Les mêmes montagnes de morts accompagnent les armées allemandes. Cette fois, ce sont des Brésiliens qui meurent par centaines de milliers. L'horreur que Pedro est en train de subir lui lève le cœur, il s'étouffe, car il a déjà compris que, ce qu'il voyait défilé, c'était son avenir, celui de l'humanité qu'il voyait. Le dégoût de ces montagnes de cadavres le tétanise. Pris d'un refus total de cet avenir, il a pu rassembler suffisamment de volonté pour hurler un « non ! » qui n'est que pensée. Instantanément le futur qui défilait dans son esprit se fige. Puis Pedro prend conscience que l'Afrique n'a finalement pas été envahie, l'Europe oui, mais plus l'Afrique, les plans des stratèges allemands ayant changé.*

*Ils passent un accord avec le Brésil qu'ils épargneront et vont pouvoir ainsi débarquer pacifiquement sur le continent sud-américain puis, doucement, en remontant vers le nord, étouffer le dernier pays en guerre contre eux. Pedro vient de sauver son peuple, et il n'y a que lui qui peut le savoir.*

Un deuxième flash le ramène au présent. Il a tout juste le temps de se revoir en déséquilibre arrière avec la roche à la main que le temps reprend son cours. Pedro s'écroule à la renverse, le premier flash qu'il a subi lui a fait perdre l'équilibre mais lui a laissé le temps de voir défiler les prochaines années.

Il est allongé par terre, les yeux hagards ouverts sur la canopée au-dessus de lui. Il lui faut quelques instants pour prendre pleinement conscience de ce qui vient de se passer, et la bosse qu'il s'est faite en finissant sa chute n'a rien à y voir. Une à une il essaie de remettre ses idées en place, la première d'abord, la roche violette, celle qui faisait de la lumière. Pedro redresse la tête et lève la main. Il tient toujours l'éclat qui lui a provoqué cette réaction. À une différence près, maintenant la roche est devenue grisâtre, mais c'est bien elle, pas de doute là-dessus. Il a eu le temps de mémoriser la forme qu'elle avait avant de la ramasser. Quand il la tourne dans sa main, celle-ci s'effrite ; elle a perdu toute sa beauté et sa douceur, et ce n'est plus qu'un vulgaire morceau de caillou friable.

La grosse roche dont Pedro a touché un éclat est toujours lumineuse. La même couleur violette filtre par l'ouverture qu'il a faite avec sa barre à mine. Il en déduit facilement que c'est uniquement ce qu'il a touché avec sa main qui lui a provoqué cette réaction, le reste semble intact.

On est le 8 septembre 1940, et la nouvelle est énorme. La découverte qu'il vient de faire va lui permettre de prévoir avant tout le monde ce qui va se passer. Le Brésil va pouvoir se préparer à l'arrivée des troupes allemande, il faut... il doit prévenir les gens de sa découverte. Impossible de garder ça pour lui. Pedro va récupérer le pochon où il enterre son petit trésor en pépites et en prélève une bonne partie. Il va en profiter pour faire le plein de ce qui lui manque. La décision a été rapide à prendre mais, malheureusement, pas le trajet pour rejoindre Porto Velho. Il arrive trois jours plus tard en fin de journée et se fait refouler par le portier du bordel de Lucinda qui a reçu comme consigne de ne pas laisser rentrer les *garimpeiros* qui sont torsés nus. La ville s'embourgeoise, alors Pedro repousse ses révélations à plus tard et va s'acheter une chemise. Quel gaspillage, lui qui en a déjà une au campement. Avant de retourner informer Lucinda de son extraordinaire découverte, il s'arrête prendre un

verre de *cachaça* avec deux types qu'il connaît. La réputation des bonshommes est plus que douteuse, alors il trinque, juste un verre ou deux, puis trois parce qu'il est de bonne humeur, et finit par les laisser à leur cuite, car lui a mieux à faire. Cette fois-ci, le portier s'écarte et le laisse rentrer. Pedro n'a pas fait attention, mais ce soir c'est samedi et une grande quantité d'orpailleurs sont de sortie pour lâcher la pression, et l'or qu'ils ont récolté dans la semaine.

Pedro trouve une place le long du bar où Violeta, qui le reconnaît, finit par le rejoindre.

« Salut Pedro, tu me paies un verre ?

— Bien sûr, Violeta, et dans pas longtemps je vais même te payer une bouteille entière...

— Non, tu as trouvé le paquet ?

— Mieux que ça, le super paquet ! »

Ses voisins viennent de se retourner à l'annonce du « super paquet ». Il y a certains mots qui se remarquent au milieu du brouhaha...

« Non ? Raconte !

— J'ai trouvé une roche incroyable, elle fait de la lumière violette... »

Il n'en faut pas plus aux trois types qui commençaient à l'écouter avec attention pour éclater de rire, Violeta la première. Et comme le rire ne les lâche pas, les voisins des voisins finissent par se retourner pour participer à la rigolade. En cinq minutes, c'est tout le bar qui se tape sur les cuisses, mais là où ça frise le fou rire général, c'est quand il explique l'effet qu'elle a eu sur lui. Lucinda l'a fait monter sur le bar pour que tout le monde en profite. Pedro, pris dans son histoire, refuse de voir que la salle entière est en train de se foutre de lui. Alors il raconte tout, les troupes allemandes, les millions de mort, le Brésil envahi, et même qu'il a réussi tout seul à changer l'avenir si monstrueux qui les attendaient. Plus il en raconte et plus on lui paie des verres... Mais comme dans tout cercle vicieux, plus il boit, plus il fait marrer tout le monde. Pendant deux heures le bordel entier s'est amusé, Pedro étant l'attraction. Et même Lucinda le regardait en rigolant. Mais maintenant qu'on ne comprend même plus ce qu'il dit, ça commence à lasser. Alors tout le monde finit par reprendre les discussions abandonnées deux heures plus tôt.

Pedro ne comprend plus rien. Il regarde Lucinda les yeux baignés d'alcool, lui déclare qu'il l'aime, qu'il va revenir pour la baiser toute la nuit, qu'elle est la plus belle et qu'il veut lui faire des enfants... Enfin toutes ces conneries qu'on peut raconter quand on perd pied.

Comme à chaque fois qu'il se saoule en ville, il dort sur le trottoir du bordel, incapable d'aller plus loin. Et comme à chaque fois qu'il se réveille d'une cuite en ville il a un horrible mal de tête, mais cette fois-ci s'ajoute un soupçon de honte. Lucinda lui a quand même fait remarquer que ce n'était pas gentil de laisser des millions de personnes mourir sans rien faire quand on a la chance de pouvoir changer l'avenir.

Ils ont bien dû se marrer...

Encore une fois, c'est le retour pénible avec un sac de vingt kilos sur le dos. Si l'allée ne lui a pris que trois jours, le retour en demandera au moins quatre.

Mais peu importe, au fur et à mesure du trajet retour il prend conscience de l'ampleur de la bêtise qu'il a faite en parlant de sa pierre à tout le monde. Heureusement que personne ne l'a cru. Il se serait sûrement attiré encore une fois des ennuis avec son histoire qui, en fait, ne regarde que lui. À peine arrivé, il retourne sur le tas de pierres où il travaillait quand il l'a trouvée. Sa roche est toujours là, rien n'a bougé en son absence ; même la lumière a gardé sa douce intensité.

Pendant ces quatre jours de marche douloureuse, il a pris le temps de réfléchir, et les questions qui étaient restées en suspens ont souvent trouvé une réponse.

« Si c'est bien l'avenir que j'ai vu, comment j'ai pu le changer ? Et toujours en admettant que c'est bien l'avenir... pourquoi je ne me suis pas vu dans mon futur ? »

C'est quand même lui le premier concerné...

« Et puis, pourquoi la pierre s'est éteinte après le flash de lumière ? »

Pour ça, il a bien une idée ; ce serait un peu comme une allumette, on ne s'en sert qu'une fois et puis on la jette.

« Qu'est-ce qui va se passer si je touche toute la roche d'un coup ? Bien sûr, elle va s'éteindre entièrement... Mais est-ce que je risque quelque chose ? Est-ce que c'est dangereux ? Peut-être qu'il faudrait que j'essaie un plus petit morceau, peut-être que se sera moins fort comme ça... »

Ne pas se précipiter, la dernière fois qu'il a agi sans prendre le temps de réfléchir il a bien failli faire une belle connerie. Alors, pour la prochaine décision, on va laisser passer une nuit et on se repose la question le lendemain.

Pedro prend son fil de pêche et va réfléchir en attrapant quelques poissons. Même si ça ne permet pas de trouver la solution, au moins ça vide la tête et remplit le ventre.

La nuit a été particulièrement douce. En septembre, il ne pleut quasiment jamais, ni pluie ni animaux bruyants dans les alentours. Il a mangé ses poissons avec les éternels haricots qui ont continué de mijoter tout doucement au-dessus de la braise. Quand Pedro ouvre les yeux, il a l'esprit particulièrement clair et bien plus serein qu'il y a quelques jours. Il prend son sabre pour calmer l'excitation qui le gagne petit à petit et prend le temps d'aller se couper quelques açais dans la forêt, juste de l'autre côté de la rivière. Après avoir traîné une heure, retardant le moment de prendre sa décision, il finit par se retrouver devant la roche, la barre à mine à la main.

« Cette fois, il va falloir que je détache un morceau plus petit ». Après avoir trouvé le point d'impact qui lui convient, il se concentre et cogne la barre à mine juste à l'endroit voulu. La pierre sonne sous l'impact et deux morceaux se détachent. Ils sont de même taille pratiquement, et tous deux dispensent autour d'eux une douce lumière violette. Cette fois-ci, pas question de se ramasser la tête sur les cailloux. Pedro s'assoit et, après une dernière hésitation, ramasse un des deux éclats qui diffuse une si douce lumière.

Le flash l'envahit une nouvelle fois. L'intensité de la lumière qui lui sature le cerveau est toujours la même, peut-être un peu plus courte, mais tout va tellement vite. Son esprit aussi sature l'espace d'une microseconde et, comme la dernière fois, tout se fige autour de lui. Il est assis et la roche dans la main lui transmet sa lumière bleutée par le bras qui la tient. Cette fois, il a la présence d'esprit de remarquer un oiseau derrière lui ; il était en train de se poser au moment du flash et semble statufié, ailes écartées et totalement déséquilibré au-dessus du sol.

Puis le film en accéléré déroule devant ses yeux.

*C'est un profond sentiment de fierté qui imprime la première image. Pedro se tient debout les bras en l'air, et la joie qui lui inonde le visage est facilement compréhensible lorsqu'il remarque qu'il tient dans ses mains deux magnifiques pépites. Visiblement le terrain sur lequel il se trouve n'est pas sa concession. Le sol est encore intact, et, même si la forêt alentour ressemble comme deux gouttes d'eau à celle où il vit, ce n'est pas de sa parcelle dont il est question. Encore une fois, le film s'accélère. Plus rien à voir avec sa forêt, il voit maintenant une déclaration du gouvernement brésilien. Son pays est entré en guerre contre l'Allemagne. Une nouvelle fois, la joie de Pedro est profonde, il vit ces nouveaux éclairs très intensément. En une fraction de seconde, Pedro sent encore une inflexion de sa joie et de sa fierté courber le déroulement de l'image. Lors*

*du dernier flash, il a nettement vu l'Allemagne débarquer en Angleterre, mais maintenant le scénario n'est plus du tout le même. Les navires arborant la croix allemande sont immobilisés par une tempête qui laisse la part belle aux sous-marins anglais. Hitler abandonne, il déplace ses troupes sur le front russe pour l'enfoncer avant l'hiver. L'exemple de Napoléon lui servira, peut-être... Toujours plus vite, le film passe les semaines et les mois de batailles atroce sur le front est. La bataille de Stalingrad est une véritable boucherie, mais elle stoppe définitivement l'offensive allemande. Les alliés ont fini par débarquer en France, et même en Afrique où les troupes allemandes progressaient. Elles sont forcées d'abandonner le continent pour revenir ralentir l'avancée de la coalition en Europe. En moins de quelques microsecondes, les Allemands se font enfoncer par les Russes d'un côté et les Alliés de l'autre. L'Allemagne, ravagée, capitule. Et toujours ces montagnes de cadavres dans les camps. L'instant d'après, c'est la consécration de José Linhares qui vient de remporter haut la main les élections au Brésil. Puis, juste avant la fin du « voyage » de Pedro, une image le choque : il vient de prendre un coup de poignard dans le dos. Il le sait parce que ce corps allongé sur le sol d'un vaste bureau est le sien. Et ce dont il est certain aussi c'est qu'il est bien mort.*

Comme la première fois, un deuxième flash marque la fin de sa vision, puis le temps reprend son cours.

La tête lui tourne, mais pourtant moins qu'après la première vision, un peu comme s'il apprivoisait l'intense lumière. Pedro s'est assis cette fois, le souvenir de la bosse qu'il s'est faite en tombant lors de sa première expérience est encore bien présent et lui évite un hématome douloureux. Puis, prenant conscience de l'image de l'oiseau, entraperçu immobilisé à quelques centimètres de sa branche au début du flash, il jette un coup d'œil pour vérifier et l'aperçoit en train de se nettoyer du bec, comme si rien ne s'était passé. Il a dû finir sa trajectoire une fois le deuxième flash terminé.

Le souvenir qui suit est nettement plus agréable. Les deux magnifiques pépites qu'il brandit sont très largement suffisantes à faire sa richesse. Elles doivent faire pratiquement cinq cent grammes chacune, une véritable fortune. Il n'a pas su localiser le lieu, mais le souvenir de la forêt et de la configuration du terrain iraient plutôt dans le sens d'un endroit peu éloigné ; ça doit même être sa rivière qu'il aperçoit dans son souvenir.

« Amont ou aval ? Quelle distance ? Un kilomètre, dix ? Quelle rive, la sienne ou l'autre ? » Impossible de savoir. Pendant quelques minutes, Pedro se concentre sur les détails du film qui impriment encore sa

mémoire.

Pas moyen d'en savoir plus, le souvenir de sa mort vient de faire surface.

## Chapitre 6

Dheges a été bien moins bavard sur le chemin du retour. Les quantités incroyables d'information qu'il a pu voir en quelques microsecondes lui ont donné matière à réflexion. Les deux hommes, perdus dans leurs pensées, ont laissé les chevaux les ramener.

« Finalement, Rockefeller va la finaliser sa société. Il faut absolument que je trouve des fonds à mettre dedans ; elle va énormément rapporter, et très vite. »

Dheges est un politicien honnête, ça ne fait pas l'ombre d'un doute, mais sa conception de la politique se rapproche plus de la stratégie financière que de l'aide au développement du plus grand nombre. Les Francs-maçons ont cette particularité qu'ils savent s'organiser ; c'est probablement ce qui doit les rendre si efficaces.

« Même Edison va réaliser son projet. Si l'électricité est à la hauteur de nos attentes, toutes les villes finiront par être éclairées la nuit. C'est peut-être maintenant qu'il faut investir dans la production d'énergie ? On pourrait peut-être privatiser la production et la distribution de l'électricité, au moins sur la côte ouest où tout reste à faire... »

Les révélations du flash lui ont ouvert des portes insoupçonnables. De l'électrification de quelques rues de New-York, il s'ouvre des perspectives incroyables d'enrichissement. C'est pratiquement sans limite...

« Et les Chinois, depuis le temps que je me bagarre pour les mettre dehors. On va enfin pouvoir donner du travail aux Américains. Fini la main d'œuvre étrangère... »

— Les compagnies de trains aussi vont enrichir ceux qui y croient. Il faudrait acheter les terrains où il y a des points d'eau pour que les trains soient obligés de s'arrêter afin d'y remplir leur chaudière. Ça ne sera peut-être pas autant rentable que la Standard Oil Trust ou que l'électrification de la côte ouest, mais il ne faut rien négliger.

— Mais surtout, ne pas oublier la récession en 1884. Il faudra surveiller ça, ne pas se laisser surprendre. »

C'est seulement le soir, au campement, que les deux hommes arrivent enfin à parler de leurs réflexions en solitaire de la journée.

« Handy, ce que tu as découvert là, c'est ce qui permettra à notre pays

de devenir le premier. C'est la découverte la plus importante de l'histoire de l'humanité. Un gouvernement qui peut voir l'avenir va sûrement utiliser cette capacité pour améliorer le sort de tous les américains.

— C'est bien pour ça que je vous ai appelé, sénateur.

— Tu es sûr que personne d'autre n'est au courant de ta découverte ?

— Certain, comme vous avez pu le voir, il n'y a aucune trace dans ce coin du parc, ni empreinte de pas, ni sabot. Comme je vous l'ai déjà dit, je n'en ai parlé à personne, et vous pouvez me croire : je n'ai pas pour habitude de parler à tort et à travers.

— Pas question de mettre ta parole en doute, Handy. C'est histoire de parler, en quelque sorte. Il ne faudra sûrement rien ébruiter ; si cette histoire se savait, on créerait des jalousies, et ça n'est jamais bon, ça. Le silence est primordial pour que le pays puisse exploiter cet avantage en toute tranquillité.

— Vous pouvez compter sur moi, sénateur. »

Une fois revenu au baraquement du Yellowstone, Handy a chargé les sacs de cuir contenant les pierres dans une caisse en bois qu'il a clouée avec le sénateur. Deux jours plus tard, quatre hommes, que le sénateur a présentés à Handy comme faisant partie de la police du gouvernement, sont venus enlever la cargaison. C'est la dernière fois que le ranger en entendra parler.

Ça fait maintenant trois mois que Artus Dheges est rentré de sa balade avec Handy.

Comme prévu, le 4 mars 1881, John Garfield est investi ; il devient le vingtième président des États-Unis d'Amérique. La première vision d'Artus Dheges lui a rapporté la somme de trois milles dollars, petit paris entre amis sur les présidentielles. Il faut savoir utiliser les informations confidentielles, sinon à quoi cela servirait qu'elles soient confidentielles ?

On peut être franc-maçon et aimer l'argent...

Comme pour chaque élection à la présidence de l'État, la loge du franc-maçon dont le nouveau président fait partie, organise une cérémonie en l'honneur de son éminent membre. Cérémonie où il est d'ailleurs surtout question de rappeler, au franc-maçon concerné, ses obligations envers ses frères.

Cette fois-ci le secret fut de mise, encore plus que d'habitude... Après une cérémonie « officielle » où tous les membres de la loge participèrent, apprentis, compagnons et maître compris, une seconde réunion, bien plus sélective celle-ci, réunit le gratin de la franc-maçonnerie nord-américaine

pour une intronisation très spéciale de leur nouveau président. Peu importe qui s'y trouvait réellement, Maître élu des neuf, Prince de Jérusalem ou Prince du tabernacle, une chose reste sûre, c'est que deux hommes y étaient, le sénateur Artus Dheges et le nouveau président John Garfield. Pour le reste, on peut imaginer que la mise à disposition d'un tel pouvoir avait déplacé les plus grands et les plus secrets des francs-maçons.

Artus Dheges a ramené ses roches en lieu sûr et uniquement accessible par lui. Lors de son premier contact avec les supérieurs de sa loge, il a dû faire une démonstration des capacités de la pierre, et raconter dans le détail son expérience passée. Il ne faisait aucun doute que les membres de sa communauté étaient intéressés, mais il n'était pas question de tout donner à la franc-maçonnerie en tant que telle. Ils étaient une élite et entendaient bien ne pas gaspiller un tel pouvoir avec tout le monde ; le secret permettrait plus sûrement l'enrichissement de tous et d'eux en particulier. Pour cela, il fallait selon Dheges que seul un franc-maçon de haut rang dans la hiérarchie de la nation puisse accéder à cette roche, permettant ainsi au pays d'en profiter. Après de long débats, et un essai sur la roche qui permit d'entériner le projet de Dheges, le gratin de la franc-maçonnerie allait mettre au point une procédure qui les arrangerait tous en leur donnant l'énorme l'avantage de pouvoir durer dans le temps.

La roche serait mise à disposition de chaque président des États-Unis franc-maçon. Mais il fut imposé que chaque président n'utiliserait la pierre qu'une fois au cours de son mandat et ce, devant un collège réduit de francs-maçons, ce qui permettrait aux initiés d'abord, et à leur pays ensuite, d'en profiter sur le long terme. Condition acceptée à l'unanimité d'autant plus facilement que la « vision » se ferait en présence des initiés. Ainsi le pays et une certaine élite pourraient en profiter. La morale était sauve...

La réunion qui va permettre au comité restreint de commencer à percevoir des dividendes si peu mérités a lieu le 26 juin de la même année. La salle est sombre et quelques lumières diffuses permettent de mieux distinguer l'éclat de roche violet qui se découpe sur le tissu noir où elle repose.

« C'est ça? demande John Garfield.

— Tout à fait, monsieur le président. Vous n'avez qu'à vous asseoir et la prendre dans la main, explique Dheges. Pour le reste, elle fera tout à votre place. Une fois terminé, comme je vous l'ai déjà expliqué, vous nous racontez vos visions et nous décidons ensemble des orientations à donner à nos actes.

— Vous êtes sûr que je ne risque rien ? Pourquoi vous ne le faites pas vous-même ?

— Nous vous l'avons déjà expliqué, monsieur le président. Deux d'entre nous l'ont déjà fait, mais nous souhaitons nous limiter à une fois pour chaque mandat d'un de nos frères à la présidence. Vous allez apprendre beaucoup de l'avenir du pays, mais aussi du vôtre, et certaines informations peuvent nous intéresser. Nous voulons aussi en profiter, comme vous.

— Bon, eh bien, puisqu'il faut y aller... Vous êtes sûr que je ne risque rien ?

— Certain, monsieur le président. »

Garfield tend la main et se fige l'espace d'une demie seconde, puis pousse un cri de peur et regarde la pierre devenue grisâtre avec les yeux grand ouverts.

« Mais qu'est-ce que c'est que ces sorcelleries, vous vous foutez de moi, Dheges ?

— Mais, monsieur le président, expliquez-vous, qu'est-ce que vous avez vu ?

— Comment ça, ce que j'ai vu ? Je trouve vos manigances bien douteuses. Comment pensez-vous que l'on puisse réagir en se voyant mort ? Imaginez-vous me voir m'effondrer en larmes ? Vraiment, monsieur, et cela vaut pour vous tous, je ne vous félicite pas. Je vous rappelle que vous êtes en train de parler au président des États-Unis, et vous feriez bien de ne pas l'oublier. Sachez que je n'ai guère goûté à votre plaisanterie ! »

Le président Garfield laisse tomber la pierre qui se désagrège au contact du sol, fait demi-tour et, sans plus de formalité, laisse l'élite de la franc-maçonnerie à ses questions.

Les membres présents restent un instant silencieux, puis Dheges fait une réflexion à voix haute.

« Soit il n'a pas menti et il s'est bien vu mort, soit il a vu quelque chose qu'il ne veut pas partager...

— Il a pourtant bien eu une réaction de peur... Vous avez vu comment il a crié ?

— Ce que je sais pour l'avoir essayé moi aussi, c'est que, même si tout va terriblement vite, on reste suffisamment conscient pour comprendre ce qui se passe. S'il a vu quelque chose qu'il ne veut pas partager, il a eu le

temps de comprendre de quoi il en retournait, et peut-être de se trouver une excuse pour pouvoir nous laisser sans le moindre os à ronger... »

Un de ceux qui n'a encore rien dit avance légèrement et prend la parole.

« Vous êtes deux à avoir essayé la pierre. D'après vous, est-ce que le président John Garfield a pu voir quelque chose et, si oui, est-ce que l'annonce de sa mort peut être un subterfuge pour garder les informations pour lui seul ? »

C'est Dheges qui prend la parole en premier.

« Pour moi, il a vu quelque chose...

— Pour moi aussi, la vision est parfaitement claire, impossible de ne rien voir...

— Quant à dire s'il s'est vu mort, reprend Dheges, pour ma part, je ne me suis pas vu ni mort ni mourant. Et bien que j'ai vu Garfield se faire élire quelque temps avant les élections, je ne l'ai pas vu mort, je m'en souviendrais. Quant à ce que je sais de la personne qui m'a donné cette pierre, c'est que lui non plus ne s'est pas vu mort, et pourtant il est remonté loin, vous pouvez me croire. Mais ça ne veut pas dire qu'il ne sera pas centenaire... »

Un deuxième membre de la confrérie vient appuyer la version de Dheges. C'est lui qui a essayé la roche pour le compte des francs-maçons quelques semaines plus tôt.

« Je n'ai pas non plus vu ma mort... mais comme vous le savez, je ne suis pas remonté très loin ; six ans, ça me laisse encore du temps... »

Un homme qui s'est avancé à son tour prend la parole.

« Il va falloir que nous y réfléchissions plus profondément, mais s'il s'avère que le président John Garfield a décidé de ne pas partager, nous ne pourrons pas en rester là... »

Quelques jours plus tard, le 2 juillet plus précisément, dans la gare de la sixième rue à Washington, le président John Garfield est abattu de plusieurs balles de revolver dans le dos. On arrêtera bien le coupable, un homme à la personnalité particulièrement instable, mais celui-ci maintient une version peu crédible où entrerait en compte un poste d'ambassadeur et une histoire de parole non tenue, en fait une histoire compliquée de vengeance personnelle...

Il sera exécuté quelques mois plus tard sans avoir rien changé à sa déposition...

On ne saura jamais si Garfield s'est bien vu mort, ou si c'était la

conséquence de son refus de partager ses informations. Personne ne pourra vraiment répondre à cette question. En fait, personne n'en a vraiment envie. La police a eu l'air de se contenter des explications de l'assassin. Puisque tout le monde y trouve son compte, pourquoi se compliquer l'existence...

oOo

C'est en 1896, soit quinze ans après, que va se reproduire le schéma tant attendu par cette élite de la franc-maçonnerie nord-américaine. Un chevalier templier est élu à la tête du pays et William McKinley va leur redonner le sourire, au moins pour son premier mandat...

C'est un homme qui n'a pas froid aux yeux. Il a comme réputation d'être un novateur, et ceux qui le côtoient n'hésitent pas à le qualifier de visionnaire. Aussi, quand il est intronisé à la « pierre », il ne fait rien pour se défilier. Après avoir été informé de la procédure à suivre, et de ce qu'on attendait de lui, il s'assoit devant la table couverte d'un tissu noir et, d'un geste calme, se saisit de la roche violette qui brille devant lui.

Encore une fois, vu de l'extérieur, il ne se passe rien qui pourrait laisser deviner la confusion régnant dans l'esprit de celui qui tient la roche. En à peine une seconde, William McKinley a retrouvé ses esprits ; il a juste marqué un temps au moment où il se saisissait de l'éclat de roche. Autour de lui personne ne bouge. Dheges, qui est maintenant âgé de soixante-quatorze ans, est debout à côté de lui et prend la parole.

« Comment vous sentez vous, monsieur le président ?

— C'est très impressionnant, vraiment très impressionnant...

— N'est-ce pas...

— L'avez-vous essayé vous-même, Dheges ?

— Oui, monsieur le président, il y a dix-sept ans. Nous sommes quatre maintenant à connaître les effets de la pierre. Voilà pourquoi nous souhaitons garder un maximum de discrétion autour de ses possibilités. Vous imaginez bien maintenant qu'elle attirerait les convoitises des plus motivées...

— Je comprends, ne vous inquiétez pas.

— Monsieur le président, nous avons besoin maintenant de savoir dans le détail ce que vous avez aperçu. Bon nombre d'entre nous ont des postes où il leur est nécessaire d'avoir certaines informations. Vous comprenez, j'espère ?...

— Oui, bien sûr, laissez-moi une seconde pour remettre de l'ordre dans mes pensées. Tout cela a été tellement rapide... Peut-être pourrais-je boire quelque chose ? »

Le verre de whisky avalé, McKinley se gratte la gorge et commence son histoire.

« Je ne sais pas comment c'était pour vous, mais j'ai vu défiler une grande quantité de choses et, ce qui m'étonne le plus, c'est que je suis convaincu de la véracité de ce que je vais vous dire. La première chose que j'ai vue c'est le drapeau américain sur les îles Hawaï. Je suis bien incapable de vous dire comment et pourquoi, mais c'est comme ça ! Deuxièmement, et cette fois c'est plus précis, les troupes américaines qui débarquent à Cuba pour libérer l'île des Espagnols en Juillet 1898. Un mois plus tard, on annexe Porto Rico, dehors les Espagnols. On va récupérer Cuba, Porto Rico, l'île de Guam et les Philippines. Je n'ai aucune espèce d'idée sur la façon dont cette pierre fonctionne, mais je suis prêt à prendre des paris sur ce que j'affirme. Aussi surprenant que cela puisse paraître, je suis convaincu de ce que je vous dis.

— Monsieur le président, nous savons parfaitement que ce que vous voyez est vrai. Nous avons déjà pu le vérifier...

— Vous avez raison, j'avais oublié, pardonnez-moi. Je continue, alors. Cette fois-ci, c'est en 99. Je ne sais pas qui d'entre vous a des actions de la Standard Oil Company, mais qu'il les garde, elles vont valoir d'énormes dividendes ; ce Rockefeller va être richissime, vous imaginez un peu, il va contrôler pratiquement la totalité du pétrole américain. »

Il y a un léger brouhaha dans l'assistance, mais McKinley ne s'arrête plus, il arrive au meilleur qui bien évidemment se trouve à la fin de son récit.

« Vous avez entendu parler du projet concernant le canal de Panama, je suppose ? »

De nouveaux murmures parmi le groupe d'hommes qui l'écoutent.

« Eh bien messieurs, ne prenez pas vos actions tout de suite, il va faire faillite, mais rassurez-vous, nous finirons par le faire... »

Cette fois-ci, tout le monde se donne des tapes dans le dos ; ils sont enfin largement récompensés de leur patience.

« Attendez, j'ai gardé le meilleur pour la fin, Je suis réélu en 1900... »

C'est sous les vivats que va se poursuivre la petite cérémonie si secrète.

## Chapitre 7

Le trouble qui a envahi Pedro n'est pas du même ordre que le premier. Ce qu'il vient de visualiser n'est autre que sa mort, le poignard enfoncé dans son dos l'atteste sans le moindre doute. Bizarrement, il n'a pas associé tout de suite la découverte de ces deux grosses pépites à sa mort mais, maintenant, avec un peu de recul, ça lui semble évident. Il a vécu trente-trois ans sans être menacé et, d'un seul coup, devant la découverte de ses trésors, il se voit poignardé. Comment ne pas faire de rapprochement ? C'est indiscutablement en ville que ça se passe. Le sol sur lequel il s'est vu baignant dans son sang est un parquet et, plus encore, c'est un bureau ; c'est même son bureau dans lequel il a été tué. Il a donc eu le temps de s'enrichir avant d'être assassiné. Par contre, il n'arrive pas à comprendre précisément où a lieu le meurtre, ni par qui il se fera poignarder puisque personne d'autre n'est apparu clairement dans son champ de vision.

Autant la première nouvelle l'a transporté de joie que celle-là le refroidit.

Encore une fois, il n'est pas question de se précipiter : le Pedro qu'il a vu mort n'est pas le Pedro d'aujourd'hui ni celui de la semaine prochaine. Il est bien habillé, il a des chaussures en cuir, et le bureau dans lequel il a été poignardé correspondrait tout à fait à celui qu'un homme habillé de la sorte pourrait occuper. Pas d'inquiétude pour le moment. Apparemment, il devra d'abord s'enrichir avant de risquer quoi que ce soit.

Pour ce qui est de la guerre, ceux qu'il redoutait tant ont fini par perdre. Les Alliés ont enfin écrasé l'Allemagne. Il aura quand même fallu deux flashes et un refus horrifié de l'avenir proposé pour arriver à changer le cours du temps. Il n'a pas pris réellement conscience que son intervention quasi réflexe devant les horreurs qui défilaient dans son esprit a pu dévier le cours de l'histoire.

Pedro, encore une fois, prend son fil de pêche ; c'est le moyen le plus sûr qu'il ait trouvé pour se concentrer. La pêche a toujours été une façon agréable de passer le temps. C'est aussi une bonne manière de récupérer quand il se faisait mal au dos après avoir bougé des roches trop lourdes, ou encore après une grosse journée à transporter de la terre. Systématiquement, le lendemain, il partait à la pêche. Le bras mort de la

crique en amont de sa concession est bien approvisionné en poisson et la pêche ne traîne pas pour lui fournir de quoi se nourrir. Mais aujourd'hui, c'est d'abord un moyen de focaliser son attention sur ce qu'il vient de vivre. Tout est allé beaucoup trop vite depuis une semaine. Ces visions ont tellement apportés d'interrogations qu'il doit prendre le temps de mieux comprendre ce qui se passe.

Une fois au bord de l'eau, Pedro s'est assis par terre et n'a même pas lancé son fil ; il reste les yeux fixés sur la surface lisse et sombre qui s'étale devant lui.

« Par quoi je commence ? »

La première chose qui revient c'est le nombre de morts qu'a fait cette guerre. Évidemment la troisième version, celle où les Alliés vont gagner, est très nettement moins meurtrière, mais ça n'est pas uniquement ça qui lui a mis ces images en tête. Non, ce serait plutôt le trouble dû à ce qu'il a compris des différentes versions. C'est sûr, les trois scénarios parlent bien de la même chose, mais le déroulement n'est pas le même à chaque fois. C'est un peu comme si plusieurs personnes lui avaient raconté une histoire mais qu'elle ne se serait pas passée de la même manière quand quelqu'un d'autre la racontait. Il a visiblement réussi à adapter le futur à celui qui le choquait le moins. La pierre semble lui proposer une version de l'histoire, et son ressentiment lui permettrait de changer pour une autre version... Tout est encore très flou. Quelle est réellement l'incidence qu'il peut apporter au flash ? Et s'il peut les changer, comment ne pas perdre la richesse entraperçue quelques instants plus tôt. Puisque les scénarios de guerre ont changé, est-ce que le scénario de sa richesse ou de sa mort va évoluer ? Rien ne lui permet de l'affirmer, pas plus que le contraire d'ailleurs.

La nuit est tombée et, comme tout pêcheur qui ne met pas sa ligne à l'eau, il n'a rien attrapé. Mais ça ne le gêne pas, il est engourdi par ses réflexions, et l'assiette de haricots noirs sur laquelle il s'est rabattu descend plus par habitude que par faim. Quelques morceaux de bois dans le feu et le hamac suffiront à alimenter ses réflexions.

Comment ne pas prendre en compte sa richesse ? Les pépites qu'il tenait dans les mains sont magnifiques et, de mémoire de *garimpeiro*, personne n'en a encore vu d'aussi belles. Pedro a entendu bon nombre d'histoires toutes plus hallucinantes les unes que les autres à propos de trouvailles incroyables, mais il n'y croit pas, en tout cas pas avant d'être saoul.

Le 14 septembre au matin, Pedro s'est réveillé avant qu'il ne fasse jour. Il est resté un instant dans son hamac pour finir de ranger le chahut qui

règne sous son crâne depuis quelques jours. Il a pris sa décision. Apparemment, la roche ne lui fait courir aucun danger direct, et ce qu'elle semble lui montrer pourrait tout à fait être vrai. Aux vues de ce que ses deux « voyages » lui ont montré, il ressort deux priorités qui, pour une fois, le concernent au plus haut point : sa mort et son enrichissement.

Alors, comme il semble bien que les morceaux n'aient pas besoin d'être trop gros pour qu'ils puissent lui dévoiler une partie de son avenir proche, il va se contenter de casser en deux le bout qui reste de la veille.

Encore une fois, Pedro s'est assis près de sa roche. Il ne faudra pas non plus la laisser ici au milieu de rien et à portée de tous. Il suffirait que quelqu'un passe, voie la lumière violette et touche la pierre pour que le rêve soit définitivement perdu. Il va falloir la mettre à l'abri quand il aura terminé son expérience...

Pedro a pris soin de casser le dernier éclat qu'il a fait hier. Le morceau s'est brisé en deux, mais la plus petite partie s'est aussitôt éteinte, lui montrant ainsi qu'il ne fallait pas dépasser une certaine limite. Il doit localiser deux choses pendant ce flash. Alors, comme les gros éclats lui ont donné une vision quasi planétaire sur plusieurs années, il lui semble logique d'essayer avec un morceau le plus petit possible.

Pedro prend une grande inspiration et, après un tour d'horizon pour s'assurer qu'il est seul, il saisit l'éclat luminescent.

Le flash de lumière est toujours aussi impressionnant. Pas moyen de s'y habituer... Puis encore cette sensation de perte d'équilibre et, l'instant d'après, tout s'arrête autour de lui.

*Le film qui défile en accéléré le montre sur sa concession. Non, pas exactement sa concession. Il reconnaît la colline sur laquelle s'adosse son terrain et, plus loin, à quelques minutes de marche de l'autre côté de la rivière, Pedro est encore là, toujours debout, mais cette fois-ci il revoit l'image de la veille où il tenait ses deux pépites. Pas besoin de plus de détail... Parallèlement au film qui lui montrait sa richesse, il a pris conscience du lieu précis que lui a indiqué le flash de lumière. Cette fois-ci, il le retrouvera.*

*Puis l'image s'accélère. En une fraction de seconde, il est en ville en train de faire la fête. Il danse debout sur le bar chez Lucinda. Tout le monde l'acclame, la salle est comble. Dans ses poches il a les deux grosses pépites qu'il brandissait quelques instants plus tôt.*

*Encore une fois le film prend une vitesse vertigineuse. Il est maintenant dans un bureau d'une des nouvelles maisons en dur de la ville. Les deux*

*types qui viennent de frapper à sa porte sont entrés en le bousculant. L'un des deux hommes est un des truands locaux, un sale type à la réputation de brute, et son acolyte ne vaut guère mieux. En l'espace d'un instant Pedro est poignardé dans le dos et s'écroule pendant que les deux hommes fouillent son bureau à la recherche d'un document qu'ils finissent par trouver. Un dernier ralenti, sur la feuille de papier, montre l'acte de propriété de sa concession. La seconde d'après un second flash le ramène au présent.*

Après l'étourdissement passager qui atteste de son retour en temps réel, Pedro s'écrie à voix haute :

« Sauvage, fils de pute, tu vas payer ! ». Plus le moindre doute sur celui qui va le poignarder et lui voler sa concession. Il a aussi reconnu celui qui était avec « Sauvage ». Il fallait s'en douter, ils sont quasiment indissociables : c'est le « Cafard ». Bien que tout le monde à Porto Velho les appellent par ces surnoms, personne ne l'a jamais fait en face. Le « Cafard », lui, est toujours à faire ses coups en douce, et c'est probablement de là que lui vient son joli surnom. Ces deux salauds sont certainement les plus grosses pourritures de la ville mais, comme les flics en ont peur, et que de surcroît « Sauvage » les arrose grassement, il n'y a jamais de suite aux violences que provoquent les deux hommes. Ils ont commencé leur carrière de truands en faisant payer les *garimpeiros* qui mettaient trop longtemps à rembourser leurs dettes, de sorte que, maintenant, il y a une bonne dizaine de petits mineurs qui ne travaillent plus que pour ces deux ordures. Mais Pedro est au courant, maintenant, et dans quelques heures, il aura de quoi se débarrasser d'eux. Les deux grosses pépites ne sont sûrement pas toutes seules.

Il va devenir très riche.

« La première chose à faire c'est de ramasser suffisamment pour mettre hors service les deux salopards qui veulent me faire la peau ».

De ce côté-là, pas de problème. S'il y a bien ce qu'il croit sur la parcelle qu'il a « vu », il trouvera largement de quoi se payer les services d'un ou deux tueurs qui louent leurs couteaux à ceux qui en ont les moyens. Au besoin, il ira les chercher à Manaus.

Le terrain qu'il a aperçu pendant la vision est à moins d'un quart d'heure du sien, de l'autre côté de la crique. Pas de problème pour traverser, Pedro utilise depuis longtemps un des gros arbres qui sont tombés en travers de la rivière. La crique creuse doucement les abords de la rive et, saison des pluies après saison des pluies, elle a fini par déchausser le majestueux *Balata* qui fait désormais une passerelle de tout

premier ordre. Seule nouveauté, le sentier qu'il doit tracer dans la direction visée. Jusqu'à maintenant, il utilisait la passerelle naturelle pour se rendre au bras mort où il va pêcher à dix minutes de son camp en remontant la crique, mais la direction qu'il doit prendre maintenant n'a jamais été prise à sa connaissance. Et même si tracer un layon en pleine forêt primaire n'est pas aussi compliqué que là où les petits arbres on repoussé serrés dans leurs courses à la lumière, il n'en reste pas moins qu'il y a un minimum de précautions à prendre. Pedro va mettre une demi-heure à se rendre jusqu'au point repéré lors du flash. Il doit faire particulièrement attention à ne pas laisser de traces de son passage ; mieux vaut éviter de se faire remarquer si près du but. Ce serait dommage.

Après une demi-heure de marche méticuleuse où Pedro s'est appliqué à ne laisser aucune trace de son passage, il lui semble reconnaître le terrain qu'il a vu dans sa vision. C'est un peu comme si le lit de la rivière, déplacé de plusieurs centaines de mètres, avait soulevé toutes les roches qu'elle a transportées pour en faire une sorte d'énorme virage surélevé façon anneau de vitesse. Le virage est haut d'une trentaine de mètres et se prolonge sur plusieurs centaines de long. Un géologue aurait sûrement noté cette particularité comme un incident géologique mais, pour le *garimpeiro*, ça reste tout simplement la terre qui abrite sa fortune. Pas de temps à perdre, d'abord nettoyer le sol pour le débarrasser de tous les végétaux et de la terre qui recouvre les premières couches de cailloux. Pendant deux jours, Pedro va travailler comme il n'a jamais travaillé auparavant. À sa grande surprise, ce ne sont pas des roches comme sur sa concession qu'il va trouver, mais un incroyable tapis de gravillons. Pas compliqué à travailler les gravillons ; on peut facilement les pelleter. Pedro se remplit un sac d'une bonne vingtaine de kilos et demi-tour jusqu'à la rivière.

Pas besoin d'avoir travaillé toute sa vie à chercher de l'or pour comprendre instantanément ce qu'il vient de mettre dans sa battée. Il ne l'a pas encore débarrassé des plus gros cailloux que déjà les premières pépites, tout juste mouillées, commencent à lancer leurs feux à travers la pellicule d'eau qui les recouvrent. Pedro s'assoit dans l'eau. La joie qui l'envahit partage sa place avec une sérénité peu commune pour celui qui vient de comprendre qu'il a trouvé une fortune. C'est même plus qu'une fortune, il doit bien avoir une centaine de grammes dans sa battée, avec de belles pépites. Les trois qu'il regarde briller sur le dessus font pratiquement la taille d'une phalange. Petit à petit, comme s'il ne voulait pas que les remous de l'eau fassent fuir son rêve, il commence doucement à laver les gravillons en tournant le disque de métal légèrement immergé. Il enlève à la main les cailloux les plus gros, et reprend son geste si

parfaitement maîtrisé par une inlassable répétition.

Pedro a mis dix minutes pour laver ce que contient sa petite cuvette de métal. Tous ses gestes sont au ralenti, son esprit aussi s'est mis au point mort. Pas à cause de l'énormité de sa découverte, mais plutôt pour profiter du moment. Le *garimpeiro* enlève le torchon en forme de chemise qu'il a sur les épaules et verse l'or que contient la battée dans une poche qu'il a confectionnée avec le vieux tissu. Les vingt kilos de gravillon qu'il a transportés jusqu'à sa crique lui ont donné, à vue de nez, pas loin de deux kilos de pépites. C'est une incroyable fortune qui se trouve dans l'énorme serpent de gravier qu'il a découvert. Pas sûr qu'un tel gisement ait été découvert dans la région, pas sûr du tout même. Deux kilos de pépites pour vingt kilos de gravillon, c'est hallucinant. Plus la journée avance et plus un détail l'intrigue. Les deux pépites qu'il s'est vu tenir dans les mains pendant son flash, c'était un signe ou elles sont bien réelles ? Elles ne servaient qu'à lui faire comprendre ce qu'il allait trouver ou elles existent bien ? Ça le gêne de ne pas avoir sa réponse. Il n'a quasiment pas douté depuis son deuxième flash. Inconsciemment, il savait que c'était la réalité et qu'elle l'attendait, lui. Mais là, ce doute le gêne. Signe ou réalité ?

Pour en avoir le cœur net, une seule solution...

Quand le *garimpeiro* va remplir pour la deuxième fois son sac de toile, il va mettre la main sur les deux plus grosses pépites jamais trouvées dans le Rondônia et qui resteront dans les cinq plus grosses du pays. Au moment où inconsciemment il les lève au ciel en hurlant son bonheur, l'image qu'il a vue à deux reprises pendant ses « voyages » lui revient en mémoire. Ce que Pedro ressent à ce moment-là est totalement indescriptible.

Puis, à la façon d'une bulle qui remonte à la surface, éclate dans son esprit le besoin absolu de ne pas se précipiter.

Il doit d'abord cacher sa roche violette maintenant qu'il sait avec certitude que les visions sont le reflet de la réalité, ou plutôt de sa réalité, puis qu'il arrive à influencer dessus. Alors, en prenant soin d'utiliser des branches pour ne pas la toucher, il la recouvre d'autres pierres en un petit monticule insignifiant.

« Même si elle ne se voit plus, pas question de la laisser là à la portée du premier venu. »

Maintenant que la pierre est cachée, il faut aller enregistrer la concession mais, surtout, le faire sans que personne ne remarque quoi que ce soit. Ça veut dire descendre en ville et, en passant inaperçu, aller au

bureau des mines. Mais aussi penser à aller changer une ou deux petites pépites pour acheter les droits d'exploitation. Puis, une fois la concession lui appartenant, faire en sorte qu'il puisse en profiter jusqu'à ce qu'il meure de sa belle mort et, si possible, ne pas se vider de son sang dans son bureau un mois après. Pour ça, il sait déjà à peu près ce qu'il faut faire... Mais premièrement, la concession et, après, mettre à l'abri les quelques kilos d'or qu'il vient d'extraire ainsi que ses deux magnifiques pépites.

Pedro a mis sa chemise neuve. Il en a deux, maintenant, et pas question d'en acheter une autre. Pour transporter ses deux kilos d'or, il s'est fait un petit pochon qu'il a attaché en bandoulière sous un bras. Quand il arrive à Porto Velho, ce 19 septembre 1940, la ville baigne dans un nuage de poussière rouge, étouffant. La quasi totalité des personnes qu'il croise se déplacent à l'ombre des balcons, évitant autant qu'ils peuvent de rajouter le soleil à la pesanteur de l'air brûlant qui les habillent.

Première chose à faire, changer ses plus petites pépites. Pour ça, aucun souci, il sait où s'adresser.

« Olà Pedro, qu'est-ce que tu fais là ? Tu es venu faire tes courses ? »

— Je viens m'acheter un cheval. Tu sais où je peux en trouver un ? »

Le vieil homme qui fait du change dans sa baraque est toujours plus intéressant pour échanger la poussière d'or. Pas une différence énorme, toutefois, mais pas grand chose chaque semaine et le calcul est vite fait quand on vit de trois fois rien.

Son seul défaut, qui peut être considéré comme une qualité pour certain, c'est qu'il est bavard comme un perroquet. Pas moyen de l'arrêter. D'après la rumeur, c'est à cause de lui qu'il y a si peu de journaux à Porto Velho. Il sait tout sur tout le monde et, ce qu'il ne sait pas, il l'invente. Pas une journée ne se passe sans que plusieurs *garimpeiros* viennent boire une *cachaça* avec le vieil homme juste pour le plaisir de l'écouter raconter les potins de la ville.

C'est Radio Cachaça...

L'histoire du cheval, c'est la tranquillité assurée pour Pedro. Il l'a préparée sur le chemin en venant. Pas de problème, tout le monde en vend. C'est un sujet qui ne risque pas d'attirer l'attention. Par contre, ce qui suit, peut-être... mais ça dépendra de ses aptitudes de comédien.

« Si je sais où on peut acheter un cheval ? Bien sûr que je sais où on peut en acheter un, mais il va falloir le payer, personne te fera crédit... »

Pedro sort ses quatre pépites et les pose sur le présentoir du vieil homme.

« Eh ben, ça y est, ta concession commence à donner ?

— Elle donne, c'est sûr, mais il m'a quand même fallu attendre six mois pour en trouver autant...

— Et tu n'as pas encore de cheval ?

— Eh non, c'est mon premier. Tu penses bien qu'avec ce que je sors je n'ai pas les moyens d'en avoir deux. Et puis, j'en ferais quoi ?

— Te plains pas trop, quand même. Les *garimpeiros* qui arrivent à garder leur concession, y en a de moins en moins. Alors arriver à s'acheter un cheval, c'est peut-être pas grand chose, mais c'est quand même mieux que de se faire racheter par « Sauvage », si tu vois ce que je veux dire... »

Effectivement, pas besoin de commentaires, ils sont tous d'accord là-dessus. Pedro prend les billets que lui tend le vieil homme. Personne ne recompte chez lui, c'est un de ses avantages. Aucun de ses clients ne sait lire et à peine plus compter, il le sait, et eux savent aussi qu'il le sait. C'est peut-être pour ça qu'il est d'une honnêteté à toute épreuve, ce qui par ailleurs est loin d'être le cas d'une bonne majorité de commerçants en ville.

Le plus dur est fait pour Pedro. Maintenant, il faut enregistrer la concession, plus les deux qui lui sont collées, comme il en a le droit, mais toujours en prenant l'air bête... tant qu'à faire, autant donner le change jusqu'au bout.

Le guichetier du bureau des mines est disponible. D'ailleurs il dort à moitié sur son bureau quand Pedro entre. La grande ruée du début de siècle est passée depuis plusieurs années maintenant, et les achats de concessions se font au compte goutte depuis longtemps.

« Trois parcelles en même temps ? Mais tu as de l'argent à jeter par les fenêtres, ma parole.

— Si c'était le cas, je serais en train de te payer un verre chez Lucinda, et même une bouteille entière si je pouvais. Mais non, c'est plus simple que ça. Je viens de vider ma concession et, comme je n'ai pas envie de refaire tout ce travail pour rien, je m'installe. Et puis je m'y suis habitué à mon coin de forêt. Tu aurais préféré que j'achète deux chevaux ? Et pour en faire quoi ? J'peux pas m'occuper des deux en même temps, pas vrai ?

— Moi ce que j'en dis, c'est ton argent, après tout... »

Encore une bonne chose de faite. Pedro ressort du baraquement des mines et s'arrête le temps de refaire le point. Plusieurs choses restent à faire et il vaut mieux pour sa paix intérieure ne pas les faire à l'envers...

Ce sera la banque en premier. Il sait qu'il peut louer un coffre ; c'est là qu'il va mettre son or et ses grosses pépites. Puis une fois qu'elles seront à l'abri, il ouvrira un compte. Plus question de se balader avec tout l'argent qu'il va sortir de sa mine.

« Je voudrais voir le directeur, s'il vous plaît... »

Mais la tenue du *garimpeiro* ne correspond pas tout à fait aux stéréotypes des clients que le directeur reçoit dans son bureau. Alors le guichetier reprend, légèrement moqueur :

« Le directeur n'est pas disponible aujourd'hui, mon gars. Dis-moi ce que tu veux et je m'en occupe ».

Pedro hoche la tête et enchaîne : « Je voudrais ouvrir un coffre, c'est possible ? »

Le guichetier sourit franchement maintenant.

« Pas de problème, mais c'est quarante reis par mois, tu vas pouvoir payer tout ça ? »

— Je vais essayer...

— Il faut que tu paies l'assurance et ton inscription aussi...

— Et ça fait combien en tout ? »

Le guichetier griffonne un rapide calcul et tend un papier à Pedro qui le prend sans y jeter un regard.

« Désolé, mais je ne sais pas lire... »

Encore une moquerie imbécile.

« Pour l'inscription, c'est cent douze reis mais, après tous les mois, ça fait plus que quarante. Tu le prends quand même ? »

Et encore cet air bête de celui qui pense que son peu d'instruction lui donne une supériorité morale ou intellectuelle...

« Oui, bien sur, je peux payer en or ? »

Le pauvre type perd instantanément le sourire narquois qui lui donnait l'air si bête un instant plus tôt puis, sans lever le nez de son guichet, sort les documents et commence à les remplir.

« Voilà monsieur, vous mettez votre nom là et je vous donne un reçu pour l'ouverture.

— Comment je fais pour mon coffre ?

— Quand vous avez payé, j'appelle le directeur et il vous y emmènera... »

Le doute subsiste encore, mais plus pour longtemps. Pedro écrit son

nom et fait un semblant de signature comme il a déjà vu faire. Puis, à l'abri du regard du guichetier, détache le pochon qu'il garde sous le bras et y prélève quelques petites pépites qu'il pose sur le guichet. Le curieux, à la limite du torticolis, n'a rien vu de la fortune du *garimpeiro*.

Quelques minutes pour faire le change et le directeur arrive.

« Bonjour monsieur, on m'informe que vous avez ouvert un coffre ? Vous devez sans doute avoir quelque chose de précieux à y mettre ?

— C'est où ? »

Non mais...

Le directeur n'insiste pas et montre le chemin à Pedro. Au sous-sol un garde armé les laisse passer et referme la grille derrière eux. Encore une porte blindée que le directeur ouvre, puis enfin la salle des coffres.

« Voilà monsieur, j'ai une clé et vous une autre ; impossible d'ouvrir sans que les deux clés ne soient là en même temps ».

Le directeur tend la sienne à Pedro, puis insère celle qu'il détient dans la serrure. Les deux hommes les tournent en même temps et le directeur se recule d'un pas.

« Voilà votre coffre, vous pouvez y mettre ce que vous voulez...

— Vous êtes obligé de rester là ? »

Gêne et air bête du directeur qui pensait pouvoir profiter de l'ignorance du *garimpeiro* pour faire un rapide inventaire des richesses déposées...

« Non, bien sûr, excusez-moi. Quand vous avez fini, vous tapez à la porte. »

Une fois la porte blindée refermée derrière la sortie du directeur, Pedro dépose son pochon rempli de pépites et en prélève suffisamment pour régler les achats qui lui restent à faire.

Sur le trottoir de la banque un petit bilan s'impose. « La concession c'est fait, la banque c'est fait, il ne me reste donc plus qu'à ne pas mourir tout de suite. »

Direction le port, c'est là qu'il trouvera celui dont il a besoin.

Le port, c'est un bien grand mot... La rivière qui longe la ville a facilité la construction de plusieurs pontons où les pêcheurs qui approvisionnent les villageois en poisson ont l'habitude de ranger leur matériel. C'est un endroit plutôt agréable malgré l'odeur qui tord les boyaux des non initiés. Hormis le ponton central où débarquent les passagers en provenance de Manaus, les pêcheurs ont tendu des filets qui sèchent en attendant d'être ravaudés.

Après s'être arrêté pour demander son chemin à des gosses, Pedro fini par entrer dans une des baraques de guingois qui surplombe la vase. Celle-ci n'a rien à voir avec la maison d'un pêcheur. C'est un de ces rades sordides où l'on sert une *cachaça* bon marché à ceux qui n'ont pas les moyens de s'en acheter une autre.

« Papé est là ? »

— Qu'est-ce que tu lui veux ? »

Une femme énorme, bien incapable de se déplacer sans rompre l'équilibre précaire de la gargote et de ses pilotis, vient de l'interpeller d'une voix éraillée qui contraste avec la stature de celle-ci.

« Il faut que je lui parle... »

— Reviens, il n'est pas là... »

Pedro ne se formalise pas. En ville, tout le monde connaît le quartier et les histoires à raconter sur les types qui vivent dans le coin sont innombrables. Il a choisi Papé parce que c'est celui qui a le plus mauvais caractère d'après ceux qui lui en ont parlé. Alors quitte à se payer un assassin, autant qu'il ne soit copain avec personne.

« Je ne reviendrai pas, je suis de passage pour la journée... Je vais aller voir ailleurs. »

Pas la peine d'insister, Pedro fait demi-tour mais il n'est pas sorti de la bicoque que la femme l'appelle.

« Assied-toi, je vais voir si on le trouve... »

Moins d'une demie heure après, et sans que la grosse femme n'ait bougé de sa chaise, un type passe la porte et vient directement s'asseoir à côté de lui.

Pendant une demie heure les deux hommes vont parler à voix basse, et la seule chose qui aurait pu attirer l'attention d'un observateur, c'est quand Pedro a sorti un document de la banque qui atteste qu'il vient bien d'y ouvrir un coffre. Rien d'autre ne sera visible pour qui que ce soit, même pas la belle pépite que Pedro va déposer à la dérobée sur la table. Elle servira d'acompte pour le contrat qu'il vient de passer.

Une fois que tout a été dit, les deux hommes se séparent sans même une poignée de main. Pedro a bien travaillé, jusqu'à maintenant ; tout s'est passé comme il l'entendait. Il ne reste plus qu'à être à la hauteur d'un rêve vieux de quinze ans.

Pour Pedro, vient enfin le moment qu'il a tant attendu, celui où il va pouvoir enfin baiser Lucinda.

Rien qu'a cette pensée il commence à sentir fourmiller la vie dans son pantalon. Elle a à peine quarante-cinq ans et, même si la vie ne lui a pas fait particulièrement de cadeaux, elle reste le fantasme ultime du *garimpeiro* qui n'a toujours pas connu de femme. Pour lui ce sera Lucinda la première. Depuis toujours c'est elle, et ça ne sera pas une autre !

Quand il entre dans le bordel, il n'y a pas grand monde, mais ça ne le gêne pas plus que ça. Il n'est pas venu parler de sa concession. D'ailleurs il ne le fera pas ce soir. Non, ce soir, il ne fera que boire et baiser, pas question de faire le couillon au bar, ou alors pas longtemps.

C'est Violette qui le reconnaît la première.

« Salut Pedro, ça faisait longtemps, tu me paies un verre ?

Pas originale, Violette...

— Désolé, mais ce soir je ne bois qu'avec Lucinda ! »

La taulière qui a entendu qu'on parlait d'elle lève un œil du catalogue qu'elle lisait pour faire passer le temps.

« C'est toi qui me paie un verre, *me corazon* ?

— Même deux si tu peux les boire. »

Elle ne se démonte pas, Lucinda. Elle siffle un coup sec pour réveiller le serveur qui commençait à piquer du nez à cause de la chaleur qui règne et lui fait signe de s'approcher.

« Il y a mon ami Pedro qui m'offre à boire, alors réveille-toi et regarde s'il a de quoi payer... »

Le type encore à moitié endormi n'a pas le temps de se retourner vers son client que deux petites pépites roulent sur le bar.

« Donne-nous une bonne bouteille », explique Pedro. Puis il enchaîne en en posant deux autres. Et ça c'est pour changer les draps de la patronne...

Lucinda ne peut pas se retenir...

« Ça y est pour de bon, cette fois, tu as trouvé un filon ?

Elle s'est réveillée en une fraction de seconde...

— J'ai retrouvé mes économies. Alors je viens les dépenser dans tes bras, tu devrais être contente...

— Ça c'est vraiment gentil, Pedro. Tu es un amour, tu vas voir comme je vais te gâter...

— J'espère bien ; je suis là pour ça... »

Les deux tourtereaux vont passer la nuit à rattraper le retard que Pedro a pris en plus de trente ans. Il est d'une vigueur qui épuise rapidement

Lucinda, trop habituée aux hommes saouls qui ont souvent tendance à ronfler avant de lui donner sa part de plaisir. Elle trouvera quand même, entre deux cris, le moyen de demander à son cow-boy de quelle ampleur sont ses économies. Mais le cow-boy est bien trop appliqué à maîtriser sa monture pour prendre le temps de lui répondre.

Il n'est pas minuit quand Lucinda crie grâce ; Pedro ne s'est pas arrêté, en tout cas pas plus que le temps nécessaire à l'absorption d'un verre d'alcool entre deux prestations.

Même si une bonne trentaine d'années de pratique ont préparé la mère maquerelle à ce genre de chevauchées, elle n'en peut plus, fatigue, douleur et courbatures lui ont fait crier grâce.

Pedro ressortira du bordel au matin dans une forme éblouissante. Sa partenaire d'un soir, elle, ronfle comme le vapeur qui fait la liaison depuis Manaus. Ce qui dans un sens est plutôt un bien puisque ça évitera à Pedro les questions lancinantes sur « ton or ceci, tes économies cela ». En un mot, toutes les questions qu'il souhaite éviter pour le moment.

Il lui reste deux choses à régler avant de remonter. La première c'est trouver un cheval, et la deuxième c'est attendre des nouvelles de Papé qui lui a promis de s'occuper de son affaire avant la fin de la semaine, ce qui lui donne encore quatre jours à attendre en ville avant de remonter chez lui pour commencer son exploitation. Quatre jours à se faire plaisir sans que ça se remarque...

Pour commencer, ce sera le cheval. Il y a vraiment de tout : de la carne qu'avait achetée son père en passant par l'étalon. Ce qu'il cherche, lui, se situerait plutôt entre les deux. Un cheval tranquille qui ne morde pas si ça existe mais, dans la mesure du possible, un cheval suffisamment jeune pour qu'il puisse encore galoper et porter le matériel nécessaire à son exploitation.

« Pedro, ce que tu veux c'est une voiture, pas un cheval. Tu ne pourras jamais lui faire porter tout ce que tu me dis sans que tu aies des problèmes...

— Pourtant celui de mon père y arrivait...

— J'dis pas qu'il ne peut pas, je dis que tu vas t'attirer des problèmes avec ton cheval, et si je me souviens bien la carne de ton père mordait tout ce qui passait à portée de dent ?

— Tu penses que ça venait de là ?

— Aucune idée, mais ils ne sont pas plus bêtes que nous, contrairement à ce qu'on croit. S'ils râlent, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas.

Trop de charge, mal nourri, trop battu, les raisons ne manquent pas. Si tu achètes un cheval et que tu t'en sers comme une voiture, ça ne va pas aller. Dans ce cas-là, tu ne montes pas dessus et il portera ce que tu veux, mais je te déconseille de faire les deux avec. »

Pedro achètera finalement deux chevaux, au risque d'éveiller les soupçons du vendeur. Avant de les payer, il ajoute une dernière chose.

« Tu me les gardes jusqu'à ce week-end, et tu n'en parles pas. J'ai vraiment besoin que ça ne se sache pas...

— C'est d'accord, je te compte la pension pour les quatre jours qui viennent, une selle et, je ne te connais pas, ça marche comme ça ? »

Il tiendra parole. Pedro a pris soin de choisir son cheval chez un ancien copain de son père. Il sait qu'il peut lui faire confiance, au moins pour quelques jours...

Il ne reste plus qu'à attendre que Papé s'occupe de sa vengeance anticipée...

Dernière étape, l'hôtel où le tueur doit le retrouver pour lui annoncer la bonne nouvelle. Pedro patientera en buvant et en prenant des bains avec de la mousse, plein de mousse. C'est d'ailleurs les premiers qu'il prend de toute sa vie et, vu le plaisir qu'il y trouve, ça ne sera probablement pas les derniers...

Pendant trois jours Pedro passera d'un bain à l'autre en prenant tout juste le temps de s'enivrer entre deux. C'est peut-être cette quantité d'eau peu habituelle en cette saison qui va lui donner envie de boire...

En fin de semaine, la fille qui lui monte de l'eau pour son bain s'arrête un instant pour faire la conversation au *garimpeiro* qui s'est enfermé dans sa chambre d'hôtel depuis quelques jours.

« Tu connais la dernière? Ils ont retrouvé Sauvage poignardé dans la ruelle derrière la mairie...

— Et ils ont trouvé l'assassin ?

— Penses-tu, ils ne l'ont même pas cherché ; ils auraient bien trop peur de le trouver...

— Et Cafard, il ne va pas laisser passer ça. La mort de son copain, il risque de ne pas trop aimer...

— Personne ne l'a vu. Il paraît qu'il a disparu, tu te rends compte, les deux crapules en même temps, c'est pas une bonne nouvelle, ça ? »

Que « Sauvage » ait été retrouvé mort, c'est une bonne nouvelle, mais qu'on soit sans nouvelle de son âme damnée, ça c'est moins bien. Et Papé

qui n'est pas venu pour l'informer, ça l'inquiète ça aussi, mais pas à cause de l'argent, plutôt parce que s'il s'est fait prendre, il risque de donner son commanditaire...

Les trois coups frappés pourtant doucement à la porte font sursauter Pedro. Il a encore en tête la réflexion qu'il vient de se faire...

La fille qui était assise sur le bord du lit l'instant d'avant, déformation professionnelle, s'est levée pour aller ouvrir bien loin de s'imaginer ce qu'elle risque de trouver...

L'homme qui se tient derrière la porte la fait sursauter à son tour. C'est vrai que Papé a de quoi faire peur.

« C'est pour toi ? »

Pedro est déjà descendu du lit encore en caleçon. Le *garimpeiro* fouille dans la poche de son pantalon qui traîne sur une chaise, y prend quelques pièces qu'il tend à la fille, puis la pousse vers la sortie.

« Il paraît qu'on a retrouvé Sauvage, mais personne ne sait où est le « Cafard ». Il est mort ?

— Il est mort depuis une heure à peine. Il a bougé au moment où je l'ai planté et il a mis vingt-quatre heures pour se vider de son sang chez lui. Sinon je serais venu hier, mais maintenant ça y est, la nouvelle fera le tour de la ville cette nuit. Je suis venu chercher ce que tu me dois.

— Bien sûr, mais tu dois bien te douter que je n'ai pas cette somme sur moi, et vendredi soir la banque est fermée. Demain matin, je te donne ce que je te dois, ça va ?

— Demain matin, c'est le dernier délai.

— Ne t'inquiète pas, Papé, tu as bien vu que je me suis ouvert un coffre, non ? Je l'ai ton argent, ne t'inquiète pas. Dès que je me réveille, je vais à la banque pour retirer ton argent. »

Le tueur est ressorti de la chambre sans rien ajouter. Même Pedro qui commence à le connaître en a peur ; le visage sombre et émacié du tueur ne fait rien pour rassurer.

Au moins le problème de la mort de « Sauvage » et du « Cafard » est réglé.

Pendant les trois jours où il est resté dans sa chambre à tourner en rond, il a quand même pris le temps de réfléchir. Le problème qu'il a à résoudre maintenant c'est l'exploitation de sa mine sans risquer de se faire voler ni de se faire escroquer. Et ça, ça ne va pas être simple... Quand il devait s'acheter quelques kilos de haricots secs ou une bouteille de *cachaça*, ça

ne posait pas de problème. Tout le monde sait comment on fait et combien ça coûte, mais là c'est différent. Il ne sait ni lire ni écrire, et quand il va devoir signer des documents, il faudra bien faire confiance. Et la confiance, quand on parle de kilo de haricots ou de kilo d'or, eh bien, on peut dire ce qu'on veut, mais elle n'a pas la même valeur, tout simplement.

Il a commencé par se dire qu'il allait pouvoir apprendre à lire et à compter, mais ça demandera du temps. Puis il a envisagé de se prendre un secrétaire ou un comptable, mais toujours ce problème de confiance.

Et le soir, avant de sortir, en repensant au secrétaire ou au comptable, il s'est dit que si les deux ne se connaissaient pas, ils pourraient se contrôler eux mêmes, sans le savoir...

## Chapitre 8

William McKinley va faire un premier mandat comme beaucoup de présidents auraient aimé faire, et sa facile réélection fin 1900 attestera par elle-même de la qualité de son travail à la Maison blanche.

Sous son mandat, les États-Unis se sont remis de la crise financière qui a étranglé le pays jusqu'en 1898, et l'instauration de l'étalon or soutenu par le Congrès va lui apporter un appui supplémentaire pour soutenir l'extension d'une politique financière, commerciale et internationale. Ses victoires sur l'Espagne à Cuba, et plus généralement dans les Caraïbes et le Pacifique, ont elles aussi très nettement contribué à agrandir non seulement le territoire américain, mais l'estime que son peuple porte à son drapeau.

En un mot, McKinley est réélu dans un fauteuil et il le sait.

Ses amis intimes aussi le savent et, pour cause, ils en ont tiré de très juteux subsides et comptent bien cette fois encore profiter de l'énorme avantage que représente pour eux un président franc-maçon bénéficiant d'un tel pouvoir.

Le 4 mars 1901, comme le montrait sa première vision, il est tout naturellement investi pour un second mandat.

C'est à la fin août qu'aura lieu la petite réunion secrète qui regroupe le même gratin vieillissant de la franc-maçonnerie nord-américaine. D'énormes fortunes ont été faites lors du dernier mandat, et bien faites même. Mais partant du principe qu'on n'est jamais assez riche, personne ne veut rater les prochaines directives de la roche. Le moment est grave, certains ont même pris de quoi écrire pour ne surtout rien oublier des commentaires du président fraîchement réélu.

Dheges est là, plus vieux que jamais. L'infirmière qui l'a conduit jusque là sur sa chaise roulante est ressortie attendre dehors qu'il la rappelle.

Sur les sept hommes qui ont l'insigne honneur de participer à cette réunion, tous étaient déjà présents la dernière fois, président compris.

McKinley a fait une entrée remarquée et peu adaptée aux circonstances. Il semblait maître du lieu et des événements à venir, pas vraiment le même personnage si respectueux qui s'était prêté au cérémonial de sa première « vision ». Le président semble pressé par la tâche qui l'attend, pas

seulement celle de la gestion de son pays, mais aussi par celle qui se trouve devant lui. Après avoir salué les hommes présents dans la salle capitonnée de la cérémonie, il va directement s'asseoir à table devant la roche et s'adresse à Dheges dont la chaise roulante est placée en face de lui.

« Bien, pouvons-nous y aller ?

— Vous ne voulez pas boire quelque chose ?

— Rien, je vous remercie. Si tout le monde est prêt, j'aimerais autant ne pas perdre plus de temps...

— Alors, allez-y monsieur le président, vous savez comment faire ?

— Je ne suis toujours pas gâteux, Dheges ! »

Le vieil homme encaisse la réplique sans sourciller, même si c'est lui qui est à l'origine de la découverte de cette roche et de son utilisation exclusive par les francs-maçons, McKinley n'en reste pas moins le président.

« Alors, allez-y monsieur le président. »

Sans plus se formaliser McKinley tend le bras et saisit la roche dans la main.

Vu de l'extérieur, c'est toujours aussi peu spectaculaire. À peine un temps d'arrêt dans le mouvement suivi d'un léger étourdissement apparent, puis c'est la première réaction.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Dheges !

— Monsieur le président ?

— Je vous demande à quoi rime votre mascarade ?

— Je ne comprends pas ?...

— Je viens de me voir à mon enterrement et vous ne comprenez pas de quoi je parle ! Si c'est une plaisanterie, elle n'est pas à mon goût !

— Mais, monsieur le président, je vous assure que...

— Ça suffit ! Vos tours de passe-passe ne me font plus rire, et votre cérémonial non plus, d'ailleurs. Je commence à ne plus guère goûter vos petites mises en scène à tous ! Vous vous imaginez que je suis ici pour vous enrichir, c'est bien ça ? Eh bien, détrompez-vous, je suis là pour le pays et rien d'autre. Prenez ceci comme vous voulez, mais la tâche d'un président n'est nullement celle de participer à l'enrichissement d'une extrême minorité... »

Dheges ne peut s'empêcher une réflexion en aparté : *Tu préfères tout*

*garder pour toi, peut-être ?...*

« Monsieur le président, je vous assure que vous vous méprenez... »

— J'en ai suffisamment entendu comme ça, messieurs, je ne vous salue pas ! »

McKinley n'attend pas la suite, il se lève et sort.

Dans la pièce sombre, légèrement éclairée par la porte restée entrouverte, le silence s'est rétabli. Passé l'instant de surprise générale, un des six hommes de l'assistance s'avance vers la table et s'adresse à ses compagnons.

« Je ne sais pas ce que vous en pensez... mais, personnellement, je n'aime pas ça, mais alors vraiment pas... »

Dheges, que tout le monde regarde, donne son sentiment.

« Il paraît évident que notre nouveau président n'a pas souhaité privilégier la sincérité, ses menaces à peine voilées en attestent... »

Une autre voix se fait entendre parmi le groupe.

« Monsieur Dheges, serait-il possible que notre nouveau président ait essayé de reproduire le même schéma que feu le président Garfield ? »

— C'est non seulement possible mais, vu sa réaction, tout à fait probable...

— Alors je vous pose la question, messieurs : faut-il laisser notre secret disparaître entre les mains d'un de nos membres et risquer ainsi non seulement la destruction de notre confrérie, mais aussi risquer la confiscation du reste de la roche ? »

Le silence qui suit est un plébiscite à lui tout seul. Ils ont tellement gagné des premières révélations de McKinley qu'il n'est pas concevable de laisser la roche leur échapper. Ce n'est pas parce que le ver est dans le fruit qu'il faut jeter le fruit. Mieux vaut essayer de se débarrasser du ver...

La vision de McKinley s'est encore une fois avérée juste. Il est mort en septembre de la même année, tout juste deux semaines après sa vision. Alors qu'il assiste à l'exposition panaméricaine de Buffalo, un anarchiste polonais lui tire deux balles dans le corps. La thèse de l'extrémiste ayant agi individuellement sera défendue par les avocats de l'assassin et, encore une fois, les policiers ne brilleront pas pour leur excès de zèle à approfondir l'affaire. « L'anarchiste solitaire » restera la version officielle de la défense jusqu'à l'exécution de celui-ci quelques mois plus tard.

Le président défunt est aussitôt remplacé par son secrétaire général qui à le bon goût d'être lui aussi franc-maçon.

En mai 1902, Théodore Roosevelt succède à McKinley à la tête du pays.

Cette fois-ci, il y a eu du changement au sein du petit groupe des privilégiés que va rassembler la cérémonie secrète. Le fondateur de ce groupe d'élite est mort.

Dheges a été remplacé par un nouveau membre, élu à l'unanimité. Pour ce qui est de la cérémonie, elle va se dérouler de la même façon que les précédentes, à ceci près qu'une mise en garde plus sérieuse sera faite à l'utilisateur de la roche. Mais rien d'autre ne sera changé.

Quand le nouveau président franc-maçon entre dans la salle où va avoir lieu la cérémonie, il prête non seulement serment en tant que franc-maçon, mais aussi comme président des États-Unis. Le moment a été rendu volontairement très solennel.

Après un moment d'hésitation devant le morceau de pierre luminescent, Théodore Roosevelt s'en saisit.

Encore une fois, rien n'est visible de l'extérieur, si ce n'est un léger tressaillement du bras au moment du flash, mais rien à voir avec ce que ressent le « visionnaire ».

Quand il reprend conscience du présent, c'est d'un œil émerveillé qu'il détaille chacun des participants.

« Absolument incroyable, comment faites vous ça ?

— Nous l'ignorons, monsieur le président...

— C'est complètement fou, la quantité d'images qui défilent est énorme, et c'est tellement net en même temps... Est ce que ça vous gêne si j'affirme que tout ce que je viens de voir est vrai ?

— Pas du tout, au contraire, vous ne faites que nous rassurer. C'est bien la preuve que nous attendons. S'il-vous-plaît, monsieur le président, pourriez vous nous expliquer ce que vous venez de voir ?

— Eh bien, c'est allé terriblement vite ; il faut que je remette un peu d'ordre dans toutes ces images.

— Commencez par la première, les autres suivront d'elles-même.

— Pour commencer, j'ai vu Cuba indépendant, nous lui rendions sa liberté après l'avoir débarrassé des Espagnols. Puis une image précise concernant la guerre en Colombie, elle s'arrêtera fin octobre quand nous apporterons notre soutien aux conservateurs du pays. Je peux même vous

certifier deux choses : la naissance d'un nouvel État, le Panama, et que le canal tant attendu pourra y voir le jour, messieurs. Finis la faillite et les Anglais, il va enfin être terminé, et par nous ! »

Voilà une information qui ne va sûrement pas passer inaperçue dans l'assistance...

« J'ai vu aussi, mais cette fois-ci de façon plus imprécise, de grandes arrivées de migrants juifs en provenance d'Europe de l'est. Puis, pour ceux d'entre vous qui sont dans les affaires, sachez que Cadillac va voir le jour.

— Pas de date, monsieur le président ?

— Non, désolé, mais pour Panama je peux vous dire que les travaux vont redémarrer en 1904. Puis fin mars 1905, nous mettrons la république Dominicaine sous protectorat. Mais il y a moins drôle, j'ai vu San Francisco sous un tremblement de terre, la ville va être complètement ravagée, c'est terrible de savoir ça, mais je suppose qu'il n'y a rien à y faire ?...

— Non, monsieur le président, on ne peut pas changer le cours du temps... Vous ne savez pas quand, peut-être pourrions-nous faire évacuer la ville ? »

Une autre voix se fait entendre.

« Et créer un mouvement de panique ? Vous ne croyez pas que le pays a suffisamment de difficulté comme ça ? Je me permets de vous rappeler que, lorsqu'une maison est détruite, il faut la reconstruire, c'est du travail pour nos entreprise, ça. Et croyez-moi, ce qu'il nous faut c'est surtout du travail... Continuez, monsieur le président... »

Un instant déboussolé par le dialogue surréaliste qui vient d'avoir lieu, Roosevelt reprend le cheminement des images qui lui reviennent à esprit.

« Il n'y a plus qu'une chose mais, encore une fois, elle devrait nous intéresser au plus haut point. Entre 1906 et 1907, les cours du caoutchouc brésilien et de son café vont complètement s'effondrer. À bon entendeur ... »

Cette fois-ci, le petit comité n'a rien raté. Son secret est encore une fois source de richesse et de pouvoir. Les millions de dollars qu'ils vont investir de différentes manières vont fructifier de façon incroyable et sans jamais courir le moindre risque...

Quand Théodore Roosevelt sera élu pour son propre mandat en 1905, il revivra la même scène à quelques détails près. Les francs-maçons qui l'ont accueilli la première fois sont de nouveau réunis pour assister au nouveau flash du président, qui d'ailleurs ressemblera beaucoup au

premier. La création du *Fédéral Bureau of Investigation*, ainsi que la création d'une seconde énorme entreprise automobile, la General Motors. Puis viennent de façon plus floue des interventions militaires sur une grande partie du continent américain comme le Honduras, le Nicaragua ou encore Cuba. Une dernière vision termine son flash, une vision de cauchemar où la guerre qui se déroule en Europe étale ses morts par centaines de milliers dans la campagne française.

« Messieurs, j'ai bien peur que, cette fois-ci, nous n'ayons pas autant de raison de nous réjouir que lors de notre dernière réunion. Il va falloir fourbir nos armes. »

Contrairement à ce qu'il imaginait, cette nouvelle n'est pas faite pour leur déplaire. Les six francs-maçons présents à cette réunion font partie des dix hommes les plus riches des États-Unis de l'époque et, quand il faut faire la guerre, pas de problème, au contraire, ils sont aussi intéressés par la croissance que représente la fabrication d'armement de toute sorte toujours nécessaire à la constitution d'une armée conséquente. Bien évidemment, personne n'a fait de remarque devant Roosevelt. Le petit jeu des questions-réponses sur sa vision a continué le temps de lever quelques doutes, puis chacun est parti à ses occupations, financières ...

oOo

Puis viendra le tour de Taft en Octobre 1909. En un seul mandat, il trouvera le moyen de se fâcher avec l'ancien président, républicain et franc-maçon lui aussi, et de ne diriger son pays que sur la puissance du commerce, à la grande joie de notre petite communauté de franc-maçons pour qui les affaires continuent de plus belle. Le président Taft a passé brillamment l'initiation à la « pierre » et, comme son prédécesseur, il a largement fait profiter son entourage direct des révélations qui lui ont été faites pendant son flash.

Une série de placements financiers particulièrement juteux et quelques petites guerres en Amérique centrale ont devancé une vision nettement plus lugubre de cadavres entassés par centaines de milliers sur les rives d'un fleuve en Europe de l'ouest.

L'élite de la franc-maçonnerie qui se nourrit depuis déjà une trentaine d'années des révélations faites lors de cette cérémonie sait très bien tirer avantage de toutes sortes d'informations, surtout quand une guerre pointe le bout de son nez. La dernière, particulièrement juteuse, ayant donnée naissance au Panama ainsi qu'à son canal, ne cesse de faire rentrer de

l'argent dans les caisses de ceux qui ont eu le nez suffisamment creux pour placer leur argent dans la Société au moment où elle ne valait rien.

Si un mandat devait être mis en avant par la petite communauté de franc-maçons, ce serait probablement celui-ci. Taft a essentiellement basé l'essor américain sur la croissance et le développement des grandes industries américaines. Nos « financiers visionnaires » s'en sont donnés à cœur joie. Mais ce qu'ils ne savent pas encore, c'est qu'une grande partie d'entre eux, quatre pour être précis, ne seront plus là pour assister à la prochaine séance de « visionnage ».

oOo

C'est en février 1922, soit treize ans plus tard, que Harding, franc-maçon convaincu, va devenir président des États-Unis d'Amérique, lui donnant ainsi le droit à l'initiation au flash de la pierre violette.

En fait, pour Harding, ce « droit » sera plutôt une punition. Lors de son flash, il verra non seulement sa maîtresse le faire chanter, mais se verra lui aussi mort. Sa vision va se limiter à ses deux petites parenthèses bien personnelles et décevantes du point de vue de ses six spectateurs. Ils sont d'ailleurs bien obligés d'admettre, trois ans plus tard, que leur président avait dit vrai lors de la petite cérémonie. Non seulement sa maîtresse l'a bien faite chanter, mais elle a aussi encaissé un joli chèque. Le pauvre homme, discrédité de toutes parts, va effectivement mourir au cours de son mandat. Il y a des choses qui ne trompent pas.

oOo

Huit ans plus tard, avec Franklin Roosevelt, reviendra le temps tant attendu par notre petite communauté des visions prophétiques de la roche.

L'investiture du nouveau président a lieu le 4 mars 1933, et l'impatience de l'élite de la franc-maçonnerie américaine va le pousser à cette petite réunion privée qui a fait la richesse de ses privilégiés. Encore une fois, si le nombre des participants est resté le même, les identités ont encore changé. Il y a bien longtemps que les participants de la première heure ont passé la main, mais c'est la loi de la vie, nôtre pour mourir, et tant mieux si on peut s'enrichir au milieu...

Franklin Roosevelt sera le seul président à être élu quatre fois et, par conséquent, le seul aussi à participer quatre fois à la cérémonie privée. Il

aurait très largement pu profiter de cette exceptionnelle occasion qui lui était donnée pour s'enrichir, les périodes de crise sont toujours profitables aux riches, mais il n'en a rien fait. Les quatre fois où il a pu bénéficier des visions du flash ont été utilisées par lui dans le seul intérêt du pays, ce qui n'a pas été véritablement le cas de ceux qui l'entouraient.

Les solutions du New Deal et de l'État providence seront la principale image de son premier flash. Pour sa réélection en 1936, il recommencera un deuxième New Deal, penchant de plus en plus sur la gauche de l'échiquier politique. C'est un travailleur acharné qui pense que le peuple fait le pays alors que les banques défont les citoyens. Elles ont été à l'origine de l'énorme crise qui a ruiné le pays en 1929 en fermant plusieurs centaines de leurs établissements, jetant ainsi sur le trottoir plus de deux millions d'Américains qui y avaient laissé leurs économies.

En 1936, le deuxième flash de Roosevelt lui laissera un goût amer dans la bouche. La terrible vision qu'il a d'une autre guerre en Europe ne fait que le pousser à l'isolationnisme. Il explique aux six observateurs francs-maçons qu'il a vu l'Allemagne débarquer en Angleterre, mais que sa vision n'en disait malheureusement pas plus. Tout le monde, lui compris, en déduit qu'il valait mieux attendre d'en savoir d'avantage avant de s'engager dans un sens ou dans un autre. Le président est donc resté circonspect pendant une bonne partie de son deuxième mandat et s'applique à ne pas prendre partie aux diverses guerres qui concernent les nations européennes. L'Italie et l'Éthiopie se battront donc sous le regard des États-Unis qui observeront avec la même neutralité la guerre fratricide qui va ensanglanter l'Espagne. Ce qui ne les empêcha pas évidemment de fournir des armes à ceux qui viennent les chercher, le commerce reste malgré tout le meilleur moyen de s'enrichir en période de guerre...

Quand Roosevelt est réélu pour la troisième fois en 1940, la petite réunion privée aura lieu début septembre de la même année. Même s'il y a déjà assisté deux fois, celle-ci va être la première d'un nouveau genre.

La scène est toujours la même. Les « disciples » attentifs sont en cercle autour de la table où repose l'éclat de roche. Le président comme à son habitude a avalé un verre de whisky avant de prendre la pierre dans la main, pas vraiment parce qu'il en a peur, mais plutôt parce qu'il aime ça, tout simplement. C'est toujours aussi peu spectaculaire vu de l'extérieur mais, cette fois-ci, la tête que fait le président avec l'éclat de roche terne dans la main ne laisse rien présager de bon...

« C'est incroyable...

— Expliquez-vous, monsieur le président ...

— Vous n’allez pas le croire, mais je n’ai pas vu le même avenir que la dernière fois...

— Comment ça, pas le même avenir ? Vous voulez dire qu’il a changé ?

— Exactement, l’Allemagne n’a pas débarqué en Angleterre, elle a même perdu la guerre... »

Un instant l’assistance reste silencieuse, puis les questions arrivent les unes après les autres.

« Il y a quatre ans, vous nous aviez dit qu’il fallait attendre pour ne pas se compromettre contre l’Allemagne. Et maintenant vous dites qu’ils perdent la guerre, c’est bien ça ?

— Tout à fait... J’ai vu nos troupes et celles des Anglais débarquer côte à côte en France pour libérer l’Europe.

— Et comment expliquez-vous qu’entre vos deux mandats nous passions de l’Allemagne débarquant en Angleterre et gagnant la guerre à *nous entrons en guerre et l’Allemagne la perd* ?

— Je n’en ai pas la moindre idée. Tout ce que je peux vous affirmer, c’est que je suis autant sûr que ce que je viens de voir est la réalité que ce que j’ai vu il y a quatre ans...

— Est-ce qu’on peut imaginer plusieurs avenir ? Ou tout simplement qu’il ne soit pas écrit à l’avance ?

— Personnellement, reprend le président, je pencherais plutôt pour un autre avenir. Celui-là non plus ne me laisse pas le moindre doute quant à la réalité de son déroulement. Je dirais que c’en est un autre, tout simplement...

— Est-ce qu’on pourrait imaginer que quelqu’un d’autre puisse voir un autre avenir ? reprend un des six membres de l’assistance.

— Vous voulez dire qu’il y aurait une autre roche autre part ?

— Je ne sais pas... Pourquoi pas ?

— Mais pourquoi l’avenir n’aurait pas été différent jusqu’à maintenant ?

— Peut-être qu’elle vient d’être découverte ?...

— Vous êtes en train de dire qu’il y a quelqu’un sur Terre qui vient de trouver une roche identique à la nôtre mais qu’il n’aurait pas le même avenir que nous ?

— J’essaie de comprendre, monsieur le président...

— J’ai du mal à comprendre votre notion de plusieurs avenir, c’est impossible... »

Les réflexions restent en suspens un instant, tout le monde est perdu dans ses propres considérations philosophiques.

« Une chose à l'air sûr, pourtant, reprend un des membres de l'assistance, c'est que cette fois on va faire la guerre et même la gagner.

— Encore une chose, messieurs, reprend Roosevelt, est-ce que quelqu'un peut m'expliquer ce qu'est une bombe atomique ? Ça n'a duré qu'un bref instant et je ne sais pas à quoi cela correspond... »

C'est donc aux côtés de l'Angleterre que les États-Unis vont entrer en guerre quelques semaines plus tard et, pour ça, ils n'utiliseront pas que leurs hommes et leur matériel, ça ne rapporte pas suffisamment...

Sous l'impulsion de Roosevelt, les Américains vont mettre en place un système de prêt, en argent et matériel, pour les Anglais, qui sont pilonnés par l'aviation allemande depuis la France occupée. Vers la fin 1940, la Bataille d'Angleterre semble perdue pour les Allemands qui renoncent à leur débarquement sur l'île. Devant ce changement de cap des armées d'Hitler, Roosevelt va se lancer plus complètement dans la guerre. Les industries d'armement américaines vont pouvoir tourner à plein régime et, cerise sur le gâteau, les millions de soldats nécessaires pour cette guerre résorberont complètement le chômage. Mais ce qui fera la richesse, déjà considérable au demeurant, du petit groupe de francs-maçons entourant le président pendant ses « visions », ce sont les sommes énormes qu'ils prêteront aux différentes nations qui vont entrer en guerre contre l'Allemagne nazie et contre le Japon.

Si la guerre fait généralement le malheur de ceux qui tiennent une arme, elle a tendance à faire le bonheur de ceux qui tiennent les cordons de la bourse...

Roosevelt va se représenter pour un quatrième mandat en 1944. Ce sera de fait le président le plus longtemps aux commandes de son pays, et aussi le seul à avoir pu toucher quatre fois la roche. Quoique la quatrième fois ne sera pas la plus réjouissante.

À peine le flash terminé, le président recule, les yeux sombres, épuisé par la lutte permanente que lui confèrent ses responsabilités en période de guerre, et après avoir bien pris soin de regarder les membres de l'assistance, il explique en quelques mots sa dernière vision.

« Messieurs, j'ai bien peur que ce ne soit la dernière fois que nous nous réunissons ensemble. Je n'ai pu que me voir mort. »

Un instant de silence, puis une voix se fait entendre.

« Monsieur le président, vous avez été le meilleur président des États-

Unis, et vous pouvez être sûr que vous nous manquerez beaucoup... »

Tout le monde sait qu'il a dit la vérité, ce qui pour d'autres a semblé suspect, pour lui ne fait aucun doute. D'ailleurs, trois mois plus tard, et quelques mois avant la défaite allemande, Roosevelt va s'écrouler en pleine journée. Il aura des obsèques nationales comme tous les présidents, mais lui ne sera jamais oublié par son peuple.

oOo

La petite collectivité qui s'est construite ces fortunes incroyables au cours des dernières années a encore de beaux jours devant elle. Le président remplaçant, Harry Truman, est lui aussi franc-maçon et il ne fait aucun doute pour le petit comité que la fin de la guerre va leur apporter de nouvelles occasions d'enrichissement.

Truman a accepté sur la pointe des pieds de se plier au rituel de ses frères. Il n'aime que moyennement ces cérémonials mystiques.

Une fois assis à table devant l'éclat de roche violet, il interroge encore une fois avant de passer à l'acte.

« Vous me dites que je peux voir l'avenir avec cette roche ?

— Absolument, monsieur le président.

— Mais pourquoi n'en utiliser qu'une tous les quatre ans, alors ?

— Pour que le pays puisse en bénéficier plus longtemps, monsieur le président...

— Et elle est utilisée depuis longtemps ?

— Par notre communauté depuis plus de soixante-dix ans.

— Et personne ne l'a utilisée à titre personnel depuis ?

— Jamais, monsieur, elle est gardée en lieu sûr.

— Et il en reste encore beaucoup ?

— Suffisamment, monsieur le président. Vous devriez vous concentrer sur votre vision. »

Truman se concentre sur la pierre violette qui se découpe dans le fond noir de la table, puis d'un geste décidé se saisit de la roche.

À peine un temps d'arrêt que tout est déjà fini. La pierre est devenue terne et friable, Truman la pose sur la table et dit : « Il semblerait que nous soyons sur le point de raser le Japon, messieurs. Notre bombe atomique va nous permettre de terminer cette guerre sur un coup d'éclat... »

Il n'a même pas semblé perturbé par ce qu'il vient de voir. La parole est calme et le regard ne semble même pas marqué par le moindre signe de surprise.

« Voilà une bonne nouvelle, monsieur le président. Peut-être avez-vous eu quelques visions plus commerciales ? »

— Pour ça, oui, et pas qu'un peu, croyez-moi. Les États-Unis vont aider l'Europe à se relever et en profiter pour étendre son réseau commercial de façon plus que satisfaisant. Personne n'a encore entendu parler du plan Marshall, je suppose ? »

Truman va leur expliquer dans le détail les énormes avantages commerciaux qu'apporteront à leurs entreprises les nouveaux marchés que vont représenter les pays d'Europe. Le plan Marshall permettra surtout un redémarrage de la consommation et, par ce biais, ouvrira la toute nouvelle société de consommation européenne au modèle américain. Ce qui laisse rêveur notre petit groupe de financiers...

La réélection de Truman aura lieu Novembre 1948 et sa réunion secrète avec les représentants de la franc-maçonnerie se fera quand à elle quelques mois plus tard. Encore une fois, personne n'est absent, trop de choses sont en jeu...

Truman prend la pierre sans se poser de question, puis, après un léger sursaut du bras qui la tient, le président regarde, incrédule, celui qui est en face de lui.

« Messieurs, nous allons conquérir la Russie. Notre bombe H est au point, maintenant, et nous pouvons facilement raser le gros de leur armée. Nous serons à Moscou en juillet 1950 ; dans pratiquement deux ans la guerre froide sera terminée avant que personne ne s'enrhume... »

— Quand aura lieu l'attaque, monsieur le président ?

— Le 7 novembre 1949. Nous larguerons six bombes H sur leurs plus importants centres militaires. Comme ils ne pourront plus répondre, cela nous met à l'abri des soucis liés aux radiations. Nous n'aurons qu'à défendre nos positions qu'ils n'attaqueront pas, d'ailleurs, leurs armée va être décimée en une nuit. Le 7 novembre, c'est leur fête anniversaire de leur révolution. Je ne m'attendais pas à une nouvelle de cette ampleur.

— C'est une excellente nouvelle, monsieur le président.

— Pas pour les millions de morts que ça va faire, en tout cas...

— Vous avez raison, mais puisqu'ils ne seront pas Américains, quelle importance ? »

Truman hésite une seconde, puis répond : « Plus le temps passe et plus je pense que ça en a quand même une... »

Malgré le manque d'enthousiasme de Truman, l'Amérique fourbit ses armes et commence à équiper ses bases avec les tous nouveaux V2 légués par les techniciens allemands. Les toutes nouvelles armes qui ont, il y a quelques mois encore, ravagé l'Angleterre et sa capitale, vont se retrouver chargées de la technologie nucléaire. Les deux ont déjà fait leurs terribles preuves, mais jamais ensemble. En quelques dizaines de minutes, l'Armée rouge, massée de l'autre côté du rideau de fer, sera réduite en cendres radioactives.

Truman et toute sa petite équipe sont bien loin de se douter de ce qui va se passer un mois avant le déclenchement de l'opération apocalyptique...

La CIA fraîchement créée a tissé prioritairement un réseau d'informateurs au cœur même de la Russie, et même si le niveau des renseignements n'est pas encore très élevé dans la hiérarchie des secrets russes, il n'en est pas moins efficace. Le 12 septembre 1949, contre toute attente, le nouveau bureau américain chargé des affaires russes, en clair la CIA, transmet un message ultra prioritaire au président Truman. Le message est bref mais dit tout.

### **L'essai nucléaire Russe réussi**

Pour Truman, c'est l'incompréhension totale. Si les Russes disposent de l'arme atomique, il n'est plus question de risquer une riposte nucléaire. Personne parmi ses frères francs-maçons ne l'a informé du changement de futur qu'a vu Roosevelt quelques années plus tôt. Il n'en prend conscience que lorsqu'il arrive à la petite réunion improvisée regroupant ses partenaires de vision.

« Monsieur le président, nous n'avions pas jugé utile de vous raconter l'anecdote, mais ce problème de « futur changeant » est déjà arrivé à votre prédécesseur.

— Vous voulez dire que ce que j'ai vu la première fois ne va pas arriver ?

— Il semblerait, en effet...

— Et vous pouvez peut-être m'expliquer ce qui se passe ? Ça me permettrait d'avoir l'air moins bête, vous ne croyez pas ?

— Nous avons plusieurs hypothèses, monsieur le président, mais rien qui ne confirme quoi que ce soit. Pour le moment, nous n'avons fait qu'y penser lors du premier doute survenu avec votre prédécesseur, mais depuis nous ne nous en sommes pas plus préoccupés de ça...

— Avez vous envisagé qu'il puisse y avoir une autre roche quelque part dans le monde ?

— Oui, monsieur le président, nous avons déjà envisagé cette éventualité...

## Chapitre 9

À peine descendu de sa chambre le lendemain matin, Pedro remarque Papé sur le trottoir en face de l'hôtel. Le tueur est là à l'attendre, probablement pas complètement confiant des explications du *garimpeiro*.

« Viens avec moi, l'interpelle Pedro, ça doit être ouvert maintenant, ça ne prendra pas longtemps. »

Après un grand bonjour, jovial cette fois-ci, du guichetier, le directeur de la banque les a rejoints. Pedro est allé jusqu'à son coffre d'où il a pu, sans que le directeur n'essaie de jeter le moindre coup d'œil, retirer ce qu'il fallait pour honorer son contrat.

Une fois ressortis de la banque, les deux hommes se sont installés dans le restaurant de l'hôtel, désert à cette heure-là. Il conviendra parfaitement pour accueillir leurs confidences.

« C'est bien, tu as tenu parole, Pedro, si ça n'avait pas été le cas tu aurais suivi le même chemin que Sauvage et le Cafard...

— Papé, je suis surtout un *garimpeiro* qui a de la chance, c'est vrai, mais avec un petit quelque chose en plus... Pour Sauvage, il fallait que je me débarrasse de lui, et toi tu étais celui qu'il me fallait. Je savais que je ne risquais rien en te confiant le contrat. Ce sont les pierres qui me l'ont dit, je ne pouvais pas me tromper. »

Le tueur regarde Pedro et se demande un instant si le *garimpeiro* n'est pas fou, si l'or ne lui est pas monté à la tête comme à tant d'autres. Mais non, rien de tout ça, le regard est sincère, il doit croire à ce qu'il dit... Les croyances indiennes sont encore très présentes au milieu du siècle dans cette région reculée, et puis sa mère était bien une indienne, tout le monde l'a connue ici. C'était d'ailleurs la seule femme à travailler sur une concession, alors rien d'anormal à tout ça...

— Il me faut quelqu'un pour surveiller ma mine, elle va attirer les convoitises. Sans compter que, pendant que je travaille, il va falloir aussi quelqu'un pour me protéger. Je dois extraire de quoi mettre en route une production plus importante, mais tout ça risque de donner des envies à certains. Dans quelques jours, les gens commenceront à parler. Celui qui m'a vendu les chevaux va finir par aller boire un verre chez Lucinda. Ils vont probablement parler de moi et de mes pépites. Alors si, par-dessus

tout ça, un employé de la banque leur explique que j'ai ouvert un coffre, ils vont vite comprendre que j'ai aussi enregistré des nouvelles concessions. Et après je verrai arriver ce que je ne veux pas voir arriver : les *cabrons* comme Sauvage et le Cafard...

— Et tu penses que ma réputation va dissuader tous les ladrons de Porto Velho, c'est bien ça ?

— Exactement.

— Je ne pourrais pas faire ça tout seul, reprend l'assassin. Tu vas devoir convoier ton or et, en même temps, surveiller ta mine. Il faut que nous soyons trois, c'est un minimum, je dirai plutôt quatre.

— Tu as raison, je n'avais pas pensé à ça.

— Sans compter que tu vas sûrement embaucher des ouvriers. Il faudra les surveiller eux aussi, ceux qui vont travailler pour toi seront les premiers à te voler...

— Pour ça, j'y ai déjà pensé, mais d'abord je vais travailler seul, disons un mois. Et après je commence la grosse exploitation.

— Alors, disons trois hommes pour un mois, et après on verra ce qu'il va y avoir comme ouvrier, ça te va comme ça ? »

Une fois la question de la paie réglée, où il a été décidé que ce serait Papé qui paiera ses adjoints, ils se sont défoulés sur un gros repas. Enfin repus, les deux hommes se sont séparés pour finir leurs préparatifs respectifs. Papé doit aller trouver ses deux adjoints, et des fusils aussi. Quand à Pedro, il a des chevaux à acheter, un pour chacun des hommes de Papé, mais il doit aussi penser à la nourriture pour quatre et au matériel dont il va avoir besoin pour commencer à exploiter plus sérieusement son gisement.

Finalement, il va avoir du mal à cacher très longtemps son nouveau train de vie...

De toute façon, il n'aura pas le temps de savoir ce qu'on dit sur lui, le lendemain matin Pedro est en route avec sa petite troupe. Il y a, en plus des quatre chevaux qui portent les hommes, trois mules chargées jusqu'aux oreilles.

Le convoi s'est mis en route alors que le soleil se levait à peine, et personne en ville n'a assisté au départ, excepté le gardien de l'écurie. Il suffira largement à lui seul pour propager la nouvelle. Personne ne semble encore au courant, mais ça ne va pas durer, c'est sûr. Un *garimpeiro* tout juste assez riche pour boire un verre la veille, qui quitte la ville la nuit accompagné d'une telle escorte, c'est tout ce qui faut pour les

commérages.

Le soir même, la petite troupe est arrivée sur la première concession de Pedro. Ils vont passer une première journée à s'installer. Ils doivent tendre une bâche pour ensuite mettre les hamacs, une autre pour manger à l'abri, et donc agrandir les carbets, trouver un endroit pour stoker la nourriture, un coin pour attacher les chevaux aussi, mais comme tout le monde s'y met, ça ne traîne pas. Le lendemain de leur arrivée, les quatre hommes sont à l'abri d'une pluie qui ne recommencera à tomber qu'en décembre.

Le jour suivant, Pedro se met au travail. À quelques centaines de mètres de lui, Papé et un de ses deux adjoints font des aller et venues entre la première concession et les abords du nouveau gisement. Un des hommes est resté plus bas sur le chemin qu'on emprunte pour rejoindre la concession. Papé l'a posté à un endroit où l'on est quasiment obligé de passer pour les rejoindre. Si quelqu'un voulait contourner la colline où le sentier passe, il mettrait au minimum deux jours de plus pour en faire le tour, sans compter que la crique qui passe chez Pedro fait une cascade juste après la colline, et que le marécage qui suit s'étale sur plusieurs kilomètres. L'endroit où est posté le garde est donc difficilement contournable. Peu importe si le terrain n'est pas à lui, c'est là que se fera la sélection entre ceux qui ont le droit à l'accès et ceux qui seront refoulés.

Pendant la première semaine, tout se passe comme s'il ne se passait rien... Pedro travaille toute la journée et s'arrête quand la nuit tombe. Les trois hommes qui assurent sa protection sont invisibles la plupart du temps, et c'est très bien comme ça, il ne les voit qu'à tour de rôle pour dîner et dormir, mais ça s'arrête là. Le *garimpeiro* essaie de rester le plus discret possible sur ses prélèvements. Il faut surtout éviter de créer des convoitises. Même s'il paie très bien Papé, il a pris soin de bien expliquer à celui-ci que la concession avait déjà été enregistrée.

Le premier voyage sous escorte jusqu'à Porto Velho s'est fait léger. Ils ont juste pris les sacs contenant l'or et, en partant, avant que le jour se lève, ils ont mis une grande journée en ne s'arrêtant qu'une fois pour désaltérer les bêtes. Quand ils arrivent enfin en ville, harassés par leur journée à cheval, le directeur de la banque est en train de fermer les portes du bâtiment à clé.

« Aïe messieurs, nous venons juste de fermer... »

— Alors, vous allez rouvrir », explique Papé qui descend de cheval le fusil à la main.

La réputation du tueur n'est plus à faire et la rumeur, contrairement à la

police, a vite fait de comprendre qui avait poignardé Sauvage et le Cafard.

Le directeur, après une seconde d'hésitation et un coup d'œil sur les fusils, remet la clé dans la serrure et explique à Pedro qui est en train de détacher ses sacs :

« Je vous fais attendre à l'intérieur, mais je dois aller chercher les gardiens, ça ne sera pas long. Vous comprenez bien que je ne peux pas ouvrir les coffres tout seul, j'espère...

— Allez-y, je ne voudrais pas que l'on puisse nous accuser de quoi que ce soit. »

Une fois les deux clients à l'intérieur, le directeur est allé chercher les trois gardes en arme qui doivent assurer la sécurité de la banque pendant les heures d'ouvertures.

Ça n'a pas été long, et Pedro non plus n'a pas l'intention de rester longtemps dans la salle des coffres avec le directeur qui a pourtant été mis à contribution cette fois-ci. Il a bien fallu descendre les quatre sacs d'une dizaine de kilos chacun. Le directeur profite de leur solitude dans le coffre pour demander :

« Vous avez pensé à prendre un comptable ? Ce que vous mettez dans votre coffre devra être déclaré un jour ou l'autre, et c'est un travail bien difficile quand on ne le connaît pas... »

Aimable façon de dire « pour quelqu'un qui ne sait ni lire ni compter. »

« Toujours pas, mais je compte bien le faire. Il me faudra un bureau en ville aussi lorsque j'aurai trouvé quelqu'un en qui je peux avoir confiance...

— Souhaitez-vous que je vous présente quelques personnes dont je répons pour que vous puissiez faire votre choix ? »

Encore une fois la formule est belle et cache un « j'ai un gendre ou un fils à caser » ou encore un « ça me permettra de savoir ce qui se passe chez vous ». À moins que ça ne soit les deux...

« Bonne idée, je serai là la semaine prochaine si vous voulez qu'on en parle... »

Après une semaine en forêt, Papé a envie de voir du monde et de boire un verre. Alors Pedro l'emmène chez Lucinda mais, à peine la porte franchie, un hurlement impose le silence aux clients :

« Pedro, mi corazon !!!! »

Papé a juste le temps de lui lancer en douce « c'est beau l'amour » que toutes les filles qui travaillent dans le bar viennent se jeter sur lui. Plus de

doute possible, la nouvelle a fait le tour de Porto Velho...

Lucinda, qui n'a pas l'intention de laisser entre les mains de ses entraînées celui qui s'annonce comme le nouvel et probable dernier « amour » de sa longue carrière, joue des coudes pour se frayer un chemin. La maquerele assomme à moitié celle qui a commencé à bécoter son prétendant et chasse d'une insulte bien sentie celles qui osaient encore espérer. Elle commence à avoir de la bouteille, Lucinda, la période de fraîcheur qui faisait se déplacer toute la ville jusqu'à son bordel quelques années plus tôt est bien passée. Mais lui il s'en fout, Pedro, Lucinda c'est son premier amour, alors forcément ça occulte tout... Quand la patronne arrive enfin à mettre la main sur le *garimpeiro*, elle l'emmène derrière le bar ou personne d'autre qu'elle et les serveurs n'ont accès. Les regards qu'elle lui lance sont un subtil mélange de ce qu'on retrouvait dans ceux du banquier agrémenté des souvenirs émus d'une nuit pas si lointaine où elle a du abandonner devant les assauts fougoux de son prétendant.

En quelques minutes, tous les verres sont remplis, et tout le monde parle fort. Lucinda, une main pour boire, l'autre pour entretenir l'ardeur de son protégé, couvre Pedro de regards langoureux et de cochonneries susurrées à son oreille.

La poignée de pépites qu'il a apportée avec lui a fini par s'évaporer, entraînant chacun jusqu'à son domicile. À l'exception de Pedro qui va de nouveau, grâce à la voix perçante de Lucinda, garder le bordel éveillé une bonne partie de la nuit...

Encore une fois, elle s'endormira complètement mouluée sans avoir trouvé suffisamment de ressources pour questionner son prétendant. Le *garimpeiro* n'a connu qu'une femme dans sa vie, et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'est pas avare en coups de reins. Il fait la moitié de son volume, mais reste inépuisable. Pedro est aussi sec et nerveux qu'elle est boudinée de partout, remplie par les litres d'alcool qu'elle absorbe chaque semaine.

Au matin les deux hommes, péniblement réveillés, sont remontés à cheval. Ils ne peuvent pas laisser la concession de Pedro trop longtemps, et le retour sera probablement plus long.

Après une journée harassante à s'écraser les fesses sur la selle du cheval, ils ont passé la nuit dans leur hamac en forêt. Le rythme a été nettement moins soutenu au retour. Ils doivent repartir tôt le lendemain, les premiers *garimpeiros* arriveront probablement dans un ou deux jours pour tenter leur chance dans les concessions qui restent à prendre à côté.

Sur le terrain rien n'a bougé. Pedro n'était pas vraiment inquiet, mais c'est quand même rassurant de voir qu'il n'y a pas eu de grabuge en son absence. Le *garimpeiro* s'est remis au travail, et ses trois gardiens ont repris leurs surveillances invisibles, seule leur apparition à l'heure des repas lui rappelle leur présence.

Deux jours passent avant que le gardien posté à l'entrée de la concession ne fasse remarquer que des hommes arrivent et qu'il va falloir décider de la marche à suivre avec eux... Pedro ne peut pas les empêcher de prendre des parcelles à côté des siennes. C'est même plutôt rassurant de voir du monde autour, ça devrait minimiser les risques de vol si tout le monde surveille tout le monde.

« Papé, tu laisses passer les premiers pour qu'ils marquent leurs concessions et, une fois que tout est pris dans le secteur, tu interdis à tout le monde de passer, sauf aux propriétaires des nouvelles concessions, évidemment.

— Ça va en faire beaucoup à surveiller, non ?

— Pas plus d'une dizaine. Il n'y a pas plus de place entre la crique et la colline. Une fois que les concessions seront prises, on ne devrait plus voir grand monde par là. D'après moi, ils vont aller de l'autre côté de la crique... »

Effectivement, pendant deux jours c'est le défilé et, une fois le terrain marqué, les orpailleurs ont fait demi-tour pour acheter la concession qu'ils viennent de se réserver. Dans un mois, le sentier qu'empruntait Pedro va plus ressembler à une route nationale qu'à une piste perdue en forêt, mais ça ne le dérange pas, tout ça a été déjà réfléchi, et ça ne peut que lui apporter des avantages.

Le travail reprend, moins fort qu'aux premiers jours cependant. Il n'a pas besoin de s'épuiser à la tâche, son gisement est incroyablement riche, et une petite journée de travail lui rapporte au minimum quatre kilos d'or. Alors il prend le temps de réfléchir à son histoire, à la chance qui a mis sur sa route une pierre qui détient un tel pouvoir...

L'envie d'en connaître plus sur son enrichissement le prend une nuit. Il sait qu'il ne peut pas montrer la pierre à tout le monde, que se mettre à casser des cailloux en pleine nuit, c'est tout ce qui faut pour qu'on vienne voir ce qui se passe. Alors Pedro a une idée... Pourquoi ne pas rapatrier sa roche dans le coffre de la banque ? À l'abri de tous et disponible à volonté... La décision est vite prise, il la descendra en même temps que son chargement d'or !

Quelques jours plus tard Pedro et Papé sont de retour à Porto Velho. Encore une fois la première halte se fait à la banque. Quartier libre pour son garde du corps, il n'aura besoin de lui que pour le retour. Ici en ville, depuis que Sauvage et le Cafard se sont fait trouer la peau, il n'y a plus grand chose à craindre.

« J'ai trouvé deux personnes pour faire votre secrétariat. Si vous voulez les voir, je peux les faire venir demain. Je vous aiderai à faire votre choix, si vous voulez... »

— C'est parfait, disons demain matin dans votre bureau, si vous voulez ? »

Le directeur de la banque sourit, demain il va mettre son fils dans la bergerie...

« J'ai besoin d'un deuxième coffre, c'est possible ? »

Évidemment que c'est possible, il n'a pas fallu cinq minutes pour y accéder.

Pedro s'est enfermé dans la sale des coffres avec ses sacs d'or et sa roche. Il a demandé un moment au directeur, « une petite manipulation à faire avant de refermer. »

Le coup de massette qu'il porte sur sa roche fait le bruit d'un silex qui résonne entre les murs blindés. Un instant, Pedro écoute pour vérifier que personne ne rouvre la lourde porte de métal. Mais non, rien, pas un bruit à l'extérieur. L'éclat qu'il a cassé est plus grand que ceux qu'il a utilisés la dernière fois mais, peu importe, il veut savoir. Le garimpeiro s'assoit par terre et prend l'éclat de roche dans la main.

Et ce qu'il voit lui fiche une peur terrible...

*Papé est en train de discuter à voix basse avec ses deux acolytes sur sa concession. Ils préparent son meurtre. Pedro les survole un instant, il peut même deviner leurs paroles. Il est question de le tuer lors de son retour sur son gisement. Pour Pedro, c'est encore une fois la mort qui l'attend. Sa peur est telle qu'inconsciemment il focalise toute sa volonté sur le refus de mourir. Pedro s'arc-boute contre cette fin qu'il refuse plus que tout, une envie de vomir lui remue les tripes. Puis l'instant d'après, sa « vision » redémarre comme si rien ne s'était passé. Cette fois sa peur l'a quitté, c'est même un sentiment de joie qui prend sa place. Devant lui, toujours sur sa concession, se tiennent quatre policiers l'arme à la main. Devant eux, il y a trois corps allongés dans la poussière. Sans l'ombre d'un doute, Pedro reconnaît Papé dont la chemise est déchiquetée sous les décharges de chevrotines qu'il a prises à bout portant. Le film ne s'arrête*

*pas pour autant. Le directeur de la banque est accompagné de ses deux enfants. C'est eux qu'il présente à Pedro. Effectivement, il ne risque pas d'embaucher quelqu'un d'autre. Si les deux candidats sont ses enfants, ça limite les risques d'échec. Le film redémarre et l'image se déplace de quelques années dans le temps. Pedro est habillé comme un monsieur de la ville, plus rien à voir avec le garimpeiro qu'il a toujours été... Il a beaucoup de mal à se reconnaître et, pourtant, c'est bien lui qui est en train de se marier. Puis aussi soudainement que ça a commencé, et juste après qu'il entende quelqu'un l'appeler « monsieur le Maire », un nouveau jet de lumière le ramène dans la salle des coffres.*

La première chose qui lui revient est la chemise de Papé complètement trouée par l'impact des plombs des policiers. Il n'en a pas pris conscience tout de suite mais, maintenant que le temps défile moins vite, il réalise que tout ça s'est bien passé sur sa concession. Puis c'est la réalité de la vision qui prend corps. Papé a été abattu par la police... Au moment où il visualise cette image, il comprend la solution à son problème : « C'est la police qu'il faut acheter, pas les assassins ». Même si le procédé n'est pas des plus propres, c'est évidemment le plus sécurisant.

« Vous avez besoin d'aide ? »

Le directeur s'inquiète dans le couloir de la salle des coffres. Il doit commencer à trouver le temps long... Pedro crie à travers la porte blindée pour se faire entendre.

« Pas de problème, j'ai fini... »

Ses deux fils lui reviennent eux aussi en mémoire. Puis la vision de son mariage finit par le ramener définitivement à un présent qui le laisse songeur. Une fois sorti de la banque, Pedro s'arrête un instant. Quelle est la marche à suivre, maintenant...

Difficile de réfléchir sur le trottoir. Alors, pour prendre le temps de la réflexion, il va s'asseoir chez Lucinda.

En début d'après-midi, il n'y a pas grand monde dans le bar, et ça tombe bien, Pedro a besoin de calme pour trouver la solution à son problème. Lucinda, qui n'était pas là quand il est arrivé, vient de faire son entrée dans la salle. Elle a dû être prévenue par le serveur.

« Pedro, me corazon, tu m'as manqué, tu sais ? »

— Laisse tomber, Lucinda, j'ai pas la tête à faire la fête, aujourd'hui...

— C'est vrai que tu fais une drôle de tête. Quand on est riche comme ça, on n'a pas le droit de faire la gueule. Allez, embrasse-moi, je te paie un verre pour une fois. Je vais te faire oublier tes soucis, tu vas voir...

— Arrête, Lucinda, j'ai vraiment pas envie de m'amuser...

— Houlla, mais c'est qu'il a l'air sérieux, tu veux un conseil ?

— Un conseil ? Non, pas vraiment, mais si tu connais le chef de la police militaire, ça m'arrangerait bien. Il faudrait que je lui propose un marché...

— Tu veux proposer de l'argent à Ronaldo ? Bien sûr qu'il va l'accepter, il a un train de vie de milliardaire. Alors, pour de l'argent, il ferait des folies...

— Tu le connais ?

— Et comment que je le connais ! C'est lui qui m'a fait venir ici, il y a vingt-sept ans...

— C'est pas vrai ?

— Comme je te le dis, il était adjoint au colonel de la PM à Manaus, mais vu les sommes qu'il devait à la moitié de la ville, la police l'a muté ici pour lui éviter les ennuis. Ici, il a des dettes aussi, mais c'est plus petit, alors les gens lui demandent des services en échange ...

— Tu peux me le présenter ?

— Bien sûr, je vais envoyer une fille le chercher. S'il sent qu'il y a de l'argent à se faire, il ne va pas traîner, tu verras.

— Comment tu l'as connu ?

— Je travaillais dans un bar pour sa femme et, un jour, il m'a dit : « Pour une jolie fille comme toi, et si tu n'as pas froid aux yeux, il va y avoir de quoi te faire un paquet à Porto Velho. La ville est toute neuve, et c'est moi qui serais le chef de la police. Alors, si tu te lances, on fait part à deux et je te protège ». Moi j'en avais marre de travailler pour sa femme. Elle gardait presque tout pour elle, en plus les filles en salle se tapaient que les pochetrans. Alors j'ai accepté, et on est parti quelques jours après. Au début, il prenait la moitié, mais maintenant il s'est calmé. Remarque, j'ai rien à dire, c'est plutôt un chic type si tu lui enlèves ses problèmes d'argent.

— Tu crois que je peux lui proposer quelque chose de risqué sans qu'il se dégonfle ?

— Crois pas ça, c'est tout sauf un dégonflé. Son problème, c'est qu'il aime trop dépenser l'argent qu'il a pas...

— Alors ça, ça m'intéresse.

— Pour toi, ça sera un bon associé. Tu peux le payer et lui il peut faire beaucoup. Vous allez sûrement trouver un terrain d'entente... »

Une demi-heure après, le policier est là. Lucinda est juste restée le temps de faire les présentations et elle a laissé les deux hommes continuer à discuter ensemble. Elle est restée au bar, dans le fauteuil où elle a ses habitudes, comme ça, au cas où... mais ça s'est bien passé. Pedro a fini par lever la main et demandé une bouteille de whisky que la patronne en personne leur a apportée. Puis une bouteille plus tard, le policier s'est levé de table, il a serré la main du Pedro et est sorti en envoyant un baiser du bout des doigts à Lucinda qui l'a regardé sortir. Bien évidemment, elle a aussitôt rejoint son nouveau prétendant.

« Raconte, comment ça s'est passé ?

— Très bien, on s'est parfaitement compris tous les deux...

— Vous allez travailler ensemble ?

— Il semblerait...

— Pourquoi il est parti aussi vite ?

— Ça ne te regarde pas... Tu es la plus curieuse des femmes, Lucinda ! Je te le dirai quand ça sera fini, mais pas avant. »

Elle a eu beau râler et pester, rien n'y a fait, Pedro a systématiquement changé de sujet quand elle revenait à la charge. Il a même menacé d'aller se divertir dans un autre bordel si elle continuait. Il y a des menaces qui portent plus que d'autres.

« La seule chose que je veux bien te dire, c'est que tu as gagné un joli cadeau ; tu m'as bien rendu service en me le présentant. »

Le lendemain au lever du jour, Papé a retrouvé son patron, et les deux hommes ont fait route toute la journée en direction de la concession de Pedro. Personne n'a rien dit pendant tout le trajet, Papé parce que, de toute façon, il ne parle jamais, et Pedro parce qu'il connaît les intentions du tueur et que c'est bien le genre de situation qui ne donne pas envie de créer des liens d'amitié. Quand ils arrivent au campement le surlendemain, il ne fait pas encore nuit, mais ça ne va plus tarder. Au moment où Pedro pose pied à terre, le colonel de la police militaire et quatre adjoints sortent de derrière le baraquement, les fusils pointés vers Papé.

Il a juste le temps de comprendre que son piège est éventé qu'une décharge de plomb lui déchire le ventre. L'assassin n'est pas mort sur le coup, vu les râles qu'il pousse. Le colonel de la PM, fraîchement promu redresseur de tort pour le compte de Pedro, regarde son nouveau patron d'un œil interrogateur... Pour Pedro, l'affaire est entendue et Ronaldo le comprend bien comme ça aussi. Une dernière décharge de fusil à bout portant et le corps du tueur rejoint celui de ses deux acolytes déjà mis à

refroidir au fond du marécage.

« Voilà une bonne chose de faite. Maintenant, on va pouvoir manger. On vous attend depuis ce matin et, pour ne pas éveiller ses soupçons, j'ai interdit de faire du feu.

— Comment ça s'est passé avec les deux autres ?

— Aucun problème. On en a aussi profité pour aller voir les voisins et leur faire comprendre que, maintenant, c'était la police militaire qui surveillerait cette concession. Et là aussi il semble que ça ne pose pas de problème...

— Alors, c'est parfait. Comme prévu, les quatre gardes restent ici et deux d'entre eux feront le voyage avec moi à chaque retour en ville ?

— C'est ce qu'on a dit, et je tiendrai parole. Vous venez de vous acheter la police privée la plus efficace de Porto Velho...

— Moi aussi, je tiendrai parole. Je redescends en ville dans une semaine et je payerai ce que je dois sans qu'il n'y manque un seul gramme d'or. »

Du côté de sa sécurité, Pedro a gagné le gros lot. C'est de la super protection, plus personne en ville n'ignore qu'il est protégé par le colonel de la police militaire. Même le banquier qui, pourtant, faisait déjà dans le melleux a encore réussi à améliorer sa performance. Quand Pedro redescend la semaine d'après, il est encadré par deux policiers en uniforme pour déposer ses sacs d'or dans son coffre.

« Monsieur Da Silva, quelle joie de vous voir. Je vois que vous avez choisi une sécurité plus rassurante pour vous accompagner... »

C'est bien la première fois qu'on l'appelle par son nom de famille. Il a dû relire la fiche d'inscription à sa banque pour retrouver le nom de Pedro.

« Eh oui, comme ça on est prévenu quand on voit les uniformes.

— Vous descendez au coffre, je suppose ?

— On ne peut rien vous cacher... Puisque j'y pense, allez chercher vos deux fils que j'en choisisse un. »

Le banquier marque un temps et va pour bafouiller une réflexion.

« Ne vous fatiguez pas, j'ai déjà compris, mais rassurez-vous : ça ne me pose pas de problème. Ce n'est pas que je vous fasse particulièrement confiance mais, comme je vais faire vérifier tous ses comptes, je suis certains que ni lui ni celui qui vérifiera à Manaus ne me trompe. »

Le banquier perd pied encore une fois. Le petit Brésilien qui travaillait à remuer de la terre il y a encore un mois a vite appris.

Pedro a mis en place son extraction de minerais, et sa société fonctionne

maintenant parfaitement toute seule. La police militaire de Porto Velho assure toujours la sécurité du site et du patron, et le côté administratif est lui aussi complètement autonome. Un avocat rencontré à Manaus lui a organisé un système de contrôle pour éviter les mauvaises surprises. Et la vie a suivi son cours. Contrairement à beaucoup, Pedro n'a pas fait le mariole avec sa nouvelle fortune. C'est probablement ça qui l'a rendu si peu jalouxé...

En un an l'ancien *garimpeiro* n'a plus grand chose de l'orpailleur qu'il était. Il ne sort de son bureau que pour aller retrouver quelques amis dans la petite salle que Lucinda a ouverte pour ses meilleurs clients. Il s'est même trouvé des atomes crochus avec quelques notables de Porto Velho qui lui ont tous fait remarquer qu'un homme de sa stature se devait d'être marié, et que justement ils avaient une fille, nièce ou cousine qui ne demandait que ça... Le pire, c'est que Lucinda lui a dit qu'ils avaient raison. Sa maîtresse, avec laquelle il entretient toujours les mêmes relations enflammées, est allée jusqu'à lui conseiller la fille de son banquier. Elle est ni trop moche ni trop maligne, et ça permettrait bien des écarts. Comme en plus son futur beau-père profite largement de ses dividendes, il fera certainement corps avec Pedro pour couvrir ces petites incartades que Lucinda ne compte pas arrêter de sitôt.

Alors, poussé par tout le monde, il finit par épouser la fille de son banquier, Carlotta. Maintenant, la belle-famille c'est partout et tout le temps. Sa femme à la maison, son beau-frère au bureau, et son beau-père au même bordel que lui quasiment tous les soirs. Par contre, le beau-père, lui, s'est bien amélioré. Lorsqu'il sort de sa banque en fin de journée, il se découvre une deuxième vie chez Lucinda. Les soirs de semaine sont rares quand la petite salle n'est pas remplie par une bonne partie du gratin masculin de Porto Velho. Ils jouent aux cartes, fument le cigare et ne boivent plus que du whisky. Ils ont rebaptisé l'arrière-salle de Lucinda leur « club », façon lords anglais, avec les filles en plus...

L'année suivante, en 1944, Pedro est élu maire de la ville par une écrasante majorité. C'est aussi la date de naissance de ses jumeaux, le 12 octobre, jour béni de Notre-Dame d'Aparecida. Le premier à venir au monde s'appellera José, en souvenir de son père, et le second Garcia, parce que ça lui plaît. Le nouveau maire de la ville est très apprécié par la population grâce à sa simplicité. Il a beaucoup aidé les petits exploitants dans leurs concessions. Son mandat de maire le passionne. Il installe des écoles dans la capitale du Rondônia, un hôpital aussi, et c'est un maire très apprécié.

Il se fait réélire en 1949 par une écrasante majorité, les trois quart de la population ayant voté pour lui. Les autres ne se sont pas déplacés pour voter, d'ailleurs...

En mars 1949, la ville et son parti politique le poussent à se présenter aux élections de gouverneur. C'est un gros poste qui concerne l'ensemble de la région. Fini le travail tranquille dans son bureau, les responsabilités seront bien plus importantes à cette échelle. La décision l'inquiète, il aime bien sa vie à Porto Velho, et il n'a pas vraiment envie de quitter sa ville ni ses habitudes.

Alors, pour se décider, il va retourner ouvrir le coffre qu'il a fait installer secrètement dans le bureau de sa maison.

oOo

Ça fait pratiquement dix ans en avril 1949 que Pedro n'a pas utilisé la roche. Depuis que son exploitation minière tourne à plein régime, il n'a pas eu besoin d'en savoir plus.

En fait, ça n'est pas la seule raison pour laquelle il n'a pas recommencé ses visions. Sa roche, qui pesait une quarantaine de kilos il y a un peu plus de vingt ans, ne doit plus en peser que la moitié, au maximum et, même si elle lui a permis de se sortir de la misère dans laquelle il était destiné à se débattre jusqu'à la fin de sa vie, il a décidé d'une utilisation à plus long terme pour elle.

Ses fils aînés ont à peine neuf ans et, à neuf ans, lui, ça faisait déjà un bon moment qu'il travaillait. Pas encore comme son père, mais tous les jours il lavait la terre et connaissait la valeur de la sueur. C'est quand il a été élu maire, pour son premier mandat en 44, qu'il a réellement pris conscience que sa vie avait définitivement changé.

Ses enfants ne connaîtront pas son existence miséreuse faite de courbatures, de frustrations et de rêves inaccessibles. Même s'il regrette parfois ne pas pouvoir leur apprendre ce qu'était le travail de leurs grands-parents, que lui même a longtemps pratiqué, il sait que les jumeaux portent le sang de leur grand-père. Si José fils est plus posé, comme son grand-père, Garcia est, lui, plus impulsif, mais tous les deux ont le même regard et le même silence permanent qui ne leur font ouvrir la bouche que lorsqu'ils sont directement interrogés.

Les deux enfants sont profondément liés l'un à l'autre et, même leur père envers qui ils vouent une véritable admiration, n'arrive pas à percer

leurs secrets qu'il ne peut qu'imaginer.

Pedro s'est enfermé dans son bureau, celui qu'il a aménagé chez lui. Maintenant qu'il habite une grande maison de deux étages en ville, il a pu s'y installer comme un pacha. En fait, son bureau ne lui sert quasiment jamais à travailler. Il s'y enferme pour fumer tranquillement et donner le change au monde qui l'entoure. Il lit aussi... Ça a demandé du temps mais, en un an, il a fini par atteindre un niveau honorable et continuer seul à s'entraîner avec des romans d'aventure. Il adore ça. Son problème, c'est qu'à Porto Velho les traductions en portugais de *L'île au trésor* ou de *Vingt mille lieues sous les mers*, ça ne court pas les rues. Alors, quand il arrive à s'en faire venir un, il le lit et le relit jusqu'à ce que le livre parte en morceau, ou qu'on lui en envoie un autre.

Le sac de cuir où la dernière partie de la roche est enfermée s'ouvre enfin, dévoilant la lumière violette dont il avait oublié la douceur. Il a mis de gros gants en cuir, eux aussi, pour éviter de toucher malencontreusement la pierre. Puis, religieusement, il prend la massette qu'il avait laissé dans le coffre pour cet usage exclusif et, d'un geste qui n'a rien perdu de sa dextérité, casse un éclat de belle taille du bloc principal.

L'éclat n'est pas loin d'être le plus gros qu'il n'a jamais utilisé. Il fait sûrement plus d'un kilo mais, comme Pedro n'a pas envie de se disperser en petites visions, il va faire un gros flash et pourra comme ça essayer de voir ce que deviendront ses enfants qui lui ressemblent tant.

Cette fois, noblesse oblige, il ne s'assoit pas par terre. Le fauteuil en cuir qui se trouve derrière son grand bureau fera parfaitement l'affaire. Une dernière respiration et c'est enfin la douce chaleur rayonnante de la roche qui se propage dans sa main.

*L'énorme quantité de lumière qui envahit son esprit le déstabilise un court instant. Il avait oublié cette sensation extrême. Tout de suite c'est une image de désolation puis, l'instant d'après, il lui semble revivre plusieurs flashes de lumière. Les six gigantesques explosions qui viennent d'avoir lieu ont littéralement soufflé le relief. Plus rien de ce qui s'y trouvait la seconde d'avant n'y est encore. Ni bâtisses, ni terre, ni personne... La mort, qu'il ressent plus qu'il ne voit, le révolte. Il saisit parfaitement, sans vraiment les voir, les montagnes de vies qui viennent de s'éteindre, des milliers, des millions même. C'est la plus grosse destruction de vie de l'histoire de l'humanité. Pedro sent qu'il est en train de perdre conscience devant l'horreur de la situation. Au moment où il va sombrer, le maire de Porto Velho est retenu in extremis par la prise de*

conscience d'une réalité qui va sauver plusieurs millions d'êtres humains. «Si je perds connaissance, rien ne changera... » C'est un véritable coup de fouet, une réaction purement instinctive à la limite de la survie qui prend la suite dans son esprit. Encore une fois, sa volonté fait bloc contre ce futur qu'il n'accepte pas, contre ces millions de morts désincarnés qui l'épouvantent. Le film finit par s'arrêter encore une fois et redémarre plus calmement sur une vision de partage. La technologie qui faisait la force de l'agresseur vient de changer de main, ou plutôt elle vient d'être partagée, un réseau d'hommes a réussi à transmettre des informations capitales à la nation qui allait subir les flammes de l'enfer. C'est aussi le moment où Pedro visualise clairement les drapeaux américain et russe, l'invasion de l'Europe de l'est vient de tourner court. Les deux nations resteront longtemps brouillées, mais les millions de morts n'existent plus, jamais. Puis, enfin, vient la vision qu'il attendait, celle de son élection, mais pour un troisième mandat à la mairie de la ville. Il ne se présentera pas au poste de gouverneur, c'est un soulagement qui reste encore inconscient. La suite est plus étrange. C'est quelque chose qu'il n'a encore jamais ressenti, un sentiment de malaise vient de prendre la place de l'émotion précédente, une espèce de peur diffuse mais, bizarrement, ça n'est pas pour lui, il le sentirait, ni pour sa famille. C'est à la fois lui et pas lui, impossible de détailler plus précisément ce qui concerne le danger qu'il sent. Ses fils, maintenant, ils ont vingt-et-un ans, l'image est floue, ils semblent heureux et, pourtant, pas parfaitement détendus. Apparemment ils ne sont pas en ville, ou alors pas dans sa ville. Impossible de se faire une idée plus précise, il n'est jamais remonté aussi loin. Le flash qui suit est aussi fort que celui qui a commencé sa vision mais, cette fois-ci, il reprend pied dans le présent.

Difficile de remettre ses idées en place. Une envie de vomir lui empoigne l'estomac quand revient cette image de corps complètement calcinés. Et même si la satisfaction d'avoir vu ce cauchemar réduit à néant est bien réelle, ça n'enlève pas la colère qui gronde en lui. Ces six explosions gigantesques ont bien été programmées par quelqu'un. Le salaud qui a décidé de rayer de la carte du monde plusieurs millions de personnes a bien dû y réfléchir avant de mettre son plan en route.

Le drapeau chargé d'étoiles refait surface dans sa mémoire...

Pedro est révolté par ce qu'il est en train de comprendre. C'est la peur qui a engendré cette agression, mais la peur de quoi ? D'être agressé, de manquer, de paraître faible ? De toute façon, qu'elle qu'en soit l'origine, rien ne peut justifier un tel chaos, une telle quantité de morts.

Est-ce que le malaise qu'il a ressenti, face à un danger qu'il n'a pas pu définir, a quelque chose de commun avec ça ? Non, probablement pas. Il l'aurait vu en même temps alors que, là, ce sentiment de danger était une autre image, une image lointaine, rien d'immédiat, et même probablement rien de personnel puisqu'il ne s'est pas senti directement menacé. C'est étrange comme sensation. Une sorte de menace qui le concerne mais dont il n'est peut-être pas victime...

Ses fils aussi avaient l'air mal à l'aise. La période est à peu près la même et l'impression de stress qui émanait de la vision laisserait croire qu'ils vivent un moment d'inquiétude. L'image se situe dans une dizaine d'années mais, encore une fois, c'est difficile de comprendre les détails d'une vision si lointaine.

Rien sur sa femme et sur ses deux filles. Elles ont trois et quatre ans et, à son grand désespoir, ce sont les copies conformes de leur maman...

De toute façon, la seule chose qui l'intéresse directement c'est de savoir que la place de gouverneur n'est pas pour lui. Alors, s'il a pu en plus éviter ces montagnes de morts, tant mieux. Ça ne fera défaut à personne.

Pedro a rangé sa roche et, après avoir une dernière fois survolé les souvenirs de son futur, il s'allume un de ses meilleurs cigares.

## Chapitre 10

Les sept hommes qui sont assis dans la salle de réunion de la maison blanche ont tous leur tête des mauvais jours. Non seulement les dollars sont déjà investis dans de nouvelles entreprises qui n'auraient certainement pas manquées de leur rapporter gros dans l'expansion américaine en Europe de l'est mais, pire que tout, ils vont perdre la face. Tous ont pris des paris concernant une guerre contre les Russes avant la fin de l'année, et les jolies phrases qui appuyaient leurs « estimations pertinentes » ou leurs « analyses globales de la sphère géopolitique » vont inmanquablement les faire passer pour des sots prétentieux.

La probable raison de ces tristes mines est d'ailleurs plutôt due à la deuxième de ces contrariétés, car si l'argent ne leur fera pas réellement défaut, perdre la face reste pour eux le pire des revers.

« Je vous demande de quoi on va avoir l'air, maintenant ?... »

Truman, qui lui n'a pas utilisé les révélations faites lors de leurs dernières « visions » à des fins personnelles, ne comprend pas la réflexion. Il répond : « On ne passera pas pour des imbéciles au moins. Personne n'était au courant de nos préparatifs... Mais je n'arrive toujours pas à comprendre comment l'avenir arrive à changer ? »

Bien évidemment les six autres membres de la réunion s'abstiennent de commentaires qui ne feraient qu'aggraver leur cas...

« En fait, peu importe ce que montre la vision, c'est secondaire. Ce qu'il faut retenir d'après moi, c'est que d'autres personnes sont en train de jouer avec une autre roche..., reprend Truman.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que quelqu'un d'autre a les mêmes possibilités que nous ?

— Je ne crois pas qu'ils aient « les mêmes possibilités que nous », comme vous dites. Vous semblez oublier que ce que nous avons vu a été changé et que, nous, nous ne pouvons que constater ce qui va arriver, donc pas du tout « les mêmes possibilités ».

— Effectivement, au moins peut-on imaginer qu'ils utilisent une roche, même différente ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais il me semble pertinent de remarquer que, si la roche montre l'avenir de l'humanité, ce doit être le

même pour tous, non ? Donc, s'il existe une autre roche, comment se fait-il qu'elle ne montre pas la même chose que la nôtre ? »

L'argumentation de Truman a fait mouche, les six hommes vont dans son sens maintenant.

« Alors, dans ce cas-là, monsieur le président, puisque notre avenir a changé, comment se fait-il que nous ne puissions pas le changer aussi ? »

Un autre reprend dans le même sens.

« Peut-être que l'autre roche n'a pas les mêmes pouvoirs ou, peut-être, est-elle plus puissante, mais le fait est que vous avez vraisemblablement raison, monsieur le président. Il semble évident qu'il y a bien quelque part une autre pierre...

— Êtes-vous sûr qu'il n'y en a qu'une ? Vous avez déjà « oublié » de me raconter « l'anecdote du futur changeant » sous Roosevelt. Alors je m'interroge sur le nombre de roches que « nous » aurions découvertes ? »

Les francs-maçons, qui se transmettent les restes de la pierre au fur et à mesure que les anciens disparaissent, sont embêtés par la question du président, mais le moment est critique et il est nécessaire de mieux comprendre ce qui se passe.

« Voilà ce que nous savons, monsieur le président. La roche a été découverte dans le parc national du Yellowstone il y a soixante-dix ans et, jusqu'à maintenant, on était persuadé d'être les seuls à en détenir une. Mais je suis d'accord avec vous, il est fort probable que quelqu'un d'autre utilise une autre roche, et interfère sur notre avenir...

— Vous vous portez garant que notre roche n'a pas été volée ? »

Tout le monde, à l'exception de Truman qui n'est pas au courant, regarde d'un même œil interrogateur les deux hommes qui détiennent les codes d'accès protégeant les derniers morceaux de la pierre.

« Non, non, ne vous inquiétez pas, messieurs, elle n'a pas bougé depuis notre dernière utilisation. Monsieur le président, la pierre est dans un coffre en lieu sûr, et seulement deux d'entre nous savent où elle se trouve. De plus, les combinaisons des coffres qui l'abritent sont doubles, ce qui ne permettrait à personne de l'utiliser à des fins personnelles... Croyez-nous, elle est tout à fait en sécurité... »

La répartie se veut sûre d'elle mais la rapidité de la défense traduit un doute.

« Monsieur le président a raison, peut-être serait-il judicieux de vérifier, ne serait-ce que pour ne pas chercher une autre roche qui n'existe pas...

— Nous pouvons bien évidemment vérifier, mais je vous assure que vous vous inquiétez pour rien. »

Truman marque un temps et reprend.

« Voilà ce que je propose. Puisque vous êtes deux à détenir la roche, allez vérifier l'intégrité de sa cachette à trois ou quatre, puis retrouvons-nous d'ici quelques jours pour mettre au point une recherche en fonction de la réponse. Qu'en dites-vous ? »

La proposition du président est tout à fait sensée. Ils ne peuvent pas se lancer à la recherche d'une autre roche si c'est la leur qui est utilisée.

oOo

Pendant les trois jours suivant, le FBI, sous les ordres directs de Truman, mettra de gros moyens pour filer le plus discrètement possible le petit groupe de francs-maçons. Au matin du troisième jour, et sans aucun mandat, une cohorte d'agents en civil fera irruption dans la maison de campagne de l'un des francs-maçons chargé de la sécurité de la pierre. Le FBI pénétrera très exactement au moment où les trois hommes ouvrent la chambre forte abritant une caisse blindée à combinaison multiple.

Il n'a pas fallu longtemps à Truman pour faire comprendre aux francs-maçons que McCarthy, et sa perpétuelle recherche d'espion russe, serait enchanté d'avoir leur dossiers d'investissement en Europe de l'est. Avec sa fougue et la haine qu'il a su développer dans l'opinion américaine, le sénateur chef de file des anticommunistes nord-américains devrait même arriver à leur mettre sur le dos le lourd dossier des fuites sur la bombe nucléaire...

Devant les véritables risques que McCarthy et sa « chasse aux sorcières » leur fait courir, ils ont sagement décidé de s'en tenir là...

Plus aucun franc-maçon ne bénéficiera des visions de la roche. Les fortunes qui ont été faites représentent des centaines de millions de dollars, et les sommes qu'ils ont placées continueront à leur rapporter gros. Aussi l'apitoiement n'est pas de rigueur.

Truman n'est pas un imbécile, à l'inverse du petit groupe qui s'est borné à utiliser les visions de la roche pour s'enrichir. Il a tout de suite compris, quand il a remarqué l'interférence sur sa première vision, qu'ils n'étaient pas les seuls à posséder un tel pouvoir. Pour lui, il n'est pas question de gaspiller la roche en « vision » qui ne serait que « probable ». Truman n'a rien d'un amateur, et n'est pas non plus de ceux qui sont prêts à mettre en

avant un enrichissement personnel au dépend du profit que peut en tirer son pays.

Truman est un patriote convaincu, parfois trop.

Les agents du FBI ont récupéré la caisse blindée et, comme prévu, ne l'ont pas ouverte. Moins de dix heures plus tard, elle était livrée à la Maison blanche, et c'est elle que Truman est en train d'ouvrir seul dans son bureau. Les combinaisons n'ont pas fait de difficulté, et la caisse s'ouvre sur un sac en toile épaisse posé à côté d'un maillet et d'une grosse paire de gants en cuir souple. Quand Truman ouvre le sac, il est simultanément émerveillé et déçu. Sa première émotion est due à la lumière violette qui illumine le sac et le fond de la caisse mais, quand il finit d'ouvrir le sac en grand, c'est pour se rendre compte que les restes de roche sont bien moins importants que ce qu'il imaginait, tout au plus de quoi faire cinq ou six visions. Il n'y a vraiment jamais eu de véritablement discussion avec les francs-maçons sur la quantité de roche qu'il allait trouver. Il a tout simplement imaginé pouvoir s'en servir sans prendre conscience de l'aspect quantitatif.

Pour Truman, la compréhension du problème « roche » reste très simple. Si le futur change, c'est que quelqu'un ou quelque chose le change et, comme il ne connaît pas d'autre rapport avec le futur que cette roche, le tour est vite fait : « Il y en a une autre ailleurs qui interfère sur la mienne », car c'est bien de la sienne dont il s'agit maintenant.

Deux choses découlent de cette évidence. Premièrement, c'est qu'en partant du postulat qu'il y a une autre roche, elle sera sûrement plus utile à son pays si c'est lui qui la détient et que, deuxièmement, il ne reste pas beaucoup de sa roche pour la gaspiller à autre chose qu'à récupérer celle qui a déjà interféré deux fois sur les « visions » des présidents américains. Pour localiser l'autre roche, Truman va donc utiliser la sienne et, si possible, comprendre plus précisément le fonctionnement des visions. Jusque-là les utilisateurs se sont bornés à n'être que des relais entre la roche et ceux qui en profitaient. Lui veut essayer de diriger ses visions. Toujours en partant d'une constatation évidente, le même futur pour tous, il en a facilement déduit que quelqu'un d'autre « imposait » un autre avenir et, comme cet avenir n'est pas celui qu'il a souhaité, il n'a pas de raison d'être. CQFD !

Pour arriver à ses fins, il a deux armes. La première est donc sa propre roche qu'il est prêt à sacrifier intégralement et, la deuxième, le tout nouveau service récemment créé pour servir les intérêts américains à l'étranger : la *Central Intelligence Agency*, plus connue sous le nom de

CIA. Truman connaît parfaitement ce service de renseignements qu'il a créé aux premiers jours de la Guerre froide.

L'Amérique utilisait jusque-là d'autres interfaces pour aider ses intérêts, mais la CIA dispose de moyens qui dépassent toutes les estimations les plus folles. Et Truman compte bien les utiliser pour atteindre son but.

Le président a mis les gros gants en cuir qui se trouvaient dans la malle blindée, puis s'est saisi de la roche qu'il a posée à même le sol, comme un enfant qui fait une bêtise et qui va vite pour ne pas se faire remarquer. Mais comme on ne s'improvise pas tailleur de pierre, il lui a fallu trois bons coups de massette pour arriver à détacher un morceau qui, somme toute, est d'une belle taille. Il remet la roche dans son sac et pose le lourd marteau dans la caisse puis, toujours équipé de ses gants, prend l'éclat de pierre luminescent et va le poser sur son bureau, juste en face du fauteuil qui a vu passer tous les présidents américains.

Truman s'est recueilli un bon moment. La salle capitonnée ne laisse passer aucun bruit en provenance de l'extérieur, et le service de sécurité, à qui il a expressément recommandé que personne ne le dérange, fait en sorte de respecter l'ordre qu'il a reçu.

Il focalise son attention sur la pierre, puis sa pensée va de sa roche à une seconde qu'il imagine, sur laquelle il fait peser ses doutes et sa frustration porteuse de toutes les contrariétés de ses derniers jours. Sa dernière vision est bien présente aussi. Il fait un parallèle dans son souvenir avec sa contrariété récente d'une guerre qu'il aurait là aussi gagné facilement puis, sentant que c'est le bon moment, il enlève le gant qu'il avait gardé jusque-là et pose sa main sur la roche violette.

Le même souffle de lumière inonde son esprit d'une rassurante douceur. Puis, en un instant...

*Il est assis à son bureau. À une vitesse vertigineuse, la vue qu'il a de lui s'éloigne et prend de l'altitude jusqu'à traverser les nuages et se retrouver dans le noir des étoiles. Un vertige est en train de naître dans son esprit qui perd la réalité de sa vision et, l'espace d'un instant, il se détache de la réalité de la descente toute aussi vertigineuse. Quand il recolle à la réalité, le film le montre debout en lévitation à quelques centimètres au-dessus d'un sol dont il ne reconnaît pas la végétation. Seule certitude de l'instant, ce n'est pas dans son pays. Tout juste le temps de se rendre compte qu'il fait chaud et humide, puis le film s'accélère de nouveau. Cette fois, l'image s'arrête sur un visage qui parle une langue étrangère. Le type travaille à creuser un sol terreux et détrempe. Puis, juste le temps d'une micro réflexion, « peut être de l'espagnol, il lui semble en*

*reconnaître un ou deux mot, mais c'est mélangé avec un langage qu'il ne connaît pas ». Truman prend conscience de ce qu'il est en train de voir et comprend aussi que ce qu'il voit ne lui sert à rien, à part peut-être les deux mots d'espagnol qu'il croit avoir reconnus. Sa frustration, qui s'était faite oublier au début de son flash, revient à grands pas. Pas question de se limiter à quelque chose qu'il ne pourra pas utiliser. L'arrière-plan du film qui s'est figé un instant attire son attention. La végétation qui entoure l'homme focalise sa mémoire sans vraiment qu'il en prenne conscience. Il visualise la flore si particulière qui sature de vert le fond de l'image.*

L'instant d'après, une immense gerbe de lumière le ramène à la réalité de son bureau.

Le retour est toujours aussi déstabilisant, un sentiment d'incrédulité nappe les premières visions qui refont surface.

Espagnol ou pas, il a reconnu *mina de ouro*, mais il n'est pas sûr, l'accent du type qui lui faisait face était particulièrement incompréhensible. Déjà que les langues étrangères, ce n'est pas vraiment sa spécialité, mais maintenant qu'il y repense, ça semble bien être ce qu'il a entendu, *mina de ouro* ou peut-être *oro*, mais bon, hein, *ouro*, *oro*, tout ça ne fait pas une grosse différence. Il doit s'agir de mine d'or. Justement, une mine, voilà un premier rapport même éloigné avec sa roche. Une mine, c'est bien là qu'on exploite des cailloux... Truman sent monter l'excitation du chasseur qui piste son gibier. Maintenant, c'est le visage du type qui parlait face à l'image dont il se souvient. Le teint mat, un visage façon mexicain. Il les connaît les Chicanos, eux aussi parlent espagnol. Le souvenir qui suit est plus diffus. Le mur vert, qui servait de fond au visage de l'homme qui lui a parlé, un instant refait surface. Le détail de certaines feuilles se découpe sur le reste de la végétation. Indiscutablement ce n'est pas une végétation qu'il connaît. Il devine en fond une grosse tache rose dans la végétation, comme si un arbre était en fleurs, quelques feuilles bizarres d'une taille démesurée aussi, mais ses connaissances en botanique sont quasiment nulles. « Il faudrait peut-être que je dessine ce que je vois. Ça me permettrait de faire rechercher le lieu où on peut trouver ces plantes... »

Alors Truman range le matériel dans la caisse blindée qu'il referme soigneusement en prenant bien soin de brouiller les codes, puis appelle la sécurité pour la faire mettre à l'abri jusqu'à la prochaine utilisation.

Ça n'est pas simple de dessiner une feuille ou un arbre quand on n'a jamais dessiné quoi que ce soit. Alors, quand il s'agit d'une feuille qui n'a été qu'entrevue lors d'un flash éclair, ça devient réellement compliqué.

Pourtant l'image est plutôt claire dans son esprit, mais de là à la retranscrire convenablement, il y a une marge conséquente...

« Tant pis, je vais faire autrement. Il parlait espagnol et, le climat, c'est chaud et humide. Alors il suffit que je fasse faire une carte des pays chauds et humides où l'on parle espagnol... »

Petite pression sur l'interphone.

« Mademoiselle, passez-moi la CIA, s'il-vous-plaît. »

Il ne lui a pas fallu longtemps pour avoir le directeur. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la requête de Truman était transmise à qui de droit et, le lendemain, le président des États-Unis rencontrait un cartographe de la CIA dans son bureau pour répondre à ses questions.

« Voilà, c'est très simple et, en même temps, complexe. Je cherche à localiser un pays que je ne connais pas, mais dont je sais qu'on y parle espagnol et qu'il y fait chaud et humide. Cerise sur le gâteau, le pays en question exploite des mines d'or. Voilà, vous savez tout ce que je sais... Je vous écoute. »

Le type ne se démonte pas et déroule une carte du monde qu'il a emportée avec lui.

« Pour ce qui est de la géographie pure, c'est plutôt simple. Pour les langues aussi. Mais en ce qui concerne les exploitations minières, je ne suis probablement pas le plus compétent, monsieur le président...

— Commencez, on fera le tri au fur et à mesure... »

Pendant une dizaine de minutes, les deux hommes sont penchés sur la carte et Truman, en bon élève, prend des notes. Il y a plus de vingt-six pays qui sont concernés par les critères de sélection du président, et tous sont répartis le long de l'équateur, à plus ou moins grande distance, mais jamais très loin, sauf en Amérique centrale où ils sont les plus nombreux.

« Qui me conseillerez-vous pour des explications en botanique tropicale ? Je peux fournir des renseignements sur des plantes tropicales, mais il faudrait que l'on puisse me situer ces plantes parmi les vingt-six pays que nous venons d'inventorier...

— Sans hésitation, je m'adresserais au Musée de botanique tropicale de Miami. Ils ont une belle collection de plantes originales. J'ai pu le visiter avec ma f...

— Parfait, je vous remercie, alors. »

Une fois le cartographe raccompagné, Truman appelle sa secrétaire.

« Mademoiselle, s'il-vous-plaît, j'aimerais voir le meilleur spécialiste en

botanique tropicale du Musée de Miami. Faites-le venir rapidement, mais surtout discrètement, d'accord ? »

Il n'a pas fallu plus de deux jours pour que le spécialiste en question soit là. Il est venu avec une pleine caisse de livres sur les principales plantes des pays tropicaux humides. Il était question au téléphone d'un important projet, et de compétences spécifiques.

Le botaniste en question est très mal à l'aise de se retrouver dans un lieu pareil. Son personnage est loin de correspondre aux gens que l'on croise normalement à la Maison blanche. Il est sec comme une allumette et blanc comme un asticot. De plus, son aspect maladif ne rend pas le premier contact très chaleureux mais, de toute façon, l'air contrit du monsieur n'irait pas dans ce sens...

« Entrez, monsieur Berducou. J'ai fait apporter vos livres. Venez-vous asseoir... »

La table de réunion où Truman est assis est recouverte de livres ouverts sur des images de plantes.

« J'ai reconnu deux plantes, et j'aimerais que vous me disiez plus précisément d'où elles sont originaires, où on peut les trouver, quoi... »

Le botaniste se penche sur le livre et commente.

« *Tabebuia impetiginosa*, Amérique du sud et centrale dans leur ensemble. Il s'appelle aussi le Lapacho ou arbre sacré des Incas.

— Et celui-ci...

— *Theobroma cacao*, plus connu sous le nom du cacaoyer. Il est originaire du Mexique, mais se trouve partout en Amérique centrale et sud. D'ailleurs vous pouvez voir ses fruits bruns à maturité.

— On ne trouve pas ces fruits ailleurs ?

— Si, bien sûr, mais c'est de là qu'ils sont originaires et qu'ils poussent le plus facilement. C'est comme si vous me parliez de l'hévéa au Brésil. C'est de là qu'il vient et qu'on le trouve à l'état sauvage, mais il a largement été exploité hors de sa forêt d'origine...

— Et si je cherche un pays où on trouvera l'arbre sacré des Incas et, en même temps, le cacaoyer, vous me diriez ?

— Pas plus que ce que je viens de dire, Amérique centrale et Amérique du sud. Toutefois, j'éliminerais le sud du continent. Aucun de ces deux arbres n'aime beaucoup le froid.

— Eh bien, voilà qui devrait sérieusement nous aider, monsieur Berducou. Je vous remercie de votre visite jusqu'à Washington.

— Je vous en prie, monsieur le président. Je suis enfermé dans mes livres toute la journée, et cette petite promenade jusqu'à la capitale m'a fait le plus grand bien. »

Voilà qui réduit sérieusement la surface de recherche. Les pays d'Amérique centrale sont tous espagnols et, à l'exception du Brésil, qui est aussi le plus grand, tous ceux d'Amérique du sud parlent la même langue. C'est aussi un territoire où la CIA a commencé à travailler et mettre en place ses premiers réseaux d'informateurs. Il va falloir mettre sur pied une gigantesque opération de ratissage et, même si pour Truman il ne faut pas perdre de temps, il est déjà acquis que ça ne pourra pas se faire en quelques semaines.

Pour évaluer plus précisément le travail que représente les recherches qu'il s'efforce de mettre en place, il a recours encore une fois à l'efficace service de la CIA. La réunion qu'il a demandé en catastrophe pour le surlendemain regroupe le directeur maison de l'agence, R. Hillenkoeter, ainsi qu'un seul et unique conseiller en stratégie politique.

« Voilà, messieurs, ce que je vais vous confier aujourd'hui est particulier, je le sais bien, mais vous devez passer outre les apparences et faire totalement confiance à ce que je vais vous communiquer comme informations. Elles ne sont pas contestables, je peux vous le certifier, mais vous paraîtront peu sérieuses au premier abord. Aussi, faites-moi confiance, c'est certainement la recherche la plus sérieuse et discrète que nous ne devons mettre en place ! »

Le ton est donné. Pour ces hommes, Truman est le président qui a su employer les moyens de terminer une guerre contre le Japon. Il n'a pas hésité à se servir de sa supériorité technologique pour mettre son pays à l'abri d'un grand nombre de morts. Alors, quand il dit *la recherche la plus sérieuse et discrète que nous ne devons mettre en place*, il faut en prendre toute la mesure.

« Pour commencer, je vais vous demander de vous lever et de me suivre. »

Les deux hommes ne se font pas prier et suivent Truman jusqu'au petit salon où sa caisse blindée a été posée et qu'il a préalablement entrouverte. Les deux hommes se penchent sur l'ouverture et le président enfle les gants de cuire qui l'attendaient. Quand Truman ouvre le sac et glisse sa main dans le halo violet qui illumine le visage des trois hommes, le conseiller politique ne peut retenir un geste de recul que le président aperçoit du coin de l'œil.

« Vous ne risquez rien, messieurs. Je suis le seul à courir un risque et, encore, ce simple gant me permet de le maîtriser complètement. Voici ce que je tenais à vous montrer avant de rentrer dans les détails que vous auriez eu du mal à comprendre sinon. Mais attention, cette roche ne doit en aucun cas être touchée par la peau. C'est une condition totalement incontournable. Si par hasard cela arrivait, elle ne deviendrait pas plus utile qu'une poignée de cailloux. J'espère que je me fais bien comprendre, ceci est particulièrement important.

— Absolument, monsieur le président.

— Alors nous allons pouvoir passer aux choses sérieuses. »

Truman remet la roche incandescente dans le sac en toile et, après avoir enlevé son gant, referme le couvercle de la caisse et brouille les combinaisons.

« Cette roche que vous venez de voir a un pouvoir tout à fait singulier et, comme vous avez pu vous en rendre compte, il lui en manque une grande partie, ce qui prouve qu'elle a déjà été beaucoup utilisée. Mais je sais de source sûre qu'il en existe une autre, et c'est là que vous intervenez.

— Vous voulez qu'on la retrouve ?

— Exactement, mais je peux déjà vous donner une surface où chercher. Je sais de source sûre là aussi, qu'elle se situe entre le Mexique, mais plutôt sud Mexique, et le nord de l'Argentine. »

Les deux hommes se regardent et Hillenkoeter prend la parole.

« C'est gigantesque, monsieur le président. La roche que vous nous demandez de retrouver est en plus probablement cachée, si elle a autant de valeur à vos yeux. Elle peut être dans une vingtaine de pays. C'est un travail de titan que vous nous demandez là.

— J'en suis bien conscient, mais je peux rajouter un détail qui devrait vous aider dans vos recherches. Le pays où elle se trouve est producteur d'or et on y parle espagnol.

— Ça élimine le Brésil, les trois Guyanes, plus une partie de l'Amérique centrale, mais il doit rester à vue de nez une dizaine de pays. Vous n'avez rien d'autre à nous donner comme information ?

— Chaud et humide, mais rien de plus.

— C'est toujours bon à prendre. Certains pays d'Amérique du sud sont très secs, contrairement à ce qu'on pourrait croire, pas toujours en totalité, mais au moins sur une bonne partie de leur territoire. Chaud aussi c'est

intéressant. On peut enlever la totalité de la cordillère des Andes. Petit à petit ça devient raisonnable comme territoire de chasse. Quelque chose sur une ville ou des animaux peut-être ?

— Désolé, non, rien d'autre. Juste ce que vous savez, mais la situation peut évoluer. Je devrais avoir d'autres détails dans les jours à venir. »

## Chapitre 11

Fin 1949, Pedro a été largement réélu, et si l'élection précédente avait été à la limite du plébiscite, celle-ci laisse encore moins de doute sur sa popularité. Ses adversaires ont très clairement vu arriver la raclée et ont préféré ne pas présenter de liste. L'ancien *garimpeiro* ne fait rien de particulier, pourtant. Il est gentil et jovial tout simplement mais, ce qui séduit en lui, c'est probablement l'expérience qui se cache sous son air débonnaire. Il ne se passe pas une semaine sans qu'on lui demande des conseils et lui, toujours disponible, se partage entre tous. Pas un des habitants de Porto Velho, qui s'est pourtant bien peuplé depuis le début du siècle, ne peut dire que le maire n'a pas voulu le recevoir ou n'a pas écouté ses réclamations.

La vie déroule ses journées à répétition dans la capitale du Rondônia. Les fins d'après-midi se passent systématiquement de la même façon pour le groupe d'amis qui a définitivement élu domicile au club de Lucinda. Ils sont une bonne cinquantaine, maintenant. Un billard a fait son apparition, ainsi qu'une radio à côté de laquelle les hommes se retrouvent pour suivre les matches de foot ensemble. C'est, paraît-il, là qu'on s'amuse le plus en ville. Et les jours où l'équipe nationale défend les couleurs du pays, les places y valent de l'or.

L'industrie du Rondônia a commencé son essor sous l'impulsion de la capitale. À Porto Velho, on trouve maintenant quasiment tout ce que propose Manaus, à l'exception d'un opéra. Le marché est très bien achalandé et les pêcheurs, trop souvent mis à l'écart dans le reste du pays, y trouvent une place à la hauteur des produits qu'ils proposent. Le maire y a fait installer la deuxième usine à glace de l'Amazone derrière celle du Véro Pezo à Belém.

Dans les rares moments où Pedro s'occupe des comptes de sa mine, qu'il ne fait plus que vérifier d'un œil distrait, il lui arrive de regretter les premiers moments, ceux où les désirs de Lucinda enflammaient le moindre de ses rêves, les premiers instants où la peur de perdre ses richesses en devenir lui rendaient les nuits tourmentées et les aubes glorieuses.

Les moments de frissons s'apprécient quand on les a perdus, d'après ce qu'on dit, et pour Pedro, c'est exactement ce qu'il ressent. Pas comme une frustration, mais plutôt à la façon dont on mange un délicieux gâteau à

l'enterrement du pâtissier.

Pour dissoudre la plus pure des passions, il suffit de lui rajouter une dose de quotidien, et de laisser faire le temps, paraît-il...

Octobre 1952, c'est toujours de façon aussi confortable que Pedro est réélu. Il est devenu implicitement et, à quarante six ans, le patriarche de la ville. Le respect que lui portaient ses concitoyens, jusqu'à sa dernière élection, était encore emprunt de camaraderie et, même si on le tutoie toujours, c'est maintenant en enlevant son chapeau. C'est d'ailleurs un étrange cérémonial qui ne manque pas d'avoir lieu sur les trottoirs de sa ville quand il se rend de chez lui à la mairie ou à son club.

En octobre 1952, quand arrive le neuvième anniversaire des jumeaux, Pedro prend conscience qu'il lui reste de quoi leur construire une vie avec sa roche. Il en reste un peu moins de la moitié, mais ses fils, qui lui ressemblent de plus en plus, pourront bénéficier de son expérience. Au moment où il en prend conscience, sa dernière vision lui revient en mémoire. Il avait à l'époque plus senti que clairement identifié un danger qui ne le concernait pas complètement. En un instant, l'excitation qui manquait clairement à sa vie est de retour. Le besoin pressant de transmettre à ses fils lui court dans les veines et l'interrogation sur ce danger qu'il a occulté, puisque trop diffus à l'époque, vient lui titiller l'esprit. Pedro n'a jamais fait de flash avec quelqu'un d'autre, mais il sait inconsciemment qu'avec ses deux fils, qui lui font une confiance totale, ils ne risquent rien : ils ne feront qu'un.

Pedro est allé les chercher à la sortie de l'école où les deux garçons passent le temps entre l'ennui que procurent des études dont ils ne tirent pas le moindre intérêt, et l'attrait qu'exercent les filles de plus en plus présentes dans leurs vies.

Il est rare que Pedro aille chercher ses enfants. Ils sont largement assez grands pour rentrer seuls. Les deux garçons n'ont rien montré de leur surprise, mais ils ont tout de suite compris que leur père n'était pas là par hasard.

« Je me rends compte que j'aurais dû vous attendre à la maison pour vous parler. Dans la rue, je ne suis jamais tranquille... »

Pendant le quart d'heure de marche qui les ramènent chez eux, ils ne diront rien de plus, le silence est un des signes de famille, au moins pour les garçons. Pour les filles c'est autre chose ...

« Venez dans mon bureau. Ici, je suis sûr qu'on ne me dérangera pas. »

Après avoir laissé la consigne à son majordome, Pedro s'est enfermé

avec ses deux fils.

« Vous allez avoir dix ans dans quelques jours, et il est tant que je vous considère comme des hommes. Je ne vais pas vous raconter l’histoire de la famille que vous devez déjà connaître par cœur, mais je suis quand même obligé de revenir en arrière de plusieurs années pour que vous puissiez comprendre ce que j’ai à vous dire.

— ...

— Il y a très exactement quinze ans, juste avant que je trouve le gisement, j’ai fait une découverte mille fois plus importante, et c’est de ça dont je veux vous parler. »

Les deux garçons ont les yeux fichés dans ceux de leur père qui s’allume un cigare pour ménager une place au suspense qu’il vient de créer.

« L’or est un bien précieux, je l’ai toujours dit, et je le dirai toujours, mais j’ai découvert beaucoup plus précieux. En cherchant le gisement que j’ai d’ailleurs trouvé quelques jours plus tard, je suis tombé sur une sorte de roche que je n’avais encore jamais vue auparavant et, pourtant, vous savez tous les deux que j’en ai remué un bon paquet... »

Acquiescement des deux adolescents toujours hypnotisés par l’histoire que leur raconte leur père, et qu’ils devinent exceptionnelle.

« La roche en question est absolument incroyable. Pas uniquement par son aspect, mais plutôt par son pouvoir. » Pedro marque un temps pour dévisager ses fils et reprend : « Elle permet à son contact de voir l’avenir, et même de le changer si on sait y faire. »

L’histoire dépasse l’entendement, les deux garçons se regardent un instant pour vérifier qu’ils sont bien en phase. Leur père sourit en les voyants si attentifs.

« Mais il est peut-être plus explicite de vous la présenter plutôt que de vous en parler, vous ne croyez pas ?

— ... ! »

Un mouvement de tête des deux garçons confirme la proposition paternelle.

« Alors, approchez-vous. Elle est dans mon coffre, celui que vous ne connaissez pas... »

Leur père a un coffre caché dans son bureau et ils ne le savaient pas... D’ailleurs, personne, à part peut-être sa femme qui a déjà dû l’oublier, n’est au courant. Pedro, très cérémonieusement, ouvre le faux placard qui

abrite la porte blindée, et jette un coup d'œil à ses fils qui ont l'air de plus en plus attentif si c'est possible. Avant de s'agenouiller devant le coffre, Pedro sort de derrière sa cravate une clé dont les deux adolescents ne soupçonnaient pas l'existence, et lance :

« La clé du futur... »

La porte blindée s'ouvre sur un sac de toile grasse, une paire de gant et un maillet de mineur que les garçons reconnaissent pour en avoir déjà utilisé dans leurs jeux.

« Venez vous asseoir au bureau, la suite peut se faire assis. Il vaut mieux, d'ailleurs. La seule fois où je m'en suis servi debout, j'ai eu droit à une jolie bosse. Depuis je m'assois confortablement. »

Pedro pose le sac et attend que ses garçons soient bien assis pour desserrer la sangle qui maintient le sac fermé. Une fois la sangle desserrée, Pedro met les gants qu'il a posés eux aussi sur le bureau. Les deux garçons sont totalement émerveillés par la lumière violette qui émerge du sac, l'ancien *garimpeiro* n'a jamais vu ses enfants aussi attentifs. Ils ont toujours eu une sorte de détachement sur le quotidien qui est complètement remplacé par un regard passionnel depuis que leur père a commencé à leur raconter son histoire.

« Surtout, ne jamais manipuler la roche sans avoir pris la peine de mettre une protection. Si vous ne faisiez pas cela, la roche ne pourrait servir qu'une fois puisqu'elle fonctionne par contact avec la peau. C'est la première et la plus importante des règles, toujours une protection pour la manipuler, d'accord ?

— ... »

Encore une fois, Pedro devra se contenter d'un double hochement de tête.

« Pour pouvoir voir le futur et même le changer, il ne faut qu'un éclat mais, attention, pas n'importe quel éclat. Plus il est gros, plus vous verrez loin et large, *a contrario* plus votre éclat est petit, plus il va vous concerner directement mais, attention, trop petit et il perd son pouvoir en même temps que sa lumière. »

L'ancien *garimpeiro* prend son maillet et continue ses explications.

« Il faut un minimum de pratique pour prélever l'éclat que l'on veut. Tant qu'on n'a pas cassé quelques tonnes de pierre, on n'arrive pas bien à calibrer les morceaux comme on veut, et le résultat des visions n'est pas exactement comme on l'attend. »

Pedro joint le geste à ses recommandations et, d'un coup sec, sans que

personne ne s'y attende, percute d'un coup de massette la roche qui se fend exactement à l'endroit souhaité. Les deux adolescents ont sursauté devant le coup qui les a surpris. Pedro range la roche dans son sac et dépose l'éclat violet au milieu de son bureau, puis enlève ses gants.

« Nous y voilà... Si vous voulez, vous pouvez voir votre avenir avec moi. Vous posez vos mains sur la mienne, et je touche la pierre, très simple et totalement indolore... »

Le chef de famille tend la main au dessus de la roche et regarde ses enfants qui ne se font pas prier. Une fois leurs mains au contact de la sienne, Pedro la pose sur la pierre.

*Rien ne change pour Pedro. Le souvenir qu'il en avait est en tout point identique. Cette énorme gerbe de lumière est restée aussi impressionnante qu'à la première fois. Ils se devinent plus qu'ils ne se voient. Pedro sent la confiance de ses enfants ; ils se tiennent la main et rien ne les inquiète. La seule chose qui ressort d'eux, c'est de la curiosité amusée, rien de plus. L'assurance des jumeaux est même impressionnante. Leur père, inquiet au début par une possible réaction de peur de ses enfants, est même surpris par la facilité avec laquelle ils visionnent les images qui défilent. La première est plus qu'étrange. Le sentiment de danger que Pedro a ressenti lors de son dernier flash est bien plus présent, maintenant, presque palpable. Ses enfants lui montrent quelque chose et, quand Pedro se retourne, c'est pour voir trois gringos descendre du bateau qui vient d'accoster au ponton principal de Porto Velho. Au moment où Pedro les voit, il comprend. Le danger qu'il devinait parce que loin dans le temps est maintenant bien présent. Ses fils l'ont bien ressenti aussi. Ce que Pedro n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi ils sont là... Il ne se sent pas à proprement parler en danger, et pourtant ces hommes sont mal intentionnés, c'est sûr. Ils possèdent des armes et, visiblement, ont déjà tué... Un de ses fils, il lui semble que c'est Garcia, se détache et vient se coller au trois hommes qu'il observe. On dirait qu'il est en train de lire à travers eux, comme s'il voulait lire ce qui est écrit dans leurs poches. La seconde d'après, Pedro et ses fils se retrouvent dans le stade de Maracaña en train d'applaudir un magnifique footballeur de dix-sept ans qui vient de leur faire gagner la Coupe du monde. Ils sont en 1954. Au moment où les détails de la Coupe du monde de foot allaient apparaître, un second jet de lumière inonde leur vision et les ramène dans le bureau de leur père.*

« Papa, ces hommes te recherchent... »

Garcia, qui est allé voir de plus près, est très excité.

« C'est toi qu'ils recherchent, mais ils ne savent pas qui tu es. Ils sont à

la recherche de quelqu'un qui possède une pierre violette, mais ils ne savent pas qui c'est...

— Tu as réussi à voir tout ça, toi ? demande Pedro...

— Oui, mais je ne sais pas comment j'ai fait. Je me suis juste demandé ce qu'ils avaient dans leurs sacs et, instantanément, je me suis retrouvé devant eux en train de lire les documents qu'ils avaient. Je peux même vous dire que leurs documents officiels sont signés d'un certain Truman. Ne me demandez pas comment j'ai fait pour lire de l'américain, je n'en sais rien. Ce que je peux dire aussi, c'est qu'ils cherchent une pierre violette avec probablement quelqu'un qui a des pouvoirs surnaturels. Je ne sais absolument rien d'autre. Ah si, ils sont armés, mais ça on le sait tous les trois, non ? »

Effectivement, ils ont senti les armes, la violence aussi.

« Garcia, je n'avais jamais fait ce que tu viens de réussir. Tu as vu à travers leurs vêtements et, en plus, tu as pu lire une langue que tu ne connais pas. C'est vraiment très impressionnant.

— Je ne sais pas comment j'ai fait, Papa. J'y ai juste pensé, j'ai trouvé ça facile, c'est tout. »

Le frère, un instant méditatif, enchaîne sans se démonter.

« C'est toi qui as tué ceux qui voulaient te prendre ta mine ?

— Pas directement, mais je me suis débrouillé pour la garder puisqu'elle est encore à nous...

— Alors, on va se débarrasser d'eux aussi. Tout le monde te connaît et sera prêt à te rendre service, c'est sûr !

— Quand on parle d'argent, mon fils, les amis n'ont plus la même valeur. Surtout, ne te fie qu'à ceux qui t'ont déjà prouvé leur amitié. Ceux qui se sont contentés de t'en parler n'en sont pas dignes, crois moi.

— Tu veux dire que tu n'as pas de véritable ami en ville ?

— Ça n'est pas ce que j'ai dit. Il y en a un petit nombre sur lesquels je peux compter, mais ils sont nettement moins nombreux que ceux qui m'appellent « mon ami ». On va devoir commencer par mieux connaître ces hommes et, seulement quand on en saura plus, on pourra envisager de passer à l'action. Pour le moment, je n'aurai pas besoin de vous. Il vaut mieux rester discret. J'espère que je peux compter sur vous ?

— Bien sûr, Papa, mais ne nous met pas à l'écart, s'il te plaît. Rappelle-toi qu'on sera quand même ensemble pour la prochaine Coupe du monde, ne l'oublie pas... »

Pedro s'est levé et est venu serrer ses enfants dans ses bras. Il est de plus en plus proche et fier d'eux et, comme en plus ils aiment le foot, alors...

Les trois Américains qui viennent de débarquer ont sûrement commencé par poser leurs valises quelque part. Alors, comme il possède, avec Lucinda, les deux plus *select* hôtels de la ville, il y a fort à parier que c'est dans un de ses établissements qu'ils ont posé leurs bagages. Pedro est ressorti de chez lui.

Doucement, une contre attaque est en train de se mettre en place. Pedro joue à domicile.

Avant de passer par son club, il va faire un petit détour par l'avenue de la Liberté où se trouve son premier hôtel, le plus proche du centre-ville et du port.

Il est tombé dessus du premier coup. Le directeur l'a vu arriver et est venu le saluer. Pedro l'a entraîné dans son bureau pour jeter un œil au registre. Deux minutes plus tard, les trois Américains n'ont pas encore posé leurs valises qu'ils n'ont déjà plus rien à cacher.

Deuxième étape, le club.

« Bonsoir Lucinda, Ronaldo est là ?

— Pas encore, il doit finir sa sieste au poste. Il ne va pas tarder, maintenant...

— Tu me l'envoies quand il arrive, s'il-te-plaît. Je suis dans le bureau en attendant. »

Pedro est comme chez lui ici. Depuis qu'il a réussi à se sortir de sa misère, ils ne se sont plus quittés et, même s'ils ne vivent pas ensemble, ils ont l'intimité que son mariage ne lui a pas apporté. C'est une vie qui leur convient parfaitement, à tous les deux. Ils ont leur indépendance et ne restent pas toute la journée à se marcher dessus. Ils ne l'auraient supporté ni l'un ni l'autre, d'ailleurs.

Même si Pedro a eu du mal au début quand Lucinda lui a conseillé de se marier avec la fille de son banquier, il a cru un moment qu'elle cherchait à se débarrasser de lui. Mais non, c'était tout simplement dans le but de préserver leur relation. Ils sont devenus rapidement de vrais amants au sens intime du terme, et pas uniquement d'un point de vue sexuel. Lucinda fait bien partie de ceux sur qui il peut compter et Ronaldo, le colonel de la pM de Porto Velho aussi. C'est d'ailleurs le parrain des jumeaux. Il n'a jamais cessé de le payer pour sa sécurité et celle de sa mine, mais les deux hommes savent parfaitement que Pedro n'en a plus besoin depuis longtemps. C'est devenu une façon de participer au bonheur de son ami

avec qui il prend toujours autant de plaisir à aller pêcher ou écouter un match à la radio.

« Vous m'avez demandé, monsieur le maire ? »

Le colonel de la pM de Porto Velho s'amuse au petit jeu du respect avec celui qui est devenu son ami au fil du temps.

« Entre, imbécile, et ferme derrière toi...

— Houla, c'est du sérieux. Tu as une brouille avec Lucinda ?

— Et pourquoi j'aurais une brouille avec Lucinda ?

— Ben, tu me fais venir au bureau et je dois fermer la porte derrière moi. Alors, comme tu n'a jamais de problème avec ta femme, je ne vois que Lucinda...

— Et tu veux me faire croire que tu es policier par vocation, toi ? Concierge, ça aurait été plus adapté, tu ne crois pas...

— Aller va, je t'écoute. Qu'est-ce qui se passe ?

— Ronaldo, cette fois, j'ai vraiment besoin de toi. Il va falloir être discret et, surtout, que tu ne me poses pas trop de questions. Tu crois que c'est possible ?

— Tu veux que je me fâche, c'est ça ? Tu as besoin d'une preuve d'amitié ? Tu t'imagines que c'est pour ton argent que je suis ton copain, c'est ça ?

— Arrêtes ça... Je sais bien que l'argent n'a rien à voir entre nous, mais je voudrais que tu comprennes que, cette fois-ci, c'est sérieux.

— Alors, si c'est sérieux, je suis ton homme. Vas-y, je t'écoute. »

L'officier vient d'enlever sa casquette, signe de grande concentration chez lui.

« Voilà, il y a trois Américains qui viennent de poser leur valises dans mon hôtel, avenue de la Liberté. Je t'ai noté leurs noms et numéros de passeport là-dessus. J'aimerais commencer par savoir ce qu'ils sont venus faire ici, mais attention, ils ne doivent pas se méfier de nous, pas question d'éveiller leurs soupçons sur notre surveillance.

— Tu te méfies d'eux ?

— J'ai de bonnes raisons pour ça, crois-moi...

— Si tu veux que je t'en débarrasse, tu me le dis. Je regarde ce que je peux faire...

— On en n'est pas encore là...

— Je vais faire une descente à ton hôtel demain matin et, sous prétexte

de contrôle, je vais sympathiser. S'ils n'ont pas les cuisses propres, ils vont vouloir faire copain. La police, c'est une bonne source de renseignement. »

Sous ses airs débonnaires et son gros ventre, le colonel Ronaldo Da Costa est loin d'être bête et, malgré la pique de Pedro tout à l'heure, concernant sa vocation, il sait que l'officier connaît parfaitement son métier. Il peut le laisser faire. Les deux hommes se sont levés, n'ayant plus rien à rajouter. L'officier passera déjeuner demain et lui fera son compte rendu en direct.

Pedro a mal dormi. La nuit, entrecoupée de rêves qui le mettent mal à l'aise, s'est enfin terminée sur une grosse averse qui a quand même eu la bonne idée d'apporter un peu de fraîcheur avant le lever du soleil. Les jumeaux ont interrogé leur père du regard pendant le cérémonial du café qu'il prend tous les jours avec ses enfants. L'ancien *garimpeiro* est resté fermé, à peine un mouvement de la tête qui voulait répondre non à une question restée vague et à laquelle de toute façon il n'aurait pas répondu. Les deux adolescents n'ont pas insisté. Ils savent ce que traverse leur père et n'ont pas pour habitude de parler à tort et à travers. Sitôt le café paternel avalé, la famille s'est éparpillée à ses occupations, et Pedro s'est enfermé dans son bureau pour relire une sixième fois la traduction de *Courrier sud* de Saint-Exupéry en attendant l'heure du repas.

À onze heures, monsieur le maire est enfin ressorti de son bureau pour aller à « son » club. C'est Lucinda qui l'accueille.

« Te voilà. Ronaldo vient d'envoyer un de ses hommes pour te dire qu'il ne sera pas là ce midi, mais le rendez-vous tient pour ce soir. Vous vous faites des rendez-vous secrets, maintenant, tous les deux ? Tu n'as pas viré ta *cuti* au moins ?

— Très drôle, Lucinda. Tu es de bonne humeur à ce que je vois...

— Autant que toi tu as l'air mal luné... Qu'est-ce qu'il a, mon maire préféré ? Besoin d'un massage avant le déjeuner ?

— Vous êtes bien aimable, comtesse, mais je n'ai pas vraiment la tête à ça, ce matin...

— Qu'est-ce qui vous arrive à tous les deux, aujourd'hui, hein ? Le policier qui est venu décommander le rendez-vous de Ronaldo m'a dit : «qu'il ne savait rien de ce qui se passait, mais que c'était quand même la première fois qu'il faisait un contrôle dans notre hôtel, avenue de la Liberté ». Tu étais au moins au courant, j'espère...

— Évidemment, c'est moi qui lui ai demandé...

— Et on peut savoir ce qui te passe par la tête pour demander au colonel

de la pM, et meilleur ami, de faire un contrôle dans ton hôtel ? »

Elle non plus n'est pas bête et, comme on ne peut rien lui cacher, il va bien falloir lui en dire un peu plus.

Quand elle a une idée derrière la tête, elle sait être franchement insupportable...

Le couple est resté à l'écart quelques minutes pendant que Pedro répète approximativement ce qu'il a déjà dit à Ronaldo.

« Et pourquoi tu t'intéresses particulièrement à ces *gringos* ? Ce ne sont pas les premiers qui viennent dans ta ville, quand même ? »

Évidemment, elle n'allait pas s'arrêter en route...

« Lucinda, je ne t'en dirai pas plus et, si tu ne sais pas tenir ta langue, je m'en vais.

— Houlala, il est bien secret ce matin, monsieur le maire. Ne t'inquiète pas, *meu corazon*, je sais tenir ma langue. Par contre, si vous avez besoin de moi, je suis là. Pour une fois qu'il se passe quelque chose dans ta ville...

— Comment ça « pour une fois qu'il se passe quelque chose dans ma ville » ? Tu ne crois pas que la mairie en fait suffisamment ?

— Et susceptible aussi... Ben, dis moi, ça doit être sérieux pour que tu sois dans cet état-là...

— Lucinda, tu m'énerves. Je m'en vais, tu es trop désagréable. »

Pedro se lève et sort sans se retourner. S'il l'avait fait, il aurait pu remarquer le grand sourire qu'arborait sa maîtresse satisfaite de sa petite vengeance consécutive au secret qu'il n'a pas voulu complètement partager avec elle.

À seize heures, il est allé chercher ses fils, et tous les trois ont fait la route sans rien dire, puis juste avant d'arriver à la maison, Pedro leur a quand même lâché un bout de phrase avant de repartir.

« Je n'ai pas de nouvelle, mais je vous raconterai quand j'en aurais. En attendant, toujours pas de bruit, d'accord ?

— ... »

Encore une fois, pas de risque de bavardage intempestif de la part de ses fils...

Cette fois, c'est Ronaldo qui est là le premier et, comme par hasard, Lucinda est assise avec lui.

« Tiens, le voilà. Tu vas pouvoir lui faire ton petit rapport... »

Apparemment Ronaldo n'a rien dit, et Lucinda est contrariée du secret qui unit les deux hommes. Mais au moment où elle se lève de table pour les laisser, Pedro pose sa main sur son l'épaule

« Reste, ma belle, ça tu peux l'entendre, ça ne me gêne pas... Alors, les *gringos* ?

— Voilà, quand je suis arrivé ce matin, il était sept heures et demi, les types étaient en train de prendre leur café. Ils n'ont pas eu l'air surpris de nous voir faire un contrôle de papier. Il y avait même cinquante dollars dans chacun des passeports... Des gens bien, à première vue...

— À part leur générosité désintéressée, tu as une autre information ?

— Attend, je raconte dans l'ordre, sinon je risque de me mélanger. Lucinda, demande-moi une bière, s'il-te-plaît. »

À peine servi, le colonel reprend.

« On a tourné en rond une heure dans l'hôtel pour faire comme si, et au moment de partir, il y en a un qui est venu me voir et il me dit comme ça : "Colonel, vous êtes un homme sûrement occupé, mais si vous pouviez nous consacrer un peu de temps, je pourrais vous dédommager... "

— Alors moi je réponds : "Il n'y a pas plus occupé que moi dans cette ville, tout le monde le sait, mais si le dédommagement est à la hauteur, je peux trouver quelques heures pour discuter..."

— Et donc, je ne suis pas venu déjeuner ce midi. On est resté deux heures à table, et ils n'ont pas regardé à la dépense. J'ai bien cru que j'allais devoir déboutonner mon pantalon au bout d'un moment... »

Pedro le coupe.

« Tu ne veux pas passer sur tes histoires de bouffe, s'il-te-plaît, c'est pas vraiment ça que j'attends comme information...

— J'y viens, j'y viens. Pour faire court, ils cherchent un truc bizarre. C'est un mélange de quelqu'un qu'ils ne connaissent pas mais qui aurait des pouvoirs divinatoires. Au début, je ne savais pas ce que ça voulait dire « divinatoire », mais j'ai fini par comprendre : c'est qui peut voir dans l'avenir. Et le type en question aurait une sorte de pierre violette. Je me suis même demandé s'ils ne me prenaient pas pour un débile..., mais non, ils sont tout ce qu'il y a de sérieux. Je leur ai demandé s'ils savaient plus précisément où chercher, mais ils n'en savent pas plus que le nom de la ville. Alors, à la fin je leur ai balancé le nom de deux chamans indiens. Il y en a un qui ne doit pas être bourré à cette heure-là et, l'autre, je ne l'ai pas vu depuis plusieurs jours. Il a dû retourner en forêt. Ils vont y passer un bon moment s'ils doivent interroger les indiens qui parlent aux esprits. Y

en a un derrière chaque verre de *cachaça*, ici...

— Ils n'ont pas plus de détails sur celui qu'ils recherchent ? Ils ne t'ont rien donné de plus, un grand, un noir, rien, juste qu'il a une roche violette et c'est tout ?

— Comme je te le dis : ni plus ni moins. Ils sont super pressés, apparemment. S'ils trouvent, j'ai droit à une grosse prime. Ils m'ont proposé dix milles dollars, ça fait un paquet, quand même ...

— Un paquet qui fait réfléchir ?

— Reste poli où je vais me vexer... »

C'est le moment où Lucinda choisit d'intervenir : « Il faut l'excuser, Ronaldo, je l'ai un peu taquiné tout à l'heure, et il est tout chamboulé, maintenant.

— Tu as raison, Lucinda. Excuse-moi, Ronaldo, c'était déplacé comme réflexion.

— C'est déjà oublié, t'inquiètes. Tu veux qu'on en fasse quoi de tes gringos ?

— J'ai bien peur qu'on doive s'en débarrasser...

— Et tu as une idée ?

— Moi, j'en ai une », explique Lucinda

Le lendemain soir, Ronaldo est au club et, apparemment en pleine forme, il a présenté ses nouveaux amis américains à tout le monde, et les plus belles entraîneuses de Lucinda ne les quittent pas des mains. La soirée se passe agréablement pour tout le monde. On parle de la guerre, bien sûr, mais aussi de la bombe atomique qui y a mis fin. Les États-Unis sont l'ami qu'il faut avoir et les trois hommes, particulièrement détendus devant l'accueil que leurs font ces Brésiliens qui ne ressemblent pas à grand chose. La *caïpirinha* est légère à boire, et le jus de citron qui la compose généreusement la rend douce sur la langue. Les *gringos* qui, bien évidemment, n'ont pas l'intention de vexer qui que ce soit, ne sentent que les effets des douces caresses que leurs prodiguent les « filles » de Lucinda. La soirée se passe doucement, mais sûrement, et la salle a commencé à se vider. En une demie heure le sirop de Maripota, que le serveur de Lucinda a mit dans les boissons des trois hommes, commence à faire de l'effet, et sa première réaction ne se fait pas attendre. Les trois Américains ont maintenant de plus en plus de mal à retenir une terrible envie d'honorer les jeunes filles qui leur tiennent compagnie depuis plusieurs heures.

Grâce aux judicieux conseils de Ronaldo, les trois Américains ont définitivement abandonné tous scrupules pour passer un agréable moment dans les chambres destinées à ces effets. Le sirop de Maripota est peu connu, mais redoutablement efficace. Si son premier effet stimule très efficacement celui qui est sexuellement déjà excité, il a comme second effet de faire irrésistiblement dormir et, vu les doses que leur a servies le barman de Lucinda, ils devraient arriver à baiser en dormant.

Aucun d'eux ne se réveillera plus, d'ailleurs. Leurs valises, armes et passeports ne réapparaîtront jamais non plus. En l'espace d'une nuit, les trois agents de la CIA ont définitivement été effacés du monde des vivants. L'Amazonie dispose d'une faune et d'un climat qui permet à la terre de reprendre définitivement ce qui lui appartient, sans que jamais rien ni personne ne s'en aperçoive.

## Chapitre 12

La CIA a mis les bouchées doubles, voire triples, sur la recherche de la roche.

La recommandation de Truman a même servi de prétexte au sein des sommités de l'agence pour installer *the American way of life* dans bon nombre de pays voisins qui ne demandaient rien à personne, à part qu'on les laisse s'émanciper à leur rythme.

Rien que pour l'année 1950, officiellement trois pays ont « bénéficié » du soutien de la CIA pour installer un dictateur plus compréhensible à leur tête. Le premier à subir la puissance de dissuasion des USA est le Nicaragua. Le 21 mai, Anastasio Somoza Garcia prend le pouvoir grâce à un coup d'État, majoritairement financé par les États-Unis, qui les laissera libre d'agir sur son territoire en échange d'un soutien de tous les instants contre les différentes rébellions qui tenteront leurs chances face à ce richissime producteur de café.

Le 28 juillet c'est le tour du Pérou, avec le général Manuel Odria. Celui-ci va bénéficier de l'expérience de l'agence nord-américaine dans le domaine de la manipulation et de la fraude pour inscrire un nouveau partenaire à la liste des pays acceptant le soutien financier et militaire des USA. Cela permettra ainsi une fouille plus profonde du pays susceptible d'accueillir la roche que la CIA recherche toujours aussi avidement.

Dans les premiers jours d'octobre, c'est Guetelio Vargas, au Brésil, qui va bénéficier, plus discrètement cette fois, du soutien financier américain pour asseoir son autorité sur le pays déjà soumis aux pressions russes. Vargas, ouvertement anticommuniste, sera un soutien permanent pour les USA dans leur politique expansionniste sud-américaine, au moins jusqu'à son suicide quatre ans plus tard...

Truman reste constamment informé des recherches qu'effectuent les différentes stations implantées dans des pays amis. Les recherches dans les zones moins favorables ne sont pas pour autant arrêtées ; un grand nombre d'agent de la CIA quadrille les régions les moins praticables, et les rapports qui arrivent sur le bureau de la Maison blanche, bien que tous vides de bonnes nouvelles, n'en sont pas moins nombreux.

Jacobo Arbenz Guzman est le premier président, du Guatemala, à

contrer les États-Unis en mars 1951. Longtemps soupçonné d'être pro-communiste, celui-ci fait tout pour diminuer l'emprise de la CIA implantée dans le pays par l'intermédiaire de l'United Fruit company. Ce qui ne fait que ralentir les recherches au Guatemala.

La même année, les recherches américaines de la roche seront aussi ralenties, mais dans une moindre mesure, en Bolivie. Encore une fois, un président démocratiquement élu va diriger le pays malgré un contre-pouvoir bien organisé et prêt à tout pour revenir à une coopération avec les États-Unis. Coopération qui n'aura pas lieu puisque Victor Paz Estenssoro restera plus de douze ans aux commandes du pays.

oOo

Jusqu'à l'élection d'Eisenhower en novembre 1952, Truman est convaincu qu'il trouvera la roche, source de tout ce qu'il faut à son pays pour prendre définitivement la tête de ce monde qui ne demande qu'à suivre le bon exemple, celui de l'Amérique.

C'est le 5 novembre précisément qu'il va réagir une dernière fois. Truman s'est enfermé dans son bureau qu'il laissera à Eisenhower le 20 janvier 1953. La couleur violette de la roche est toujours aussi séduisante, le trente-troisième président des États-Unis, pour encore quelque semaines, n'a pas fait de nouveau flash depuis qu'il a mis la CIA sur l'affaire mais, maintenant, plus question de tergiverser, il doit trouver la roche coûte que coûte, pas question de laisser cet honneur à son successeur. Eisenhower est sans conteste un héros de guerre, et il ne fait pas l'ombre d'un doute qu'il soit un véritable patriote mais, ce qui gêne Truman, c'est qu'il soit Républicain, et ça, on peut dire ce qu'on veut, mais ça ne passe pas. Un Démocrate aurait certainement eu plus de chance de se voir partager la trouvaille qu'un Républicain. Il se contentera d'une dernière vision pour la trouver et gardera les derniers morceaux pour un autre président démocrate si jamais il n'aboutit pas.

La sécurité a été prévenue : pas un bruit pendant un quart d'heure. Alors tout le monde a fermé les portes capitonnées et les téléphones sont débranchés jusqu'à nouvel ordre. Truman fait un dernier récapitulatif devant une carte des Amériques et visualise les dernières images qu'il a eues pendant son précédent flash deux ans plus tôt. La sensation de vertige qui l'a empêché de voir où il « atterrissait », les trois années de recherches infructueuses, les mots employés par le personnage en gros plan, « mina de ouro » ou « mina de oro », là aussi il y avait un doute.

Quand la mémoire des événements qu'il veut mettre en avant est redevenue parfaitement claire, il respire profondément et pose sa main sur la pierre.

*La vague de lumière l'envahit complètement mais, cette fois-ci, la surprise ne le déstabilise pas. L'espace d'un instant, Truman se voit quitter son corps qui reste assis immobile à son bureau. Puis, en une fraction de seconde, il se retrouve projeté à travers son pays. La vitesse à laquelle sa vision se déplace est ahurissante. En une fraction de seconde, il sort des États-Unis pour survoler le Golfe du Mexique, puis il reconnaît Cuba dont il a souvent examiné la carte avec son état-major. À peine le temps de s'en rendre compte qu'il traverse la côte vénézuélienne que l'immense forêt verte enchaîne au bleu de la mer des Caraïbes en un clin d'œil. L'image s'arrête sans prévenir sur le visage d'un homme qu'il reconnaît. C'est le même qui parlait lors de son dernier flash mais, cette fois-ci, le peu d'espagnol qu'il a étudié lui fait comprendre que ce qu'il entend n'en est pas, c'est du portugais. Il est au Brésil, et pas ailleurs. Il se situe même à proximité immédiate de la frontière avec la Bolivie. Truman visualise clairement la ville où se trouve l'homme qui est en train de parler. Avec la Bolivie à côté et cette rivière qui conduit jusqu'à sa ville, la première carte venue répondra à son interrogation. À l'instant où il prend conscience du lieu, une énorme sensation de vertige lui fait perdre le sens de la réalité. Quand il reprend conscience de son environnement, c'est pour se demander s'il n'est pas en train de devenir fou. Devant lui, il y a un homme en scaphandre argenté, surmonté d'un casque bulle en train de planter un drapeau américain sur un coin de désert. Après un court instant de trouble, il reconnaît le satellite naturel de la terre, la lune. Le vaisseau spatial qui se trouve derrière le personnage lui confirme la réalité de sa vision. Les Américains y seront les premiers. La joie qui l'étreint est de courte durée, juste le temps d'une vision de la terre au loin qu'une lumière aveuglante le ramène étourdi au présent de son bureau.*

Cette fois, ça y est, il sait. Plus question de perdre de temps, il ne lui reste que deux mois d'une présidence qui s'achève. La première des choses à faire est de convoquer d'urgence le directeur de la CIA qu'il a mis en poste pour activer ses recherches, Walter Bedell Smith. Les deux hommes se connaissent bien, et même s'il n'est pas coutume que le président se lance dans des opérations clandestines une fois son successeur connu, Walter lui fera bien cette fleur. Effectivement, ça ne lui pose pas de problème de lancer une action sur un bled perdu au fond du Brésil, mais le directeur de la CIA avertit le président : ce sera la dernière, après il devra passer la main. Pas de problème pour Truman qui arrive ainsi à obtenir les

trois officiers en civil pour mener à bien l'ultime opération qui, cette fois-ci, lui permettra enfin de faire aboutir ses recherches.

Les opérations intrusions sous-entendent que la violence peut être utilisée pour forcer un résultat. En un mot, les trois agents auront carte blanche pour ramener une pierre qui émet de la lumière violette...

Les trois hommes sont partis de Rio où est installée l'agence américaine. À Belém, ils ont pris un avion-taxi et, après vingt-quatre heures à Manaus, ils ont pris le bateau qui relie deux fois par semaine la capitale du Rondônia.

« Comment ça, pas de nouvelle de votre équipe ? Tu envoies des professionnels du renseignement chez des culs terreux et tu me dis qu'ils ne sont même pas capables de nous tenir au courant des avancées de leurs recherches ? »

Le ton si conciliant, utilisé il y a deux semaines, a bien changé. Pour Truman, si cette opération échoue, il peut dire adieu à son projet d'hégémonie américaine sur le monde. Pour le directeur de l'agence, il faudra trouver des explications s'il y a de la casse, et ça n'est jamais bon un échec au moment où une nouvelle équipe va se mettre en place...

« L'agence de Rio nous dit que la seule communication possible passe par la poste et, encore, à certaines heures et jamais quand il pleut. C'est une transmission radio. N'oubliez pas que nous sommes au fin fond de la forêt amazonienne, monsieur le président...

— À quand remontent les dernières nouvelles ?

— Il y a quatre jours, ils quittaient Manaus. Depuis nous n'avons pas de nou...

— Alors envoie une autre équipe !

— Je ne peux pas faire ça, monsieur le président...

— Et pourquoi, je te prie ? »

Énorme colère de Truman qui voit s'envoler sa dernière chance pour une raison qui lui échappe.

« Parce que votre mandat touche à sa fin, monsieur le président, et nous étions d'accord sur ce sujet. De plus, il n'y a pas trente-six équipes d'intervention en permanence au Brésil. Je ne peux que vous conseiller de patienter quelques jours. Ce sont de vrais professionnels et ils finiront par vous donner des nouvelles. Si ça se trouve, ils sont déjà sur le chemin retour pour Manaus... »

Truman a violemment raccroché le téléphone. Sa frustration est à la

hauteur de ses ambitions, énorme.

Fin décembre, il a compris. La recherche de sa roche n'aboutira pas. L'équipe des trois agents qu'a envoyé l'agence n'a pas refait surface. Un membre de la diplomatie américaine est bien allé à Manaus où il a retrouvé la trace du passage de l'équipe en partance pour Porto Velho, mais il n'a rien trouvé, à part les talons des billets qu'ils ont achetés pour le vapeur. Impossible même de savoir s'ils sont arrivés à destination. Dans la capitale du Rondônia, personne n'a vu de *gringos*, où plus précisément pas d'autres que ceux qui travaillent pour une mine canadienne en forêt, mais eux ils les connaissent déjà. Dans les hôtels de la ville, ça n'a rien donné. Ils ne sont sur aucun registre, et le colonel de la police militaire qui a reçu le diplomate lui a certifié que, si trois *gringos* étaient venus se promener dans sa ville, il les aurait certainement remarqués.

Alors, comme pour toute opération clandestine, la CIA ne fait pas de bruit. Le dossier est définitivement refermé et Eisenhower est investi président le 20 Janvier 1953.

oOo

Le président sortant a rencontré, comme la tradition l'exige, le nouveau président en tête à tête pour qu'ils puissent se mettre au courant des dossiers les plus délicats. Puis, avec une poignée de main chaleureuse devant la presse présente sur le perron de la Maison blanche, ils se sont quittés en excellents termes pour deux adversaires politiques. La presse écrira même que la transition s'est faite de façon exemplaire entre deux grand hommes qui n'ont pour but que d'œuvrer au bien-être de leurs concitoyens. Truman n'a rien dit pour la roche et ses visions. La frustration qu'il a dû avaler lui est restée coincée en travers de la gorge. Et s'il s'est avancé à expliquer que l'avenir des États-Unis était sur la lune, il s'est limité à cette unique référence de son ultime vision.

On ne saura vraiment jamais si l'allusion qu'a faite Truman, lors de leur entrevue à huis clos à propos de l'espace, a séduit Eisenhower, mais le fait est que ça restera le moteur principal de la recherche américaine pendant les deux mandats du président républicain.

À la CIA les choses ont changé aussi. Le fidèle Walter Bedell Smith, qui a aidé Truman, s'est fait virer par le nouveau président, et le poste de directeur de la « compagnie » est désormais entre les mains d'Allen Dulles, fidèle ami d'Eisenhower. Les recherches sur cette pierre ne sont apparues dans aucun rapport, et les directeurs de service, au courant des

recherches en Amérique du sud, se sont bien préservé de détailler « le caractère original » du travail demandé à une organisation sensée à l'origine traquer les espions russes.

La roche, ou du moins ce qu'il en reste, va passer les huit années suivantes à se faire oublier dans le grenier de la maison familiale de l'ancien président.

Elle attendra le mois de novembre 1961, le 18 précisément, pour que Truman, qui s'est retiré de la vie politique, ne la ressorte de son sac. En fait, s'il a tenu à la voir une dernière fois, c'est qu'il a rendez-vous avec Kennedy le lendemain, démocrate lui aussi...

« Merci de m'accorder quelques instants, monsieur le président.

— Entre présidents, et démocrates de surcroît, il serait dommage de ne pas prendre quelques conseils. Le monde entier est tendu, et je ne cracherais pas contre le remède miracle dont vous m'avez parlé au téléphone.

— Monsieur le président, ce que j'ai à vous montrer revêt un caractère quelque peu surprenant, je vous l'accorde, mais aussi vrai que j'ai été président des États-Unis et que j'ai pu terminer la guerre contre le Japon, ce que je vais vous montrer, et vous expliquer, est la pure vérité. »

Kennedy, surpris par le caractère aussi peu formel que sérieux de l'explication de Truman, gigote sur sa chaise et décroche son interphone.

« Mademoiselle, s'il-vous-plaît, faites en sorte qu'on ne me dérange pas pour le moment. »

Truman n'en demandait pas tant.

« Voilà, je vous ai apporté une roche particulière dont je vais vous expliquer en quelques mots l'utilisation. »

Truman ouvre la caisse métallique qu'il a faite apporter par la sécurité jusqu'au bureau ovale, puis met les gants et sort le sac. Quand Truman l'ouvre et que la lumière violette éclaire doucement le bureau, Kennedy se rapproche, interpellé par l'incongruité de la curieuse cérémonie.

« Très joli, en tout cas. Je vois que vous avez mis des gants, y a-t-il un risque à la toucher ?

— Pas le moins du monde, monsieur le président. Si j'ai mis ces gants, c'est pour que la pierre ne perde pas son effet.

— Pouvez-vous être plus précis ?

— Bien sûr. Le pouvoir de cette roche réside justement dans le contact que nous avons avec elle. Tant qu'elle n'est pas en contact direct de la

peau, il ne se passe rien d'autre qu'une jolie lumière violette, mais au contact tout change.

— Qu'entendez-vous par « tout change » ?

— En fait, il se passe deux choses, et c'est pour cela que je porte des gants. La première est que cette roche, ou plutôt l'éclat de cette roche, ne peut être utilisé qu'une fois. C'est le principe de l'allumette. Deuxième chose, et mes prédécesseurs ne l'avaient pas compris, sans fausse modestie, au moment où elle nous montre notre avenir, on arrive à diriger la vision vers le but qui nous intéresse particulièrement.

— Excusez-moi, vous avez bien dit « elle nous montre notre avenir » ?

— Oui, tout à fait. Je comprends parfaitement le caractère incongru de mon histoire, mais je peux vous assurer que des présidents américains, depuis maintenant quatre-vingt ans, s'en sont servis pour diriger le pays. Vous n'êtes pas le premier, mais peut-être le dernier...

— Vous voulez me dire que c'est là tout ce qui reste de cette roche miraculeuse ?

— Oui et non... Je vous explique. Sous Roosevelt il y a eu un incident où ceux qui s'en occupaient à ce moment ont remarqué que la dernière vision qu'ils avaient faite ne se concrétisait pas, mais personne n'en a tiré de conclusion, et les visions qu'elle procure ont repris. Quand est venu mon tour, ma première vision a été contrariée par une nouvelle totalement inattendue, rendant impossible le déroulement de ma vision. J'en ai donc déduit, après bon nombre de questions à mes prédécesseurs, qu'une autre roche court-circuitait en quelque sorte la nôtre, rendant nos visions d'avenir incertaines. Voilà pourquoi je vous dis que, oui, c'est tout ce qui en reste, mais non, il doit y en avoir une autre.

— Dites-moi, si je résume bien la situation, cette roche a le pouvoir de me montrer l'avenir que je souhaite et, pour cela, il faut que je la touche. Mais si j'ai bien compris, je ne pourrai le faire qu'une fois, c'est bien ça ?

— Pas tout à fait. Il reste de quoi faire trois visions, et je peux en casser un éclat pour que vous fassiez vous-même la découverte de son pouvoir. Mais les deux derniers morceaux restant ne devront servir qu'à retrouver l'autre pierre qui fait des interférences sur nos visions. Si nous retrouvons l'autre roche, le pays pourra de nouveau en bénéficier, alors que si nous utilisons ces derniers morceaux sans rechercher l'autre pierre, nos visions risquent fort d'être fausses et nous aurons gaspillé son formidable pouvoir.

— Je commence à comprendre. Vous souhaitez que je fasse un essai pour me convaincre de ce que vous êtes en train de me dire et, qu'une fois

convaincu, je puisse me lancer, grâce aux deux derniers morceaux, à la recherche de l'autre pierre qui se trouve je ne sais où ? C'est bien ça ?

— C'est exact, monsieur le président.

— Et vous voulez faire ça ici, maintenant ?

— Si personne ne nous dérange, rien ne nous en empêche. Avez-vous quelques contrariétés qui pourraient servir de guide à votre vision ?

— Vous avez été vous-même président une dizaine d'années si je me souviens bien, et vous me demandez si j'ai quelques contrariétés ? La dernière en date est de taille, les missiles balistiques russes sur Cuba, vous trouvez ça suffisant comme contrariété ? »

Truman sourit, c'est vrai que ça n'est pas ça qui manque...

« Vous avez raison, j'entendais par là une plus grande que les autres. Il vous suffit de vous asseoir dans votre fauteuil, là même où j'ai fait la dernière de mes visions et, une fois que vous vous êtes remémoré les détails de l'affaire, vous posez votre main sur la pierre. Elle fera le reste.

— Vous me certifiez qu'il n'y a aucune séquelle et que ça ne durera pas longtemps ?

— Aucune séquelle, vous avez ma parole. Pas de douleur non plus. En fait, c'est même agréable et, pour la durée de l'opération, pas plus d'une poignée de secondes.

— Eh bien, soit, allons y. Il faut savoir prendre des risques dans la vie, vous ne croyez pas ? »

Truman prend le maillet et, après un instant pour prendre ses marques, donne un coup sec et casse la roche comme s'il avait fait ça toute sa vie. Une fois le plus gros des deux morceaux rangé dans le sac avec le reste du matériel, Truman ferme la malle et montre la pierre luminescente à Kennedy.

« Voilà, monsieur le président, asseyez-vous et pensez à ce qui vous contrarie puis, quand vous êtes prêt, vous posez votre main dessus. »

Kennedy s'assoit et ferme les yeux quelques instants, puis sans plus se poser de questions, pose sa main sur la roche luminescente.

*Kennedy a un instant de panique devant l'énorme quantité de lumière qui se déverse dans son esprit, puis tout de suite il se voit survoler Cuba et ses silos que les Russes sont en train d'installer. À peine le temps de comprendre ce qui se passe qu'il devine la flotte américaine faire un blocus autour de l'île mais, parallèlement à sa vision d'altitude, Kennedy est assis à côté de Khrouchev. Le premier secrétaire russe a l'air aimable,*

*et la discussion, même si elle reste délicate, semble bien se passer. Ce grand moment de diplomatie donnera lieu finalement à un échange de missiles. Le premier retirera ceux qu'il a installés en Turquie et, l'autre, ceux qui sont en cours d'assemblage à Cuba. Puis, en une fraction de seconde, tout s'est accéléré. Il est maintenant à Washington, et parle avec un Noir. C'est une vision qui désarçonne Kennedy un instant, pas à cause de la couleur de peau de son interlocuteur, mais plutôt parce qu'elle fait suite à d'intenses discussions. L'homme en question n'est pas n'importe qui. Tout le monde le connaît maintenant aux États-Unis, c'est Martin Luther King. Ils parlent des droits de l'homme, égalité des chances, et tous les deux se retrouvent sur la même longueur d'onde, même si Luther King pense que ça ne va pas assez vite. Une autre vision vient se superposer à la précédente. C'est l'image étrange d'un nouveau téléphone qu'on vient de poser sur son bureau, il est rouge, et c'est justement ça qui le rend bizarre. Ce doit être la ligne téléphonique dont ils ont parlé avec Khrouchev. Il leur permettra d'éviter les malentendus entre les deux nations à l'avenir. La dernière image est celle rassurante de sa réélection en 1964. Quand le flux de lumière le ramène au présent, il est presque souriant, l'expérience a été largement concluante.*

« Wahou !

— ...

— Très, très impressionnant. C'est tout à fait fantastique, quelle vision, les images sont si nettes, et tout est tellement vrai, c'est tout à fait incroyable.

— Comment vous sentez-vous ?

— Parfaitement bien, ni mal de tête, ni mal au dos, vraiment très bien...

— Êtes-vous satisfait de vos visions, monsieur le président ?

— Très. J'ai trouvé la solution pour régler mon différent avec les Russes à Cuba. Nous allons nous partager entre fermeté et négociations, ça me semble tellement juste que je suis quasiment certain de ne pas me tromper.

— C'est le signe qui surprend le plus à chaque fois. Ce n'est qu'une vision, mais on pourrait jurer que c'est ce qui va se passer. C'est acquis d'office en quelques sortes...

— Je comprends mieux votre frustrations quand vous avez découvert que vos visions avaient été remises en cause...

— En espérant que ça ne vous arrive pas, monsieur le président. »

Kennedy marque un temps d'arrêt et reprend la parole.

« Voilà ce que je vous propose. J'ai besoin de vérifier que ce que j'ai vu va bien se réaliser avant d'aller plus loin, mais dès que j'ai la confirmation de mes visions, je vous fais revenir avec les restes de votre roche et vous m'expliquez plus complètement comment vous voyez les choses, ça vous va ?

— Tout à fait, monsieur le président. Quand vous êtes prêt, on se lance à la recherche de l'autre roche. Votre aide est indispensable pour la récupérer. »

Les deux hommes se sont serré la main, puis Truman est allé chercher deux agents pour transporter sa caisse jusqu'à sa voiture.

Une fois seul, Kennedy reste scotché la tête dans son « voyage ». Tout lui a semblé tellement vrai, les images qu'il a vues sont tellement imprégnées de réalité qu'il n'ose à peine mettre en doute ce qu'il a vu, ni a fortiori la solution qu'elles apportaient.

Un instant il a envisagé de récupérer les restes de la roche à des fins personnelles mais, en y réfléchissant, et toujours dans l'hypothèse que ce que Truman a raconté est vrai, il vaut mieux se servir des derniers morceaux pour essayer de retrouver l'autre roche. Ce serait certainement plus avantageux.

Kennedy a patienté tranquillement. Une fois les négociations réalisées avec les Russes, il a pu respirer et regrimer dans les sondages. La Baie des cochons est presque oubliée... Fin août 1963, les dernières visions qu'il a eues vont enfin entériner la réalité du pouvoir de cette roche. La première concerne une marche dans Washington. À la tête de l'immense cortège qui défile, il y revoit le même homme avec lequel il a parlé dans son flash. Le discours est le même lui aussi, surtout cette phrase qu'il n'oubliera plus : « I have a dream... »

Lui aussi commence à en avoir des rêves...

Le 30 août au matin, c'est la nouvelle qu'il attendait, pendant la nuit les techniciens ont branché un téléphone destiné exclusivement à communiquer avec l'Union soviétique et, sans avoir rien dit à personne, Kennedy s'épanouit devant la couleur du poste : il est rouge...

J. F. Kennedy a appelé Truman le lendemain. Il a expliqué très succinctement à l'ancien président, tout de même âgé de soixante-dix neuf ans, qu'il valait mieux lui envoyer une voiture, non seulement ce serait plus discret, mais ce serai sûrement plus simple.

Le lendemain, Truman est dans le bureau de Kennedy et, quand les deux agents de sécurité apportent la caisse, Kennedy est le premier à se lever.

« Déposez ça là, s'il vous plaît, et demandez à ce qu'on ne nous dérange surtout pas, C'est bien clair ?

— Tout à fait, monsieur le président. »

Les deux hommes sont ressortis sans un mot, plus personne ne les dérangera jusqu'à nouvel ordre.

« Nous y voilà. »

Kennedy montre d'un geste de la main la partie de son bureau où repose un drôle de téléphone.

« Vous avez devant vous la dernière partie de la vision que j'ai eue lors de votre dernière visite : un téléphone rouge...

— Vous avez vu un téléphone rouge ?

— Absolument mais, malgré les apparences, ça n'est pas sa couleur qui le rend si particulier ; celui-là est la preuve que les relations russo-américaines vont mieux ; c'est la ligne directe entre les deux chefs d'État, explique Kennedy. Mais revenons en à notre affaire, voulez-vous ?

— Avec plaisir, monsieur le président. Je vous explique plus en détail les dernières recherches que j'ai effectuées pour retrouver l'autre roche, il y a maintenant plus de huit ans. Vous pourrez certainement mieux vous rendre compte de la suite à donner. »

Truman se gratte la gorge et reprend.

« Comme je vous l'ai déjà expliqué, les interférences d'une autre pierre rendent nos visions aléatoires, et nous risquerions fort de gaspiller nos derniers morceaux de roche si nous ne nous emparons pas de l'autre pierre. C'est pour cette raison que le jour où j'ai récupéré notre roche, utilisée de façon très égoïste jusqu'à présent, je me suis tout de suite lancé à la recherche de l'autre. Le premier flash que j'ai fait dans ce sens était trop puissant et m'a déstabilisé, de sorte que je n'ai pu que localiser quelques pays où elle était susceptible de se cacher. Puis, pour ne pas utiliser nos derniers morceaux, j'ai mis en place un ratissage géant des pays concernés par ma vision, mais ça n'a rien donné non plus. Aux dernières heures de mon mandat, j'ai fait un ultime flash qui s'est montrée bien plus précis, et j'ai enfin pu localiser la ville où elle se trouve : Porto Velho, capitale de l'État du Rondônia, au fin fond du Brésil. J'ai ensuite réussi à convaincre le directeur de la CIA de l'époque d'envoyer en toute urgence une équipe pour tenter de récupérer la roche, mais la mission a été un fiasco, les trois agents ayant totalement disparus de la surface du globe. Depuis ce temps-là, j'attends qu'un démocrate revienne au pouvoir.

— Et qu'attendez-vous de moi précisément ?

— Personnellement, je n'attends rien. J'ai juste le souhait de voir l'énorme pouvoir de cette roche aider notre nation dans sa lutte contre des idées qui nous amèneraient à la catastrophe.

— Et comment voyez-vous la suite de l'opération de récupération ?

— En deux points. Premièrement, une vision plus précise, je vais vous expliquer comment faire pour augmenter vos chances de localiser la roche. Deuxièmement, il faut envoyer une équipe plus performante sur place avec ordre de ramener la roche coûte que coûte. Plus question de tergiverser, fini les ronds de jambes. Une fois la roche en sécurité, vous n'aurez plus qu'à l'utiliser du mieux possible pour servir votre pays.

— Alors, nous sommes d'accord ! Voulez-vous que nous fassions la vision tout de suite ou préférez-vous que je me prépare avant ?

— Je pense que nous pouvons faire ça maintenant. Il va juste falloir que nous parlions un peu de cette ville du Brésil, et peut-être aussi des quelques détails que j'ai vus lors de mon dernier flash.

— Je vous écoute... »

Pendant une demi-heure, Truman a expliqué tout ce qu'il sait sur l'endroit où se trouve la roche. Et Kennedy que l'expérience passionnée, n'hésite pas à demander des détails. Truman a fini par sortir le dernier bloc de roche luminescent du sac et, d'un geste qu'il maîtrise bien, l'a cassé en deux morceaux pratiquement égaux.

Kennedy est assis confortablement devant l'éclat violet qui l'éclaire doucement. Un dernier regard à Truman qui hoche la tête et il pose la main sur la pierre.

*Toujours cette fulgurante vague de lumière immédiatement suivie par la première image. Kennedy est littéralement propulsé de sa chaise à travers le ciel, sa vitesse de déplacement est faramineuse. Pas le temps de comprendre ce qui se passe qu'il se retrouve devant une belle maison en grosses pierres. Il est en pleine ville mais ne la reconnaît pas. En fait, il sent que c'est la ville dont Truman a parlé juste avant sa vision. Il devine du coin de l'œil la grande rue qui s'allonge jusqu'à une place en bordure de rivière. « N° 18 », il ne l'oubliera pas. L'homme qui sort est petit et mince, mais vu le comportement de ceux qui le croisent, c'est certainement un des notables de la ville. À peine le temps de regarder ce qui se passe dans la rue qu'il se retrouve à l'intérieur de la bâtisse, mais pas n'importe où, il est dans un bureau inoccupé juste devant un meuble en bois. Rien de particulier sur ce meuble, mais le fait est qu'il y est comme attiré. À peine une seconde pour jeter un coup d'œil autour de lui qu'une énorme quantité*

*de lumière le ramène au présent du bureau ovale.*

« C'est vraiment très impressionnant. Est-ce qu'on arrive à s'habituer à cette lumière au bout d'un moment ?

— Pas vraiment. Plus la roche est grosse et plus la lumière est intense.

— J'ai trouvé où est la pierre. Elle est dans une villa bourgeoise du centre-ville, au n° 18 de l'avenue qui part perpendiculaire à la place qui donne sur le port.

— Voilà la bonne nouvelle ! Félicitations, monsieur le président ! Avez-vous vu le nom de celui qui détient la roche ?

— Non, rien de ce genre, juste la maison et son bureau au rez-de-chaussée, deuxième porte à gauche dans le couloir.

— C'est une excellente nouvelle. Passons à la suite, voulez-vous ?

— Je me sers un verre et je suis de nouveau opérationnel. »

J. F. K se lève et, sans rien proposer à Truman, se met une rasade de Bourbon derrière la cravate.

« Juste ce qui faut pour se remettre les idées en place. Je vous écoute.

— Je pense qu'il vaut mieux laisser faire l'armée que la CIA. Ils ont certainement fait d'énorme progrès, et certains de leurs commandos devraient être tout à fait à la hauteur.

— Excellente idée encore une fois. Je reconnais bien là le fin stratège qui a su mettre fin à la guerre du Pacifique... »

La réflexion pourrait être considérée comme blessante. Truman n'a pas vraiment utilisé la ruse pour battre les japonais ; il leur a lancé deux bombes atomiques sur la tête, et ça n'était pas vraiment une tactique très sophistiquée.

« Je vous remercie, monsieur le président, mais cette fois-ci, je pense qu'il vaudrait mieux laisser « Enola gay » hors de l'affaire...

— Je vois que vous n'êtes pas susceptible, et c'est tant mieux. Il m'arrive d'avoir un humour particulier mais, pour en revenir à votre proposition d'utiliser des commandos, ça risque d'être un peu lourd à expliquer, vous ne trouvez pas ? Il n'est pas question d'aller faire la guerre au fond de la forêt amazonienne. Une bonne équipe d'intervention de la CIA devrait en venir à bout, qu'en pensez-vous ?

— Je vous rappelle que nous avons déjà perdu trois professionnels et que, si on recommence du bout des doigts, on risque de la perdre définitivement. J'insiste, il faut un groupe armé et, si possible, avec de gros moyens.

— Et moi je vous répète qu’il n’est pas question d’aller faire la guerre. Je ne sais pas si vous vous souvenez de la Baie des cochons à Cuba, mais je ne l’ai toujours pas digérée, et l’opinion publique non plus, d’ailleurs...

— Alors, que proposez-vous ?

— Si trois ou quatre hommes vous semblent trop justes, je vous propose de mettre deux équipes de quatre, mais tous membres des forces spéciales de la CIA...

— S’ils savent rester discrets, ça doit pouvoir se jouer...

— D’après moi, il faut louer un bateau à Manaus et arriver de nuit. Une intrusion de nuit, il n’y a que ça de vrai pour déstabiliser, paraît-il...

— Je pense que, pour ça, ils doivent savoir comment faire, monsieur le président.

— Vous avez raison. Je vais faire venir le bureau des opérations spéciales, et nous monterons une opération de tout premier ordre, ne vous inquiétez pas. »

Kennedy s’est levé pour raccompagner son visiteur, mais celui-ci s’arrête devant la malle qui contient le dernier morceau de roche.

« Je crois qu’il est temps pour moi de tourner la page de cette magnifique aventure, monsieur le président. Je vous laisse de quoi faire une dernière vision, ne la gaspillez pas. Si vous ne ramenez pas celle qui se trouve au Brésil, ce sera votre dernier morceau. »

Les deux hommes se serrent la main et Truman quitte définitivement le bureau ovale où il a tant fait pour son pays.

## Chapitre 13

José et Garcia ont dix-neuf ans ce 12 octobre 1963. Ce sont de beaux jeunes hommes qui font non seulement la joie de leurs parents et des filles de la ville, mais plus surprenant, celle aussi de Ronaldo et Lucinda qui les ont définitivement « adoptés ». Pedro ne leur a rien caché de la relation qu'il entretient depuis toujours avec la tenancière du bordel, mais ça n'a pas eu l'air de les chagriner plus que ça ; à vrai dire, ils le savaient depuis longtemps.

Comme la quasi totalité des jeunes hommes de Porto Velho, ils sont venus faire leurs « classes » dans les salons de Lucinda et Ronaldo qui, sous prétexte de protection, les a suivis plusieurs fois dans leurs virées. Mais lui, contrairement aux jumeaux, ne sait pas s'arrêter. Le colonel de la pM les emmène pêcher aussi quand il n'y est pas avec leur père. Ils ont une vie de rêve à Portho Velho, et l'intelligence dont ils font preuve les a rendus tout aussi populaires que leur père.

Des deux enfants matures qui ont partagé le secret de leur père à presque dix ans, il ne reste rien. L'ancien *garimpeiro* a tout de suite compris qu'il valait mieux leur apprendre la vie plutôt que ses théories. Pour leur dernier anniversaire, celui des dix-huit ans, Pedro les a embauchés comme contremaîtres à la mine. Ils y sont restés six mois sans jamais mettre en avant leur position sociale et, là non plus, ils n'ont pas déçu. Les premières semaines se sont passées à se soigner mutuellement les ampoules qui ont colonisé leurs mains sans jamais se plaindre. Puis est venu le temps où l'organisation du travail a demandé une nouvelle remise à plat. Encore une fois, personne n'a remis en cause la pertinence de leurs remarques et, depuis le mois dernier, ils sont en train de chiffrer les nouveaux matériels qu'il ne manquera pas de falloir acheter pour adapter la production aux nouvelles configurations d'exploitation du gisement. Les deux garçons se sont passionnés pour l'exploitation paternelle, et Pedro l'a bien vu. Comment ne pas le voir, d'ailleurs ? En six mois, ils prennent la main sans que cela ne gêne personne. Apparemment, il est le seul étonné, même eux n'ont pas remarqué qu'ils étaient en train de prendre les décisions finales à la place de leur père.

Ils sont sa fierté.

La moitié de la ville est réunie devant la maison familiale ce matin.

C'est non seulement la fête de Notre-Dame d'Aparecida, respectée à travers tout le Brésil, mais c'est aussi leur anniversaire.

Pedro a voulu que celui-ci soit à la hauteur de l'estime qu'il leur porte.

La matinée a été entièrement consacrée à la Sainte Vierge mais, l'après-midi, les choses ont pris une tournure plus débridée. Quand le soleil a commencé à laisser tout le monde respirer, c'est à dire juste après la sacrosainte heure de la sieste, tous les invités se sont retrouvés devant la maison de Pedro. Il a prévu un cortège jusqu'à leur cadeau qui se trouve deux rues plus loin. Personne, excepté les parents et amis proches de Pedro, n'est au courant de ce qui les attend. La procession est de courte durée, à peine cinq minutes, mais bien que le soleil soit conciliant, il n'en reste pas moins présent, et quand la joyeuse procession arrive à destination, c'est pour s'exclamer devant une maison où des tables et des rafraîchissements ont été joliment disposés dans le jardin.

Plus le soleil tape et plus le discours doit être bref...

« Mes enfants, cette journée n'est pas comme les autres, vous l'avez bien compris. Je voudrais que tout le monde sache combien je suis fier de vous et à quel point j'apprécie ce que vous faites à la mine. Depuis un an, je n'ai eu que des félicitations à faire sur votre travail, et je pense qu'il est temps de vous récompenser. La maison que vous voyez est désormais la vôtre. Elle est le signe par lequel je veux que vous compreniez qu'il est temps pour vous de vivre en adultes responsables, mais pas trop, nous sommes à moins de cinq minutes... »

Tout le monde y va de son gentil sourire, et de sa larme pour le parrain, qui se laisse aller dans les bras de Lucinda. Pedro reprend.

« Si cette maison est le point de départ de votre future vie de famille, je souhaite que votre vie professionnelle prenne elle aussi un nouveau départ. Comme vous le savez, je reviens juste de quelques jours passés à Manaus où j'ai rencontré mon avocat. Nous avons officialisé la cession de la mine au nom de mes fils aînés. À ce jour, je suis un retraité poussé dehors par une génération de jeunes jaguars ! »

Cette fois-ci, plus d'applaudissement poli. La nouvelle n'était attendue de personne et, même si les jumeaux sont dégourdis, dix-neuf ans c'est encore très jeune pour s'occuper d'une mine d'or de cette taille. Le cortège, qui s'était regroupé devant les tables remplies de boissons fraîches, applaudit à tout rompre. Pedro est même monté sur les épaules de Ronaldo qui a mis pour l'occasion son plus bel uniforme. C'est émouvant de voir ce gaillard en uniforme avec les yeux rougis par l'émotion devant

toutes ces bonnes nouvelles. Même la femme de Pedro, la si discrète Carlotta, s'est mise à applaudir devant tout le monde. L'anniversaire des jumeaux est un véritable succès. Tous les invités, plus les autres, sont restés à boire et à raconter toutes sortes de bêtises jusqu'à ce que la nuit tombe. Le restaurant de Lucinda accueillera tous les convives pour le repas. Même Carlotta a trouvé l'idée séduisante...

Pedro a fait visiter la maison aux jumeaux. Elle est complètement meublée, il ne reste plus qu'à défaire les draps pour en prendre possession. D'ailleurs, c'est là qu'ils dormiront cette nuit.

Pendant que tout le monde s'amusait, Pedro a pris ses enfants par un bras et leur a juste glissé un mot : « Retrouvez-moi dans mon bureau, j'ai quelque chose pour vous. »

Les deux garçons y ont rejoint leur père en suivant.

Pedro ouvre son coffre et pose le sac de toile grasse que les jumeaux reconnaissent immédiatement.

« Voilà, j'ai construit ma vie avec une bonne moitié de cette roche, mais je crois qu'il est temps pour vous de prendre votre avenir en main. »

Les jumeaux vont pour protester mais Pedro les coupe avant qu'ils n'aient dit un mot.

« Ne vous imaginez pas que je vous abandonne, mais il est des moments où il faut savoir avancer. Si je vous gardais à la maison, vous seriez restés mes fils, et uniquement mes fils toute votre vie. Chez vous, vous serez José et Garcia, en plus de mes fils. Cette roche, c'est plus qu'une fenêtre sur l'avenir, elle est aussi un cap, un gouvernail. Quand vous vous en servirez, faites attention aux conséquences, elles ne sont pas anodines et concernent indirectement les gens qui vous entourent. »

Un instant décontenancés, les jumeaux se jettent dans ses bras, puis passées les cinq minutes où tout le monde a généreusement imbibé de larmes l'épaule de celui qu'il enlaçait, Pedro a tendu le sac à ses fils et a conclu la passation secrète par une dernière accolade à chacun d'eux.

Tout le monde les a attendus chez les enfants mais, quand ils rejoignent la fête, les tables sont vides.

« Plus rien à boire ? Alors, allons manger ! »

Ils étaient plus de deux-cents au restaurant, mais ça a vite tourné à la réunion de copains. Les mineurs se sont retrouvés à parler avec les notables, et monsieur le maire a même invité sa femme à danser. Jusqu'à minuit, tout le monde a mangé, bu et dansé, souvent en même temps, d'ailleurs, puis Carlotta a déclaré que ses filles étaient fatiguées, et la petite

famille est rentrée enchantée de l'anniversaire des jumeaux. Contrairement à ses habitudes, Pedro a voulu raccompagner sa femme. Il est peu courant qu'elle sorte, et encore moins qu'il la raccompagne, mais ce soir n'est vraiment pas un soir comme les autres.

oOo

Il n'a pas vraiment compris ce qui s'est passé. Quand il revient à lui, douloureusement, sa tête le fait souffrir. Puis péniblement Pedro prend conscience qu'il est allongé dans son bureau. Accroupi devant le meuble où se cache son coffre-fort, deux hommes sont en train d'essayer de l'ouvrir. Pendant dix minutes, il ne se passe rien d'autre que ce qu'il voit des deux hommes de dos. Apparemment, ils n'arrivent pas à forcer la porte du coffre. Derrière Pedro, une voix qu'il ne comprend pas se fait entendre. Les deux hommes qui se relèvent ont l'air contrarié. Un instant passe puis on leur apporte un petit paquet qu'ils manipulent précautionneusement. Encore quelques minutes où rien d'autre qu'un léger ronronnement se fait entendre, puis les deux hommes qui travaillent accroupi finissent par se relever et Pedro est saisi par les épaules et transporté au fond de son bureau. L'étincelle de lumière qui vient du coffre est tout de suite suivie d'une petite déflagration que Pedro ressent dans la poitrine. L'explosion n'a pas été violente mais, en pleine nuit, tout fait du bruit. La porte du coffre vient finalement de céder. Encore une fois, les deux hommes qui se sont précipités vers le coffre se retournent l'air contrarié.

Et toujours cette discussion qu'il ne comprend pas.

Puis un visage en gros plan.

« Ou elle est ? »

Lui parle portugais.

« Qui ? »

Première gifle qui le fait tomber à la renverse. Le type qui vient de le frapper à la carrure d'un lutteur de foire et la tête de quelqu'un qui ne doit pas souvent rigoler.

« Où est la roche violette ? »

— Je ne comprends pas ce que vo... »

Cette fois-ci, c'est un magistral coup de poing qui le propulse tête la première contre le mur. Un instant sonné, Pedro refait surface, l'arcade sourcilière éclaté et du sang plein le visage. Sa bouche aussi le fait souffrir. Il doit lui manquer au moins une dent...

Les deux types qui le tiennent lui ont tordu les bras dans le dos et, à part essayer de se mettre sur la pointe des pieds pour soulager la douleur de ses épaules, il ne peut rien. Celui qui lui a mit le coup de poing vient de sortir un poignard et le passe sous le nez de Pedro.

« Je répète, si je n'ai pas de réponse, je t'enlève les oreilles, compris ?

— ... »

Pas sûr que ce soit la bonne façon de faire parler Pedro, même s'ils doivent le torturer toute la nuit.

« La roche, dernière fois !

— ... »

Il lui a saisi les cheveux à pleine main, et la douleur du cuir chevelu est aussitôt remplacé par celle de son oreille tranchée. Pedro est devenu d'une blancheur cadavérique, la douleur lui vrille la tête et, apparemment, le spectacle amuse beaucoup les deux types qui le tiennent.

« La roche, toujours pas ? »

La seule réponse qu'il recevra sera expédiée sous forme de morve et de sang. Pedro vient de lui cracher en pleine figure.

« Mauvaise idée, métèque ! »

Le sale type qui lui a tranché l'oreille s'essuie d'un revers de sa manche et, en regardant Pedro droit dans les yeux, lui plante son poignard dans le ventre.

Le maire de Porto Velho ouvre les yeux en grand sous la douleur puis, quand le poignard ressort, il s'écroule sur le sol, lâché simultanément par les deux hommes qui le tenaient. S'ensuit une engueulade qu'il ne verra pas. Apparemment, eux aussi n'ont pas fait le bon choix...

## Chapitre 14

« Comment ça, ils ne l'ont pas trouvé ?

— Je n'en sais pas plus, monsieur le président. Le seul message que j'ai eu, c'est : "Pierre introuvable, nous rentrons".

— Mais ils se croient à la recherche de Blanche-Neige, vos gugusses, McCone ?

— Monsieur le président, je crois que vous sous-esti...

— Monsieur le directeur, vous êtes un incompetent, et un incroyable défaitiste. Il n'est pas question qu'ils rentrent sans la roche qu'ils sont allés chercher, vous me comprenez bien ?

— Mais ils so...

— MERDE! ILS SONT DE LA MERDE! Vous me comprenez mieux, maintenant ?

— Oui, monsieur le président...

— S'ils refoutent les pieds en territoire américain sans ce que je les ai envoyé chercher, je les fais fusiller pour désertion, vous me comprenez toujours aussi bien, McCone ?

— Toujours, monsieur le président.

— Alors, sortez-vous les doigts du cul et dites-leur de faire demi-tour pour aller me chercher cette foutue pierre. Je n'accepterai pas leur retour les mains vides ! »

Kennedy s'est levé pour ouvrir la porte de son bureau. L'entretien, ou plutôt la remontée de bretelle, est terminé.

oOo

« Alors, ça dit quoi la réponse ? »

Le type qui tient le télégramme dans la main finit de lire et commente à sa façon.

« Quelle saloperie, on peut dire que tu nous as bien foutu dans la merde, Bobby !

— Fais pas chier et raconte...

— *Retour impossible sans la "valise". Il faut terminer les vacances à tout prix !* »

Les huit gars, qui sont sur le pont du bateau, amarré à un ponton de Manaus, n'en mènent pas large. Traduit en langage pour tous, ils vont devoir retourner sur place pour ramener la pierre qu'ils n'ont pas trouvée une première fois...

« Ils vont nous attendre, cette fois.

— Pas si sûr que ça, répond le fameux Bobby

— Tu viens de planter un de leurs notables et tu crois qu'ils vont te préparer une réception avec un paquet cadeau, c'est ça ?

— Tu ferais quoi toi, gros malin, si tu butais un mec ?

— Si je ne suis pas chez moi, je me tire en vitesse, qu'est-ce que tu crois...

— C'est exactement ce qu'ils vont penser, mon mignon. »

La réflexion de la brute prend tout le monde de court. Effectivement, c'est loin d'être bête. Ils ne s'attendent sûrement pas à revoir leurs agresseurs aussi vite.

« Pas con, on loue l'avion de la compagnie minière et on y est demain soir. On sort de nuit et, cette fois, on bute la famille s'il le faut. Vous en êtes, les gars ?

De toute façon, ils n'ont pas le choix, les ordres ...

## Chapitre 15

C'est sur le visage de Ronaldo qu'il ouvre les yeux.

« Doucement, Pedro, tu es salement touché... »

— Carlotta, les enfants ? »

La voix est faible, et le souffle court.

« Personne n'a rien, rassure-toi. Elles sont toutes chez les jumeaux. J'ai mis quatre hommes à moi dans la maison pour les protéger.

— Ou sont les jumeaux ? »

Le policier se retourne et fait un signe aux deux garçons qui se tenaient en retrait.

« José, Garcia, mes fils, il faut vous servir de mon cadeau. Ils sont venus pour lui, ne les laissez pas vous le prendre. Ronaldo, il va falloir que tu les aides, je peux compter sur toi ? »

— Arrêtes de parler comme ça, on va s'en occuper tous ensemble. Le toubib ne va plus tarder maintenant, ça va aller...

— Non, il faut que tu saches toi aussi. Ce n'est pas n'importe qui qui est venu chez moi ce soir. Les enfants vont te montrer notre secret, fais-leur confiance comme si c'était moi, d'accord ? »

— Ne t'inquiète pas, je ne suis pas ton ami et leur parrain pour rien...

— Je ne suis pas inquiet, je vais mourir en laissant mes enfants à l'abri du meilleur des amis... S'il-te-plaît, Ronaldo, dis à Lucinda que je l'ai toujours aimée. Ça lui fera plaisir, je ne lui ai jamais dit... »

Pedro ferme les yeux sans un soupir. La douleur n'est rien face au plaisir d'être entouré par ceux qu'on aime dans ses derniers moments.

Le reste de la nuit se passe dans le plus pesant des silences. La douleur qui enserme la maison de Pedro est telle que personne n'ose dire un mot. Quand à ceux qui se sont rassemblés devant la maison en apprenant la nouvelle, ils ont respecté le silence de ceux déjà présents.

Le soleil finit par se lever et, durant les dernières heures de nuit, rien n'a bougé. Le médecin est bien venu mais il n'a pu que constater le décès du maire. Ronaldo, toujours si prompt à s'émouvoir, n'a pas desserré les dents. Il ne faudrait pas que les gringos lui tombent entre les mains. Comme un baume chauffant, il se repasse inlassablement les images des

trois derniers dont il s'est occupé personnellement.

Les jumeaux non plus n'ont pas dit un mot. La terrible réalité qui repose devant eux leur fournit suffisamment de colère pour qu'ils ne prennent pas conscience de leur fatigue.

Puis vers huit heures, c'est la ruée. Toute la ville est au courant. En quelques minutes, plusieurs centaines de personnes se sont retrouvées devant la maison du maire. Il a toujours été beaucoup aimé et, si quelqu'un avait encore un doute sur la popularité de Pedro, il est définitivement levé. Les jumeaux ont pris les choses en main. Le corps a été nettoyé du sang qui recouvrait son visage, puis une toilette et des vêtements propres ont fini de lui rendre une apparence plus présentable pour la veillée qui va suivre. Seul le visage garde les traces des coups. Une fois le corps de Pedro allongé dans son lit, tous les habitants de Porto Velho sont venus rendre hommage à leur maire. Personne n'a manqué à l'appel, et aucun n'est resté insensible aux traces qui marquent le visage du mort.

Difficile de comprendre ce qui se passe pourtant. Pourquoi viendrait-on tuer leur maire en pleine nuit ? Qui aurait osé une telle atrocité ? Tout le monde en ville sait qu'il n'a pas d'or chez lui. Il est riche c'est sûr, mais ce n'est pas le seul, et lui tout le monde l'aimait. Il y a bien d'autres salauds qui auraient mérité pire. Alors, pourquoi Pedro ? La rumeur gonfle vite, la foule s'échauffe et commence à faire elle-même l'enquête sommaire que la police n'a pas encore commencée. C'est Garcia qui va trouver les mots pour calmer tout le monde. Il vient de sortir sur le trottoir. José est là, ainsi que Ronaldo qui commence à avoir le visage bien tiré par la fatigue.

« Bien sûr nous ne connaissons pas ceux qui ont fait ça, et personne ne met en doute le travail du colonel de la police militaire, je peux vous assurer qu'on trouvera les assassins, et je peux vous donner ma parole qu'ils vont payer pour ce qu'ils ont fait à mon père. Vous pouvez être sûrs que mon frère et moi ne laisserons pas ce meurtre impuni ! »

Ronaldo rajoute un mot.

« Ceux qui ont rendu hommage au maire rentrent chez eux, les autres patientent dans le calme, pas question de commencer à s'exciter. Si on a besoin de vous, on vous fera signe mais, en attendant, un peu de respect pour la famille du défunt. »

La matinée est passée entre larmes et colère, puis la fatigue a pris le dessus tout doucement. Le colonel de la police militaire est allé s'allonger chez lui, puis les deux jumeaux en ont fait autant dans leur ancienne chambre.

Quand la nuit est enfin tombée, ils se sont retrouvés tous les trois quasiment en même temps devant le corps de Pedro. Dans la maison, le défilé s'est arrêté, et ceux qui sont encore là ne sont que des intimes. Lucinda est assise dans un fauteuil, face à Carlotta, toutes les deux les yeux rouges et bouffis par le chagrin qui ruisselle sur leurs joues...

José a attrapé Garcia par la manche de sa chemise avant de descendre au salon.

« J'ai réfléchi à ce qu'a dit papa avant de mourir. Il faut qu'on montre la pierre à Ronaldo, il aura du mal à nous croire, sinon...

— Tu as raison, on va faire la vision ensemble. Il est tellement affecté par la mort de papa que ça ne pourra que nous aider. Et puis on aura sûrement besoin de ses conseils. Alors autant qu'il soit là avec nous. »

Après un rapide salut aux proches enfermés dans leurs chagrins, ils ont fait signe à leur parrain.

« Ronaldo, il faut qu'on te montre quelque chose de très secret. Comme tu étais le meilleur ami de papa et que tu es aussi notre parrain, tu dois le partager avec nous maintenant. Est-ce que tu es d'accord pour nous aider à venger papa ?

— Si je suis d'accord ?... Mais montrez-moi seulement qui est l'ordure qui a fait ça et je le découpe moi-même en petits morceaux.

— Ce qu'on va te montrer, Papa ne nous en a parlé qu'une fois avant ce soir, et toute sa vie il a été le seul à garder le secret. Il faut que tu nous donnes ta parole que tu ne diras jamais rien de ce que tu vas voir...

— Bien sur que je vous donne ma parole. De toute façon, si c'est pour refroidir l'ordure qui lui a fait ça, pas besoin de parole, vous me dites où et qui, et je m'occupe du reste !

— S'il faut tuer quelqu'un, Ronaldo, on le fera avec toi, ou personne ne le fera... »

Le colonel, qui s'est mis en uniforme pour rendre hommage à son ami, dévisage les deux garçons dont le regard ne laisse aucun doute sur leur détermination. Et puis quoi, il va leur interdire de venger leur père ?

« Alors, si on est ensemble, c'est d'accord ! »

Ils sont maintenant tous les trois chez les jumeaux et, après s'être assuré que plus personne n'était là, ils s'y sont enfermés.

Une fois à l'abri du bureau où leur père a encastré le coffre-fort de la maison, ils l'ont ouvert et, devant les yeux incrédules du policier, ont ouvert le sac.

« Qu'est-ce que c'est que cette sorcellerie ? n'a pu s'empêcher de marmonner le policier.

— Ce que tu vois, c'est le plus grand secret de Papa et, en même temps, ce qui lui a permis de garder sa mine sans perdre la vie...

— Et c'est pas dangereux au moins ?

— Non, il y a juste des précautions à prendre, c'est tout. Je mets des gants pour ne pas la toucher mais, quand on aura cassé un morceau, ça deviendra possible. Pour le moment, il te suffit de nous regarder. Si on t'a montré tout ça, c'est pour que tu comprennes que ce qu'on va voir n'est pas inventé, les images qui vont défiler dans nos têtes sont la réalité, impossible de se tromper.

— Vous êtes en train de me dire que, en touchant cette pierre qui fait de la lumière, on va pouvoir retrouver ceux qui ont tué votre père ?

— On espère... Elle marche surtout en fonction de ce qui nous préoccupe le plus et, là, on est totalement envahi par la mort de papa. Je suis sûr qu'elle va nous guider directement sur ce qu'il y a à savoir à propos de sa mort.

— Alors, je suis votre homme. Qu'est-ce qu'il faut faire ? »

José lui a expliqué les détails des flashes pendant que Garcia mettait les gants et cassait un éclat de roche.

Ils sont maintenant assis tous les trois autour du bureau. Garcia a mis sa main au-dessus de la pierre, et les deux autres sont venus s'unir pour une vision commune.

*Le plus surprenant dans ces visions à plusieurs, c'est la certitude de n'être qu'un et en même temps de se voir séparément. La gigantesque gerbe de lumière qui les inonde ne dure qu'une fraction de seconde. Le bateau qu'ils survolent est sur un fleuve qu'ils connaissent, c'est le rio Madeira. Le bateau se dirige vers Manaus. L'instant d'après, le film s'accélère et une légère impression de vertige assaillit les trois hommes, mais l'image qu'ils voient est bien trop importante pour se laisser indisposer. Les huit hommes, qui se tenaient dans le bateau, viennent de monter dans le DC8 de la compagnie minière. Leurs sacs de voyage abritent tous des armes. Ils reviennent ! L'excitation est perceptible dans l'esprit des trois hommes et, quand l'avion se pose l'instant d'après, c'est pour voir les types se diriger en pleine nuit à travers la ville. Non seulement ils reviennent en ville, mais en plus, ils retournent chez Pedro. À peine le temps de les voir penchés sur la serrure de la porte d'entrée qu'une dernière image furtive apparaît. Un homme, Brésilien cette fois, il*

*cherche les huit gringos qui n'ont pas payé son hôtel à Manaus. Aucun hôtelier de la grande ville ne serait venu jusqu'ici pour quelques nuits d'hôtel impayées, la traversée en bateau les vaut largement. Puis, tout aussi rapidement un second éclat de lumière les éblouit, ils viennent de retourner au présent.*

## Chapitre 16

Le DC8 s'est posé sur la piste en latérite et, comme tout le monde connaît l'avion de la MINORCO, personne ne se formalise qu'il arrive à cette heure tardive. Les canadiens, qui exploitent une grosse mine en forêt, le mettent souvent à disposition des urgences de la ville. Alors ils peuvent bien se poser à la tombée de la nuit si ça leur chante, ça ne risque pas de déranger qui que ce soit.

Rien ni personne n'est descendu de l'avion, et ça non plus ça n'a pas eu l'air de déranger quelqu'un dans le baraquement qui sert d'aéroport. Normalement, il y traîne toujours quelques gars pour faire le plein, décharger le matériel ou voir les valises des rares passagers, mais il est tard et, apparemment, il n'y a déjà plus personne. C'est le pilote qui explique aux huit « touristes » que « c'est normal, à cette heure-là, ils sont sûrement déjà devant une cachaça... ».

Quand les Américains lui expliquent que c'est pour faire une surprise à un copain, le pilote ne se formalise pas non plus. De toute façon, il s'en fout, ils peuvent bien faire ce qu'ils veulent, ce n'est pas son problème... Pour lui, la seule chose qui soit digne d'intérêt dans ce bled paumé, c'est le bordel de Lucinda. Le reste c'est un trou perdu au fin fond de la forêt amazonienne.

Ils sont restés dans la carlingue sans bouger pendant plusieurs heures, puis se sont équipés en silence. Il est deux heures du matin et la ville dort. Il n'y a même pas un chien dans les rues. Alors les hommes avancent d'un pas rapide, les armes le long du corps, au cas où ils rencontreraient quelqu'un.

Enfin l'avenue de la Liberté, et toujours personne dehors, même pas un ivrogne qui cuve son rhum, c'est plutôt bon signe.

Le numéro 18, un des hommes se penche pour crocheter la serrure, puis après quelques secondes, le battant de la porte s'ouvre pour laisser passer les deux premiers membres du commando.

Ils n'iront pas plus loin... D'ailleurs, ils n'iront plus jamais nul part.

Les détonations, qui viennent d'éclater dans le silence de la nuit, ont terriblement ressemblé à un magistral coup de tonnerre tant elles étaient proches et fortes. Instantanément, les volets des fenêtres de la façade

opposée s'ouvrent et laissent passer une vingtaine de fusils de chasse.

Si les deux premières détonations ressemblaient à un coup de tonnerre, la fusillade qui suit a quelque chose d'apocalyptique. Les vingt fusils de chasse crachent leurs doubles charges de chevrotine à une vingtaine de mètres de distance. En un instant les huit hommes, qui s'apprêtaient à pénétrer chez le défunt maire de Porto Velho, sont littéralement hachés par les billes de plomb. Le bruit de la fusillade s'est certainement entendu jusqu'en forêt.

À peine commencée, la riposte brésilienne se termine, aucun survivant parmi les huit Américains. Seuls deux hommes ont eu la mauvaise idée de gémir, juste avant qu'une ombre, visiblement en uniforme, ne vienne leur mettre une balle dans la tête.

À l'exception de la dizaine de volets qui ont laissé passer les fusils, aucun autre ne s'est ouvert et, le lendemain matin, quand aura lieu l'enterrement du l'ancien maire de la ville, il n'y aura plus qu'une large trace d'eau savonneuse sur le trottoir devant sa maison.

oOo

« Comment ça, disparus ? Vous voulez me dire qu'ils sont morts, c'est ça !? »

Kennedy, dont l'énorme boulette de la Baie des cochons n'est toujours pas digérée, ni par lui ni par l'opinion publique, explose littéralement.

« On ne sait pas, monsieur le président, mais ça fait maintenant trois jours qu'ils auraient dû donner des nouvelles, et nous n'en avons pas.

— Vous allez peut-être me dire qu'il n'y a pas moyen d'en avoir, je suppose ?

— Si, nous pouvons. Nous avons un correspondant à Manaus, pas vraiment un homme de la maison, mais il nous a déjà rendu quelques services. Il prend le bateau demain, plus quelques jours de traversée et je pense que nous aurons des nouvelles à la fin de la semaine, monsieur.

— C'est complètement dingue. On envoie huit professionnels dans un coin perdu d'un pays sous-développé et ils disparaissent tous en quelques jours...

— L'Amazone est une région dure d'accès, monsieur le président, et les conditions certainement délicates...

— Vous êtes sûr que ça ne serait pas plutôt vos hommes qui ont une

condition délicate ? »

Vu du côté présidentiel, l'échec a effectivement du mal à passer. Si l'affaire venait à tomber dans les mains de la presse, il y laisserait certainement son deuxième mandat. Pourtant non, il s'est bien vu réélire une deuxième fois. « Effectivement, j'avais complètement oublié ça. Je ne risque pas grand chose si je suis réélu, c'est même probablement le signe que je vais la retrouver cette saloperie de pierre. » Il ne lui en fallait pas plus pour se détendre. L'estimation plutôt optimiste d'une fin heureuse efface pour l'instant les contrariétés apprises quelques instants plus tôt.

Pendant une bonne semaine, Kennedy va complètement oublier l'affaire de la roche. Ce n'est que dix jours plus tard qu'il prend conscience du rendez-vous oublié avec le directeur de la CIA.

« Bonjour, monsieur le président.

— Ça fait dix jours et vous m'aviez parlé d'une semaine, monsieur Carter. Je suppose que c'est votre courage et vos bonnes nouvelles qui vous motivent au point d'oublier de me tenir au courant ?

— Absolument pas, monsi...

— Arrêtez-vous tout de suite, Carter, vous allez me mentir, et même si c'est une nouveauté pour votre agence, je préférerais que ça ne commence pas sous ma présidence.

— Je ne vous ai pas rappelé parce que je n'ai toujours pas de nouvelles, monsieur le président.

— Vous êtes en train de me dire que votre informateur aussi a disparu ?

— Il semblerait effectivement, monsieur le pré...

— Mais on nage en plein cauchemar ! On a déjà perdu onze hommes et, maintenant, on doit rajouter un membre extérieur ? Vous ne trouvez pas que douze hommes pour un caillou, ça commence à faire beaucoup ?

— Nous n'avons envoyé que huit hommes, monsieur le président, et le Brésilien qui est allé aux nouvelles ne fait pas partie de l'agence...

— C'est déjà bien suffisant pour un échec.

— Peut-être avez-vous une suggestion, monsieur le président ? »

Kennedy lui dirait bien d'aller se faire foutre avec ses « monsieur le président », mais il risque d'avoir encore besoin de lui...

« Pour le moment, ça sera tout. Tenez-moi au courant si vous avez des nouvelles.

— Bien sûr, monsi... »

La colère de Kennedy est attisée par la frustration d'un second échec. « Comment est-ce possible de perdre autant d'hommes chez des culs-terreux illettrés, et tout ça pour un bout de caillou... ». C'est le « bout de caillou » qui va le faire réagir. Il se souvient du dernier morceau de roche transmis par Truman.

Une pression sur l'interphone, et : « Mademoiselle, faites-moi venir la caisse blindée qu'a laissée Truman lors de sa dernière visite, s'il-vous-plaît. »

Une demi-heure suffit à l'équipe des archives pour déposer l'objet sur une des tables qui se trouve dans le bureau du président. L'ultime bout de roche est bien là, pas de doute sur l'origine de la lumière violette qui sort du sac quand Kennedy l'ouvre.

## Chapitre 17

Ronaldo est groggy un instant, puis tour à tour regarde les deux garçons, l'air hébété, et finit par lâcher.

« Nom de dieux, de nom de dieux ! Mais qu'est-ce que vous m'avez fait ?

— Nous rien, c'est la roche qui s'est occupée de tout...

— C'était qui ces types dans l'avion ?

— C'est ce que nous cherchions, tu ne le sens pas ?

— Non, je ne le sens pas, j'en suis sûr ! Mais vous permettez que je sois étonné quand même ? »

Les jumeaux se jettent un coup d'œil et esquissent un sourire.

« Ce qu'on vient de voir, c'est le signe que les assassins de Papa sont de retour. Il avait raison, ils reviennent chercher ce qu'ils n'ont pas trouvé la première fois.

— C'est le bon Dieu qui nous les envoie... Ils seront là demain, c'est bien ça ? »

Confirmation de Garcia et de José.

« Alors laissez-moi m'occuper du reste, je vais me charger de la réception.

— N'oublies pas ce que tu nous as promis, parrain, c'est avec nous...

— Ne vous inquiétez pas, on sera tous les trois aux premières loges. »

Il n'a pas fallu le reste de la journée pour que Ronaldo règle les préparatifs de l'embuscade. Elle s'est d'ailleurs tellement bien déroulée qu'il a lui-même été surpris du résultat. En quelques secondes, les huit assaillants baignent dans leur sang. Les quatre décharges de chevrotine qu'ont tiré les jumeaux ont littéralement coupé en deux les premiers assaillants, lui s'est contenté de finir le travail en oblitérant la boîte crânienne des deux survivants qui agonisaient.

Deux barques de pêche pour se débarrasser des corps et un peu d'huile de coude pour nettoyer les cochonneries ont suffi à laisser place nette. Le lendemain, c'est l'enterrement de leur fils et ami, toute la ville est là. Jamais une telle unité n'a eu lieu entre tous les habitants d'une même commune. Ils sont tous au courant de l'affaire du début à la fin, exception

faite de la roche, mais jamais personne n'en dira rien. C'est leur secret, et leur maire qu'ils ont vengés. Pedro est entré dans leur légende.

Le type qui descend du bateau une semaine plus tard n'arrive pas à trouver ce qu'il recherche. Pourtant, huit gringos dans ce trou paumé, ça ne passe pas inaperçu, et pourtant personne ne les a vus. De lui aussi, les habitants de Portho Velho seront tous prêts à jurer ne pas l'avoir vu, mais pour lui personne ne viendra faire de recherche...

Avant de mourir, il a quand même pris le temps d'expliquer tout ce qu'il savait de l'affaire. Puis Ronaldo a dû mettre fin à la discussion quand le type a commencé à parler de sa femme et de sa mère pour sauver sa peau.

Une fois chez les jumeaux, le policier leur a fait un résumé de ce qu'il a appris.

« Vu l'odeur qu'il dégageait à la fin, je suis sûr qu'il disait la vérité. En plus, on n'invente pas une histoire comme ça... »

— Tu te rends compte de ce que ça sous-entend. Si les services secrets américains ont voulu prendre la roche, c'est qu'ils en connaissent l'existence et le lieu où elle était cachée. C'est pas possible d'imaginer un espion à Portho Velho...

— Qui te parles d'espion, le reprend Garcia, pourquoi on serait les seuls à posséder une roche comme celle-là ? »

Effectivement, ils n'avaient pas envisagé cette possibilité.

« Et pourquoi ils seraient venus voler celle de votre père s'ils en ont déjà une ? »

— On n'est jamais assez riche, tu ne savais pas ça, parrain ?

— Ça veut dire qu'ils vont revenir... S'ils peuvent la localiser, ils vont recommencer...

— Et si on touchait la roche encore une fois mais, cette fois-ci, pour trouver le commanditaire ? Les soldats ont bien été envoyés par quelqu'un, non ?

— Alors, si on trouve celui qui est derrière tout ça, il faut qu'on lui arrange son avenir, vous êtes d'accord ? »

Ronaldo regarde José sans comprendre.

« Arrange son avenir, comment ça ? »

— Papa nous a expliqué qu'il a réussi plusieurs fois, à force de volonté, à changer les images de ses visions. S'il l'a fait tout seul, on doit pouvoir y arriver à trois, non ? En plus, je ne sais pas si vous avez remarqué, mais on est le 19 novembre 1963, et ça fait juste une semaine aujourd'hui que Papa

est mort. C'est bien qu'on soit ensemble. Prêt pour s'occuper de leur futur ?

— Au moins on peut essayer... »

Ils ont encore une fois joint leurs mains pour une vision commune, mais cette fois le morceau de roche est deux fois plus gros.

*Toujours cette gigantesque étincelle de lumière. Peut-être encore plus intense cette fois-ci, puis ils se retrouvent projetés en avant à travers le vent et les nuages. En une fraction de seconde, sans avoir vraiment compris qu'ils viennent de survoler plusieurs milliers de kilomètres, ils se figent de nouveau. Le lieu est magnifique, c'est certainement quelqu'un de célèbre qui se tient devant eux, vu le nombre de personnes qui se tiennent à sa disposition derrière les portes capitonnées de son bureau. S'ils ne reconnaissent pas tout de suite le personnage, ils reconnaissent la lumière violette qui sort du sac entrouvert devant lui. Le morceau est tout petit, et c'est bien l'ultime éclat d'une roche nettement plus conséquente qui reste. Encore une fois, rien n'indique que ce soit le dernier morceau. Il pourrait y en avoir ailleurs, mais ils savent, c'est comme ça, ça ne se discute pas. L'image suivante montre le même homme les mains levées au ciel, des milliers de petits drapeaux américains s'agitent devant lui. Il vient sans conteste de gagner des élections. La joie qui s'affiche sur son visage ne fait que souffler sur la colère des trois Brésiliens. Elle s'intensifie au fur et à mesure que l'homme se fait applaudir, jusqu'à ce que tout s'arrête. La soif de vengeance qui les attise vient de prendre la gestion des images qui défilent devant leurs yeux. Quasiment simultanément, plusieurs images se superposent, une image de maladie des os qui lui déforme le dos et finit par le briser, l'image d'une femme blonde qui lui tire une balle en plein cœur, puis enfin celle qu'ils vont choisir sans même se concerter, c'est la plus proche dans le temps...*

## Chapitre 18

Kennedy enlève le gant qui lui a permis de déposer la roche sur le bureau. Il s'est assis et concentré un instant avant de poser sa main nue sur la roche luminescente.

Encore une fois, vu de l'extérieur, il ne se passe quasiment rien, alors qu'à l'intérieur de la vision une énorme frayeur secoue le président.

*Une fois passé l'intense vague de lumière, Kennedy assiste à un magnifique enterrement. Tout ce qu'il y a de plus officiel et solennel dans son pays est réuni sous ses yeux. Il ne met pas longtemps à comprendre que c'est de son enterrement dont il est question. Sa peur est telle qu'il fuit sa vision, il s'éjecte tout seul du flash.*

« Mais qu'est ce que... ! »

Dans un geste réflexe, il vient de lâcher la roche, devenue grisâtre, comme si elle l'avait brûlée. La peur due à la vision de son propre enterrement est encore bien réelle, et même s'il se sent à l'abri, il n'est pas vraiment rassuré.

Il lui faudra quand même quelques doses de bourbon pour refaire surface et se débarrasser de cette ultime vision nord-américaine.

La caisse désormais vide est partie rejoindre les armoires de la Maison Blanche et, après une bonne engueulade pour se défouler, Kennedy s'est remis au travail. Il a un meeting important avec parade dans les rues de Dallas dans trois jours. On sera le 22 novembre 1963.

oOo

Si les élections pouvaient vraiment changer quelque chose, il y a longtemps qu'elles seraient interdites.

FIN

## À propos de Nicolas Hibon

Guyanais d'adoption, depuis 1987, Nicolas Hibon partage un quotidien reposant avec sa compagne Javanaise et ses deux filles. Après avoir voyagé jeune, il a trouvé en Guyane un pays authentique où il a pu dérouler son hamac. Épicurien convaincu, il aime profiter de la vie, et l'humour est, à ses yeux, le seul remède sérieux à portée de tous. Les amis tiennent chez lui une place prépondérante où les repas bruyants et les barbecues arrosés sont sa cure de jouvence. Peu attaché à ses origines métropolitaines, il a construit en Guyane ce qui lui a manqué là-bas, une famille soudée entourée d'amis proches. Catalogué dès le premier jour comme cancre à part entière, il a systématiquement écumé les derniers rangs des classes fréquentées. Il ne garde de ses souvenirs scolaires qu'ennuis et frustrations. Il aimait tellement à cette époque construire des cabanes et faire mille batailles dans les forêts toutes proches ! Comme les mercredis étaient riches en émotions, comparés au reste de la semaine...

*Dans Le chasse-temps, dernier roman de Nicolas Hibon, le minéral et le capital, ces deux mondes diamétralement opposés, vont s'affronter à travers une constante devenue instable : le temps. De la misère la plus sombre à l'arrogance la plus pimpante, il imprimera de ses soubresauts les deux continents américains. Si l'or est le but ultime du plus petit des garimpeiros, il est un minéral plus rare encore que seuls quelques privilégiés pourront approcher. Le pouvoir de changer l'histoire est une arme qui suscite les convoitises les plus tenaces et que le temps ne fait qu'exciter. Mais il est des trésors qu'il vaut mieux ne pas partager. Du moins pas avec n'importe qui...*

*Après Quatre-vingts printemps, Nicolas Hibon nous livre un roman profondément humain où le fantastique côtoie le réalisme le plus noir, un roman au cours duquel, toutefois, le plus gros ne l'emporte pas toujours sur le plus petit. Et il est bien qu'il en soit ainsi.*

## **Du même auteur**

*Quatre-vingts printemps*, ÉLP éditeur, 2011